NOV 30 1923

30e Année. N° 22. 15 Novembre 1923.

LA REVUE DE PARIS

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

SOMMAIRE

		Pages.
Princesse Paley . . .	*En Russie, à la veille de la guerre.* — I.	241
Paul Géraldy	*Le Prélude*	259
Paul Painlevé	*Pourquoi Pascal n'a pas devancé Newton*	300
Jean-Louis Vaudoyer.	*Peau d'Ange.* — I	315
Henri Gervex	*Souvenirs.* — III	341
Joseph Conrad. . . .	*Le Duel* (fin)	363
Constantin Photiadès.	*Marie Kalergis-Moukhanow, née Nesselrode* (fin) .	391
Comte de Fels. . . .	*Les Richesses de l'État français*	433
Albert Flament. . . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	458
André Chaumeix. . .	La Politique : *Les États-Unis et l'Allemagne* . .	471

Copyright 1923 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1923

La Revue de Paris *commencera le 1er Décembre la publication de* :: :: ::

Lewis et Irène

Roman de PAUL MORAND

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

M. **Pierre Lyautey**, qui a été chef du cabinet civil du général Gouraud à Beyrouth, a rapporté de son séjour dans le Levant un essai de philosophie historique sur le **Drame oriental et le rôle de la France**. — En acceptant d'exercer en Syrie le mandat offert par la Société des Nations, la France obéit aux leçons de son passé; les expériences et les projets des Croisés, de Colbert, de Bonaparte et de Talleyrand peuvent être médités par ses soldats, ses commerçants, ses diplomates. La guerre de Crimée et le Congrès de Paris permettent sa pénétration pacifique dans l'Empire ottoman, par ses écoles, ses banques, ses ingénieurs. Mais la fin du XIXe siècle et le commencement du XXe voient successivement la naissance et la ruine de l'hégémonie allemande à Constantinople, l'essor de l'impérialisme anglais, la fermentation nationaliste de l'Orient et la renaissance turque avec Kemal. C'est dans ce bouleversement que la France rentre en scène. L'auteur résume, avec une sobriété peut-être excessive, l'œuvre d'organisation accomplie jusqu'en décembre 1922 par le Haut Commissariat. Des documents diplomatiques, réunis en annexe, complètent cet intéressant volume, que présente au public une chaleureuse préface de Maurice Barrès.

Bien des difficultés éprouvées par des agents dans le Levant pendant cette période leur ont été suscitées par la politique suivie alors par le gouvernement britannique. C'est ce qu'établit M. **Jacques Bardoux** dans son livre **Lloyd George et la France**. Depuis l'armistice jusqu'aux élections du 15 novembre 1922, l'Angleterre, sous la vigoureuse dictature du grand ministre gallois, s'efforce de retirer de la fin de la guerre, même contre ses alliés, le maximum d'avantages, et de liquider au plus tôt la crise économique. Lloyd George, président et véritable maître des conseils suprêmes, heurte sa politique à la politique française dans sa conduite vis-à-vis de l'Allemagne, dans la question des réparations et des dettes interalliées, dans son attitude vis-à-vis de l'Islam et du monde oriental. Or ses vastes projets avortent les uns après les autres : la conférence navale de Washington, si elle affaiblit la France, compromet la prédominance maritime de la Grande-Bretagne; Gênes aboutit à un échec; les armées turques écrasent Constantin, docile instrument de la politique genoise. Le livre se termine sur la démission du ministère Lloyd George. On ne peut qu'admirer la lucidité et la vie de cet exposé de faits complexes et si proches de nous, mais que grâce à sa remarquable connaissance des choses britanniques l'auteur a su expliquer et grouper.

C'est contre la politique de Lloyd George que fut écrit un livre qui eut à son heure un succès retentissant en Angleterre et aux Etats-Unis. : **le Prestige du pouvoir**, de M. **Laurance Lyon**. Il vient d'être traduit en français, et bien qu'il n'offre plus qu'un intérêt rétrospectif, on le lira avec curiosité, car il contient sur les « dessous » de la politique de guerre des gouvernement alliés, du gouvernement anglais surtout, sur l'élaboration du traité de Versailles, quelques piquantes révélations et d'âpres jugements.

M. **Paul Lapie**, l'éminent directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'Instruction publique, vient de réunir en un volume homogène quelques études sur **l'Ecole et les Ecoliers**. Dans la première, qui sert d'introduction, il expose ce que doit être, selon lui, la mission scientifique de l'institutteur, et les plans de recherches psychologiques et sociologiques qu'il lui trace, dans le cadre de la classe, de l'Amicale, de l'école, de la commune, sont merveilleusement propres à faire naître des vocations de chercheurs et à rapprocher dans un travail commun les maîtres de l'école publique et les professeurs de l'enseignement supérieur. (On sait que, poursuivant la réalisation d'un projet si fécond en heureuses conséquences, M. Lapie a fait introduire la sociologie dans les programmes des écoles normales.) Les autres études sont des applications de la méthode délicate d'observation et d'enquêtes définie dans l'introduction : recherches sur *les avancés et les retardés, sur les goûts des écoliers, sur l'école et la profession future des écoliers*, et surtout *sur l'Ecole et la criminalité juvénile*, où se trouve réfuté, avec vigueur et pénétration, un des lieux communs préférés des adversaires de l'école neutre.

J. POIRIER

EN RUSSIE,

A LA VEILLE DE LA GUERRE

— 9 MAI-2 AOÛT 1914 —

Après douze années passées en France, dont huit à Boulogne-sur-Seine, il fut décidé entre l'Empereur Nicolas II et le Grand-Duc Paul, mon mari, que nous rentrerions définitivement en Russie en 1914. Déjà en 1912, nous avions commencé à construire à Tzarskoïe-Sélo, à 25 kilomètres de Saint-Pétersbourg, un palais, au milieu d'un jardin avec des arbres séculaires et des serres, où toute la flore du Sud était représentée par les spécimens les plus rares.

Tout en nous réjouissant de retourner dans notre patrie, nous avions le cœur gros de quitter la France. Entourés de nos enfants et d'amis qui embellissaient notre existence par des rapports charmants, il nous semblait effrayant de changer cette vie si douce contre une autre, inconnue et nouvelle.

Le départ de Paris était fixé pour samedi, le 9 mai, le Nord-Express, ce train incomparable qui menait d'un bout de l'Europe à l'autre en quarante-quatre heures, ne partant que le samedi et le mercredi. Je sentais une inquiétude vague envahir mon âme. Non pas que je pressentisse l'horreur de l'avenir, la guerre si proche, la révolution, la ruine, et par-dessus tout l'assassinat des êtres les plus précieux, mais le sentiment que je disais adieu aux choses, aux murailles, au jardin, remplissait mon cœur d'une tristesse infinie. Je me souviens qu'au moment où, déjà en auto, nous longions

la grille du jardin, d'un même mouvement instinctif, mon mari et moi, nous nous penchâmes pour emporter dans un dernier regard la vision de la chère maison grise. Hélas! ce fut pour le Grand-Duc la vision dernière. Moi et mes filles nous y retournâmes cinq ans après, seules, malheureuses, misérables, sanglotant sur ce passé heureux, perdu à jamais...

Nos fillettes nous suivaient dans une autre auto avec leur personnel. Mon fils Wladimir était à cette époque au Corps-des-Pages, à Saint-Pétersbourg, où il faisait ses études, et le général Efimovitch, attaché à la personne du Grand-Duc, était parti en avant pour la gare, afin de faire enregistrer nos multiples bagages.

Arrivés à la gare du Nord, où nous comptions retrouver quelques amis, nous nous aperçûmes avec émotion qu'un groupe compact nous attendait. Nos quatre compartiments réservés étaient littéralement remplis de roses, d'orchidées et de boîtes de bonbons.

Une des amies, la Princesse de P., m'écrivait plus tard : « avez-vous remarqué combien ce jour-là, à cette gare, il y avait de visage désolés dont le mien? » Quarante-sept personnes (notre mémoire reconnaissante les compta en cours de route) étaient venues nous dire adieu, sans se douter qu'elles voyaient le Grand-Duc pour la dernière fois!

Le voyage s'effectua dans les meilleures conditions possibles. Arrivés à Wirballen, la frontière russe, le train entra lentement en gare, afin que le wagon du Grand-Duc se trouvât en face de la porte qui menait aux appartements impériaux. Un tapis rouge se prolongeait du wagon à la porte d'entrée, auprès de laquelle deux sentinelles présentèrent les armes au Grand-Duc.

Le déjeuner était servi. Nous fîmes honneur aux zakouskis russes, au caviar, aux beaux harengs trempés au lait durant vingt-quatre heures et servis avec une sauce moutarde, aux petites côtelettes hachées (bitkis), tout ce menu varié qui était déjà un déjeuner copieux et lequel était suivi du véritable déjeuner de deux odeu trois plats, servi par des Tatars, pour qui les fonctions de garçons de restaurant constituaient en Russie une spécialité.

Pendant ce temps, nos colis et nos valises étaient trans-

portés dans le train russe et dès que nous y montâmes le chef de gare donna le signal. A peine avions-nous quitté Wirballen, que notre petite Nathalie, âgée de huit ans, se mit à regarder par la glace du wagon le paysage triste et sans charme de cette partie de la Lithuanie; puis, se tournant vers le Grand-Duc : « Dis, Papa, c'est ça, les steppes? »

Cette enfant née en France avait vaguement entendu parler des steppes infinies de l'Ukraine, décrites par le génie de Gogol.

Nous arrivâmes le lendemain à la dernière station avant Saint-Pétersbourg, à Alexandrovskaya, qui mène à Tzarskoïe-Sélo en quelques instants. Le commandant du 4e tirailleurs de la Famille Impériale et son aide de camp attendaient le Grand-Duc. Je fus accueillie par un bouquet superbe, tenu par de larges rubans de moire verte, couleur du bataillon.

Nous montâmes dans une des autos envoyées de Paris et entrâmes dans ce merveilleux parc de Tzarskoïe que nous aimions tant, et auquel tant de souvenirs précieux se rattachaient. Quelle fut notre stupeur de voir des centaines de gros arbres gisant par terre déracinés, les branches cassées, et cela en pleine floraison du printemps. Quelques arbres étaient tombés en travers des routes! J'essayais de les compter, je dus y renoncer, il y en avait trop. Nous apprîmes qu'une tempête formidable, comme il n'y en avait jamais eu jusqu'ici, avait produit ces dégâts l'avant-veille, c'est-à-dire le jour de notre départ de Paris. Instinctivement mon cœur se serra, et l'idée que c'était d'un mauvais présage traversa mon esprit comme un éclair.

Arrivés dans le nouveau palais, où tout semblait si réussi et si parfait, nous trouvâmes le grand-duc Dimitry, fils du Grand-Duc, et ma famille, réunis; Wladimir seul manquait, ayant un examen important à passer au Corps-des-Pages ce jour-là.

On avait apporté de l'église l'icône miraculeuse de la Sainte-Vierge de Znaménié et le clergé et les chantres entonnèrent un *Te Deum*, devant un autel de fortune installé pour la circonstance dans la nouvelle salle de bal.

Je fixais la porte avec inquiétude. Superstitieuse comme

toutes les Russes, troublée par l'aspect lamentable du parc, je tremblais de ne pas voir Wladimir parmi nous à ce commencement d'existence en Russie, laquelle, selon l'usage, débutait par des prières. Enfin, au milieu du service divin, je vis mon fils bien-aimé entrer dans la salle, suivi de son précepteur, le colonel Fenoult. Je ne pus m'empêcher malgré l'office, d'aller vers Wladimir et de le serrer tendrement dans mes bras.

Après le déjeuner en famille nous passâmes en revue la maison, qui était à la gloire des ouvriers français qui l'avaient édifiée et décorée. Le Grand-Duc remercia chaleureusement M. Marcel Boulanger, le grand tapissier de Paris, qui avait mis dans cette œuvre son art raffiné de décorateur et son goût parfait. Puis, nous nous réunîmes dans la pièce la plus sympathique du Palais, qui était le cabinet de travail de mon mari. Étant à l'extrémité de la maison, qui formait carré, cette pièce était très claire, deux fenêtres donnant sur le jardin et en face d'elles deux autres sur la cour d'honneur. Des boiseries de chêne l'habillaient à mi-hauteur, tandis que le haut des murs et les rideaux étaient en étoffe de soie cramoisie. Une bibliothèque, également en chêne, et à hauteur de la boiserie prenait entièrement le mur du fond, et sur cette bibliothèque trente-six vases anciens bleu de Chine faisaient sur l'étoffe murale un contraste charmant. Des tableaux de maîtres étaient suspendus aux murs, et, sur un chevalet, une *Nature morte* de Chardin, que le marquis de Castellane n'a jamais oubliée. Sur un tapis à fond noir et à fleurs, avec un large bord jaune et bleu, des meubles anciens étaient disposés. Des objets rares ornaient la cheminée et les tables.

Mes tristes pressentiments du départ et ceux de l'arrivée s'étaient dissipés peu à peu, dans la douce atmosphère d'une nouvelle vie familiale, dans ce cadre incomparable et avec la sensation délicieuse de respirer de nouveau l'air natal. Pouchkine l'a bien dit : « ... Et la fumée de la patrie nous est agréable et douce »...

Ainsi, nous avions deux patries : celle qui nous avait vus naître et à laquelle, fidèles à une loi mystique, nous revenions pour y subir le martyre, et l'autre, la chère France, qui nous

avait donné l'hospitalité durant douze années, en abritant notre bonheur et en veillant jalousement sur lui...

Notre vie s'annonçait donc calme, régulière, agréable. Je passais mes journées à déballer et à mettre en place les bibelots arrivés de Paris : les porcelaines de Sèvres et de Saxe, les jades et les porcelaine de Chine et je prenais à ces occupations un plaisir immense. Ah! il ne faut pas s'attacher tant que cela aux choses de la terre; j'étais tout simplement mordue par le microbe des objets anciens. A présent, que j'ai perdu les deux êtres les plus chers au monde, combien cette passion me paraît futile et dénuée d'intérêt.

***

Le printemps était magnifique en cette année de 1914. Ceux qui n'ont jamais été en Russie ignorent la beauté énervante des nuits blanches. L'air, embaumé par une floraison subite et précoce, grise comme le champagne, endort les âmes et les engourdit dans une sensation de bien-être. Tous les soirs, mon mari et moi, nous allions en automobile de Tzarskoïe à Pavlovsk, où, au milieu d'un parc infini, se trouvait le palais du grand-duc Constantin, construit par l'Impératrice Marie Fédorovna, épouse de Paul Ier. Puis, nous rentrions pour le coucher des enfants, car jamais mon mari n'aurait manqué à ce pieux devoir de faire la prière avec ses fillettes.

Souvent pour déjeuner et pour dîner nous avions des amis qui venaient de la capitale se reposer et respirer l'air frais de Tzarskoïe. M. Paléologue, ambassadeur de France en Russie depuis le mois de janvier de la même année, venait souvent, car il savait que nous étions heureux de le voir; c'était si doux de revivre avec lui les belles années passées à Paris et de parler des amis restés là-bas, avec lesquels j'entretenais une correspondance intéressante et suivie.

Pour les Russes, après tant d'années d'absence, nous étions des nouveaux venus. On nous suivait avec intérêt, on nous surveillait, on se demandait quelle serait la situation que je me ferais dans ce rôle toujours un peu difficile d'épouse morganatique d'un Grand-Duc. Néanmoins, peu à peu, la

société russe s'habitua à prendre le chemin de notre demeure à Tzarskoïe et jusqu'à la déclaration de la guerre et même après, notre maison vit toute l'aristocratie russe et étrangère.

Nous-mêmes, nous quittions rarement Tzarskoïe. Cependant je me souviens d'une soirée à Saint-Pétersbourg, dont les détails se sont gravés dans ma mémoire avec une précision particulière.

M. Michel Stahovitch, dont j'ai parlé dans mon livre *Souvenirs de Russie*, 1916-1919, nous invita, le Grand-Duc et moi, à diner avec lui le 30 mai v. s. dans le meilleur restaurant de la ville, chez Cubat. Il convia en plus à ce dîner le comte et la comtesse Witte, M. Stchéglovitoff, ministre de la Justice, M. Krivocheine, ancien ministre de l'Agriculture, et ma fille la comtesse Kreutz [1]. Après un dîner excellent, arrosé des crus les meilleurs et agrémenté de conversations pleines d'intérêt, car ces hommes étaient l'élite de l'intelligence en Russie, le maître de céans proposa une promenade en bateau aux Iles.

Nous nous rendîmes donc à l'un des nombreux débarcadères de la Néva en face du monument de Pierre le Grand, chef-d'œuvre de Falconet, un bateau à vapeur nous y attendait. Notre surprise fut grande quand tout à coup un chœur de tziganes, en costumes nationaux, entonna une de leurs belles chansons de bienvenue. Une table avec des fruits, des bonbons et du café, était dressée et le champagne recommença de couler à flots, accompagnant ainsi les chansons à boire vibrantes et enflammées des tziganes.

Ayant perdu à Paris l'habitude de ces fêtes nocturnes où, malgré leur charme, on sentait la barbarie ancienne, je voulus prendre l'air et montai pour quelques instants sur le pont du bateau. Il faisait clair comme en plein jour; à peine quelques ombres bleutées rappelaient-elles qu'il était onze heures et demie du soir. L'atmosphère était douce, enveloppante, le ciel était pur, et quelques pâles étoiles, à peine visibles, tremblaient sur le firmament. Alexandre Vassilievitch Krivochëine m'accompagna. Nous avançâmes vers la proue

1. Actuellement princesse Koudacheff.

du bateau pour avoir plus d'air, et nous nous assîmes sur un banc. « Je vous observai ce soir, me dit-il. Malgré l'atavisme de votre âme russe — car il y a des siècles de race slave en vous — vous regrettez l'Occident : Paris a laissé sur vous son empreinte et vous soupirez après lui... — Oui, répondis-je, on n'habite pas impunément Paris durant douze années les plus belles de sa vie, sans ressentir dans son cœur, en le quittant, un chagrin profond. — Ah, dit Krivochëine, je vous comprends; et cependant retenez bien ce que je vais vous dire : vous n'aurez bientôt pas le temps de regretter Paris. L'horizon politique s'assombrit de jour en jour. D'après certains renseignements une guerre serait imminente, Comment se déclanchera-t-elle? Quel en sera le prétexte pour l'Allemagne? La déclarera-t-elle à la Russie ou à la France, ou aux deux? » Puis prenant sa tête dans ses mains, il continua : « Les conséquences en seront effroyables. Ici chez nous, en Russie, les affaires vont mal. La propagande révolutionnaire continue son œuvre sournoise, pernicieuse, destructrice et si, par malheur, une guerre survenait (ce qui ferait le jeu du parti des cadets) (K-D constitutionnels-démocrates) une révolution serait à craindre... et alors... oh! alors ce sera terrible! La révolution en Russie balayera tout sur son chemin, elle ne ménagera rien, ni personne, pas même ceux qui l'auront provoquée. Le peuple sans frein montrera tout ce qu'il y a d'anarchie asiatique dans son âme. Souvenez-vous des paroles de Pouchkine : « Dieu nous préserve d'une révolte populaire, insensée et impitoyable. » La monarchie sera en danger, et notre Empereur si noble, si bon... — Ah! l'interrompis-je, cher ami, n'empoisonnez pas le souvenir de cette belle soirée, de cette première fête sur le sol natal! Cette nuit blanche, ces chants merveilleux où s'exhale la tristesse de l'âme russe, sa soif d'aimer, laissez-m'en jouir sans penser à la politique sombre et néfaste... On parle de la guerre depuis des années! Les Allemands se plaisent depuis longtemps à vanter leur force invincible, à nous montrer leur poing d'airain; ils brandissent leurs armes avec un bruit d'acier dans l'intention de faire peur... Quant à une révolution chez nous, voyez comme en 1905 on en est promptement venu à bout! Quelques régiments

envoyés contre les émeutiers auront vite raison de ces incartades... Oui, répondit Krivochëine, mais si une guerre survient, les troupes de la garde impériale, dévouées à l'Empereur, iront en première ligne. On leur a assez reproché, pendant la guerre russo-japonaise, de ne pas s'être laissé tuer; ce n'était pas « démocratique » de laisser la garde auprès du Tzar. A présent, qu'en restera-t-il avec le système des engins modernes? Et qui viendra les remplacer, ces troupes? Des recrues prises un peu partout, des gens sans tradition, sans discipline, des gens pourris par des idées révolutionnaires... — Mais pourquoi, demandai-je, croyez-vous la guerre possible? J'étais à Karlsbad l'an dernier, pour y faire une cure. Là, un journaliste autrichien, très intelligent, le comte M. St., m'a dit une chose qui m'a frappée et que je n'ai pas oubliée depuis. Voici ses paroles : « Savez-vous que, quelque étroite » que soit l'alliance entre la France et la Russie? il existe » une autre alliance, secrète celle-là, entre les trois monarques: » les empereurs d'Autriche, d'Allemagne et de Russie? C'est » une alliance exclusivement monarchique, pour la sécurité » des trois trônes. Si l'un des trois a le malheur d'aller contre » les deux autres — une guerre sera inévitable et les trois » trônes crouleront »... — Je ne sais rien de cette alliance, dit Krivochëine, et, même si elle existe, l'ambition allemande qui veut être maîtresse du monde, ambition soutenue par la faconde de l'empereur d'Allemagne et son désir de tenir toujours un premier rôle, la pousseront à l'extrême... — Combien vos pronostics sont effrayants, m'écriai-je, mais avez-vous connaissance du rapport que l'ancien ministre de l'Intérieur, Pierre Nicolaiévitch Dournowo, présenta à l'Empereur en février 1913, il y a donc quinze mois? Dournowo, dans ce rapport, conjure l'Empereur d'éviter à tout prix une guerre avec l'Allemagne, car les plus terribles conséquences en découleraient. Il y parle justement de cette révolution que vous semblez tant craindre, il la voit, comme vous, hideuse, allant jusqu'à la dictature du prolétariat, cette utopie funeste... Je suis restée dans les meilleurs termes avec P.-N. Dournowo, et c'est lui-même qui m'a fait connaître ce mémoire si pessimiste... aussi pessimiste que vous ce soir, Alexandre Vassiliévitch; aussi je vous laisse, je

retourne auprès du chœur des tziganes, d'autant plus qu'il est minuit passé et qu'il va falloir rentrer. » En effet le Grand-Duc pria l'amphitryon de ne plus avancer vers la mer. Le bateau tourna lentement, comme à regret. Nous rentrâmes dans la Néva et bientôt apparut la ville, éclairée de mille feux.

***

Au début de juin on apprit que le roi de Saxe arrivait à Tzarskoïe faire visite à nos Souverains. Il devait y avoir en son honneur un dîner de gala dans les salles du grand palais de Tzarskoïe et le lendemain une revue des troupes de la garnison de l'endroit. Nous reçumes, mon mari et moi, une invitation à dîner. L'Impératrice était souffrante depuis quelques semaines et — ne recevait personne — je n'avais pas encore sollicité l'honneur d'une présentation. Cependant, il m'était impossible d'aller à ce dîner, sans lui avoir été préalablement présentée. J'écrivis donc à Madame Narischkine, Grande Maîtresse de la Cour, lui demandant cette faveur. Mon cher Grand-Duc fut ravi quand, au lieu d'une présentation officielle avec d'autres dames, nous fûmes invités à aller ensemble chez la Souveraine, le lendemain, à 3 heures.

J'étais extrêmement émue, n'ayant pas revu l'Impératrice depuis plusieurs années, c'est-à-dire depuis mon mariage avec le Grand-Duc. Au dernier moment je me serais volontiers dérobée a cette entrevue, qui m'inspirait une réelle frayeur.

Arrivée cinq minutes avant l'heure fixée — nous fûmes introduits dans le salon d'angle par un valet chamarré d'or, appelé « Skorohod » (ce qui veut dire exactement : homme marchant vite). Il avait sur la tête un chapeau avec de grosses touffes de plumes d'autruches. Nous attendîmes deux minutes dans ce salon et j'examinai avec curiosité le Gobelins offert à l'Impératrice par le Gouvernement français. C'était une reproduction du portrait de Marie-Antoinette avec ses enfants par Vigée-Lebrun, qui se trouve au palais de Versailles. Quand j'y pense à présent, il me semble que ce don était un présage du sort tragique de l'Empereur et de sa famille :

leur fin de martyrs ne fut-elle pas encore plus odieuse, plus atroce que celle du Roi et de la Reine de France? Pour ceux-ci il y eut tout de même un semblant sinon de justice, au moins de jugement.

A 3 heures précises nous fûmes introduits dans le salon mauve à boiserie grise, de ce bois appelé en Russie « Œil d'oiseau ». C'était la pièce où l'Impératrice se tenait de préférence. Les tables et les étagères étaient encombrées de bibelots précieux, anciens et modernes. Beaucoup d'objets de Fabergé, orfèvre et joaillier de la cour de Russie, célèbre dans le monde entier. Les murs étaient couverts de tableaux et d'aquarelles, acquis, pour la plupart, aux expositions, où les Souverains se croyaient tenus de faire des largesses.

Je fus très satisfaite de voir sur un des murs, à la place d'honneur, un pastel du petit héritier en costume de boyard du XVIIe siècle, pastel que j'avais envoyé de Paris à l'Impératrice et qui était l'œuvre de madame Mantovani-Gutti.

Presque en même temps que nous entra l'Impératrice. Elle portait une robe de linon blanc brodé, avec un gros bouquet de violettes à la taille. Je fus frappée de sa beauté, de la régularité de ses traits. Ma timidité disparut immédiatement quand je vis combien, elle-même, elle était émue! Elle respirait avec difficulté et portait souvent la main à son cœur. Toute entrevue nouvelle lui était pénible et je la plaignais de faire cet effort. Cependant, au bout de quelques instants, elle sut prendre sur elle et la conversation s'engagea, paisible et agréable. L'Impératrice me questionna beaucoup sur les enfants, me parla gentiment de Wladimir qu'elle avait vu à Saint-Pétersbourg dans une fête de charité et s'intéressa à notre nouvelle maison de Tzarskoïe. Puis nous parlâmes de la France, dont l'Empereur et l'Impératrice avaient gardé un souvenir charmé. Elle nous dit que M. Poincaré devait venir leur faire une visite dans un mois au début de juillet et que des fêtes seraient données en son honneur à Péterhof et au camp de Krasnoïe-Sélo.

Sa Majesté nous garda toute une heure. Si l'Impératrice avait fait un effort pour me recevoir — cette impression de contrainte ne dura pas. — Depuis ce jour je ne vis de sa part que bienveillance et bonté.

Deux jours après arriva le roi de Saxe, qui fut reçu avec tous les honneurs au Pavillon Impérial, gare construite spécialement pour l'Empereur et dont la voie reliait la gare Alexandrovskaya à celle de la ville de Tzarskoïe et qui menait l'Empereur en ville sans déranger l'itinéraire des autres trains.

Pour l'arrivée du Roi, l'Empereur et les Grands-Ducs étaient présents, en uniformes allemands, sauf le grand-duc Paul qui portait l'uniforme de général aide de camp.

Le soir même eut lieu le dîner de soixante couverts. J'étais placée non loin de la table impériale. C'est à ce dîner que je fis la connaissance de la comtesse et du comte de Pourtalès, ambassadeur d'Allemagne. L'ambassade allemande était là au grand complet, par égard pour le roi de Saxe. — Placée à table entre deux généraux aides de camp de l'Empereur, j'avais pendant le dîner tout le loisir de me livrer à des observations. Le roi de Saxe était un gros joufflu blond-roux, très rouge, sans distinction, ni élégance. Il était assis à côté de l'Impératrice qui était très belle, en robe blanche avec une parure d'aigues-marines dans les cheveux et au cou. Ce qui gâtait par moment sa beauté — c'était la rougeur qui couvrait son visage et qui le durcissait. Elle était très belle quand elle souriait, car deux charmantes fossettes se creusaient aux coins de sa bouche. Au dîner dont je parle elle semblait sérieuse jusqu'au mutisme, farouche presque. Elle ne desserra pas les dents et son voisin le Roi ne pourra jamais se vanter d'avoir pu causer ce soir-là avec elle.

Trois quarts d'heure après le dîner, le temps nécessaire pour faire cercle, les Souverains et le Roi se retirèrent et nous nous hâtâmes de reprendre le chemin de la maison.

Le lendemain, par une matinée ensoleillée eut lieu dans la cour du Grand-Palais une revue des troupes, de la garnison de Tzarskoïe. Tout le public qu'on avait laissé pénétrer était au centre, le dos au Palais. Les troupes étaient disposées en carré, en uniforme de parade d'hiver. Je vois encore mon bien-aimé mari en uniforme de drap blanc, bordé d'un galon doré, avec une culotte de drap bleu foncé, des bottes hautes vernies et sur la tête un casque d'or surmonté d'un aigle à deux têtes, les ailes déployées! Je le vois sur un beau cheval

bai-brun, caracolant devant les cuirassiers de l'Empereur, dont il portait, ce jour-là, l'uniforme. C'est avec un sentiment de fierté que j'entendis une voix féminine inconnue faire cette réflexion : « Regardez le grand-duc Paul Alexandrovitch, qu'il est beau! on dirait un héros de légende! Lohengrin ne pouvait pas être aussi beau que lui... »

Vers midi l'Impératrice avec l'Héritier, les quatre jeunes grandes-duchesses ses filles, la reine douairière de Grèce, les grandes-duchesses Wladimir et Constantin et la princesse Jean de Russie apparurent, en toilettes claires sur le balcon du premier étage. L'Empereur et le roi de Saxe sortirent du Palais et des écuyers de la cour leur avancèrent des chevaux de selle. Le défilé des troupes dura une demi-heure à peu près. Ce fut d'abord l'escorte, les cosaques de l'Empereur, puis le régiment mixte (Svodni polk) ces deux-là formant la garde particulière de Sa Majesté. Ensuite les quatre bataillons de tirailleurs dont le 4e avait l'honneur de se nommer tirailleurs de la Famille Impériale; puis la cavalerie légère, c'est-à-dire les hussards de l'Empereur sur leurs chevaux gris pommelé, en uniforme rouge avec le dolman blanc brodé, jeté sur les épaules, et sur la tête de hauts bonnets de fourrures. Ensuite ce fut le tour de la cavalerie lourde — les cuirassiers de l'Empereur, avec le grand-duc Paul en tête, montant leur chevaux bai-brun. En dernier l'artillerie avec son vacarme et la poussière qu'elle soulevait. Au passage de chaque régiment l'Empereur le remerciait à voix haute pour la régularité de sa marche et sa tenue impeccable.

La parade finie, l'Empereur et le Roi de Saxe remirent pied à terre et sa Majesté présenta au Roi les généraux et les Commandants des régiments qui avaient pris part à la parade. Il y eut un déjeuner au Palais, auquel le grand-duc assista, tandis que moi, Wladimir et les fillettes, nous rentrâmes déjeuner à la maison.

Le roi de Saxe resta encore quelques jours à Tzarskoïe, mais je ne le revis plus. Il prit part à plusieurs chasses dans les environs. Il y eut aussi des fêtes en son honneur à l'Ambassade d'Allemagne et dans la colonie allemande, très nombreuse à Saint-Pétersbourg.

***

Quelques jours après le départ du Roi de Saxe arriva une grande escadre anglaise commandée par l'amiral Beatty et ayant à bord le prince Louis de Battenberg, marié depuis à la deuxième fille du grand-duc Michel de Russie et de la comtesse Torby (depuis la guerre il s'appelle marquis de Mountbatten, je crois).

L'escadre mouilla à Cronstadt, où elle donna plusieurs fêtes à bord. Je fus conviée à un bal, mais les communications entre Cronstadt et Tzarskoïe étant trop compliquées, j'y renonçai.

La grande-duchesse Cyrille, fille de feu le duc d'Edimbourg, par conséquent princesse anglaise de naissance, décida de donner une garden-party en l'honneur de l'escadre. Elle habitait en été à Tzarskoïe, avec son mari et ses deux filles, une maison dépendant du Palais de sa belle-mère, la grande-duchesse Wladimir, et cette habitation ne se prêtait guère à une réception officielle. La grande-duchesse pria donc son beau-frère, le grand-duc Boris, de lui prêter son joli cottage situé au milieu d'un grand jardin. L'Empereur, l'Impératrice et leurs enfants honorèrent cette réunion de leur présence. Toute la société de Tzarskoïe et beaucoup de monde de Pétersbourg et des environs se rendirent à l'invitation du grand-duc et de la grande-duchesse Cyrille. Leurs filles, à peu près de l'âge des nôtres, avaient prié que nos fillettes nous accompagnassent. Ce fut ce jour-là qu'Irène et Nathalie virent les Souverains pour la première fois de tout près. L'Empereur et l'Impératrice leur parlèrent, les embrassèrent, les caressèrent et les conquirent à jamais. Ce pieux et inoubliable souvenir est resté gravé dans leurs jeunes cœurs reconnaissants et meurtris.

Les quatre filles du Tzar étaient dans tout l'éclat de leur jeunesse : la grande duchesse Olga, type parfait de beauté slave, était grande, blonde, avec de beaux yeux bleus, un teint coloré et des dents superbes. La grande-duchesse Tatiana, plus mince, plus fine, les cheveux châtain foncé, le teint pâle, les yeux allongés et légèrement bridés, avait un charme tout particulier. Ces deux sœurs, de dix-neuf et de dix-huit ans

chacune, étaient inséparables. Ensuite venait la grande-duchesse Marie, qui avait seize ans. Blonde, elle avait des yeux bleu foncé, profonds, immenses, avec de longs cils. Elle eût été une beauté parfaite, si sa bouche trop grande, avec de grosses lèvres, n'avait gâté l'ensemble du visage. La quatrième, la grande-duchesse Anastasie, fillette de quatorze ans, était à l'âge ingrat et semblait, des quatre sœurs, la moins belle. Elle portait les cheveux dans le dos et avait le front couvert de cheveux coupés en frange. (On portait cette coiffure les années 1880.) Ce front caché la faisait paraître moins jolie que ses sœurs.

Le petit Grand-Duc Héritier Alexis, âgé de dix ans, en costume de matelot blanc et bleu, avait un visage charmant et semblait s'amuser beaucoup de se trouver en si grande compagnie. La vie de réclusion que menaient ses parents à Tzarskoïe était rarement interrompue par des garden-party avec tant de monde et de la musique.

L'Héritier et la cadette regardaient nos filles avec curiosité. Puis, s'étant concertés un instant, tous les deux se rapprochèrent d'elles et alors s'engagea une de ces conversations enfantines faites de questions naïves et de réflexions inattendues.

L'Empereur portait l'uniforme d'amiral et l'Impératrice avait une robe en crêpe de chine vieux rose. Je les vois encore, tous les deux, debout sous une grande tente, parlant à tour de rôle avec chaque dame, et se faisant présenter les officiers de l'escadre anglaise.

Le Grand-Duc décida, après cette fête, de me présenter officiellement aux autres membres de la Famille Impériale, dont plusieurs, du reste, étaient absents. J'étais déjà, depuis de longues années, reçue intimement chez la grande-duchesse Wladimir. Les habitants du palais de Pawlosvk, c'est-à-dire le grand-duc et la grande-duchesse Constantin, la Reine Douairière de Grèce, qui faisait chez son frère de fréquents séjours, et la princesse Jean de Russie, fille du roi Pierre Ier de Serbie, étaient depuis longtemps pleins de bontés pour moi. La grande-duchesse Élizabeth Fédorovna, sœur de l'Impératrice et veuve du grand-duc Serge, frère de mon mari, habitait Moscou où depuis l'assassinat de son

mari par Savinkoff et Kaliaeff, elle s'était dévouée à son couvent de Marthe-et-Marie. Le Grand-Duc m'avait déjà présenté à elle, lors d'un de nos séjours à Pétersbourg, quand la grande-duchesse vint de Moscou voir son beau-frère. Les grandes-duchesses Alexandre, Georges et Pierre étaient à l'étranger et en Crimée.

Il restait donc, *last but not least*, à me présenter à Sa Majesté l'Impératrice Douairière et à la grande-duchesse Nicolas, femme du futur généralissime.

L'Impératrice Marie Fédorovna dont le charme adorable et irrésistible m'était connu d'autrefois, nous reçut, mon mari et moi, au palais d'Elaguine, aux Iles, à l'heure du thé. Ce fut une heure délicieuse. Elle me mit à l'aise tout de suite; on n'éprouvait avec elle ni gêne, ni contrainte et néanmoins, si elle inspirait un sentiment de tendresse, cette tendresse se mélangeait d'un respect profond. On ne se serait jamais permis une familiarité avec elle. Voulant me montrer la vue du jardin et de la rivière, l'Impératrice me passa doucement le bras autour de la taille et m'attira vers la fenêtre. Ce geste amical me toucha profondément.

Restaient le grand-duc et la grande-duchesse Nicolas. Lui, je l'avais rencontré souvent, jadis, chez le grand-duc et la grande-duchesse Wladimir, soit à Saint-Pétersbourg, soit à Krasnoïe-Sélo, où je me trouvais en visite chez eux chaque année, pendant le mois de juillet.

Quant à la grande-duchesse Anastasie, sa femme, je l'avais connue enfant au couvent de Smolny, où, comme elle, j'avais passé trois années pour mes études, entre l'âge de dix et de treize ans. Plus tard, ma mère me retira de cet institut pour me placer externe au pensionnat de mademoiselle Troubat et je ne revis la grande-duchesse que comme épouse du duc Georges Leuchtenberg. Par la suite elle avait divorcé pour épouser le grand-duc Nicolas.

Mon mari fit demander quel jour nous pourrions aller chez eux, dans la propriété qu'ils avaient non loin du camp de Krasnoïe-Sélo. On nous fixa un jour à 5 heures et nous y allâmes en automobile, ce qui nous prit une heure, à peu près. Ils nous reçurent aimablement. nous offrirent du thé, mais cette visite garda jusqu'au bout un caractère officiel. Je ne les

ai plus jamais revus, du reste, la guerre éclatant un mois plus tard, puis la révolution qui les surprit en Crimée, comme beaucoup d'autres membres de la Famille Impériale.

Nous allions de temps en temps dîner dans les environs. Ainsi je me souviens d'un très agréable dîner à Strélna, chez le prince et la princesse Orloff, née princesse Bélosselsky, puis d'un autre, au camp de Krasnoïe-Sélo, chez le prince et la princesse Cantacuzène, née Miss Grant. Nous allâmes tous après le dîner au théâtre de Krasnoïé que nous aimions de tout temps. Ce théâtre me rappelait des soirées de ma jeunesse, car jamais je ne manquais ces intéressants spectacles. C'était un grand délassement pour les militaires, fatigués par les manœuvres forcées en été, que ce théâtre entouré d'arbres touffus, où ils pouvaient respirer la fraîcheur du soir après la poussière des routes et du « Champ Militaire » (*Voennoé-Pôlé.*)

Les meilleures troupes théâtrales de la ville (comédie, ballet, opérette) se faisaient un honneur d'y jouer. Pour les derniers jours du camp l'Empereur et sa famille déménageaient dans le Palais de Krasnoïé, espèce de baraque en bois, teinte en rouge et où ils étaient réellement campés. Cette maison se trouvait au milieu d'un grand jardin qui descendait en pente vers le camp « Principal » où était l'infanterie. En général Krasnoïé était un des endroits les plus pittoresques des environs de Saint-Pétersbourg. Le matin, les souverains allaient aux manœuvres, qu'ils surveillaient d'un monticule appelé « valik »; mais souvent, si le problème militaire se déroulait à quelques kilomètres de Krasnoïé, ils y allaient en troïkas, afin d'assister à la bataille décisive. Le soir ils allaient au théâtre, bondé ces jours-là de militaires et de dames élégantes, ce qui donnait au spectacle un caractère de gala. On sortait pendant les entr'actes sur la terrasse qui entourait le théâtre : Que d'amourettes, que de flirts n'ai-je pas vus s'ébaucher sur cette terrasse, dont plusieurs aboutirent à des mariages, mais dont la plupart restèrent sans lendemain.

Nous allâmes aussi plusieurs fois chez la comtesse Kleinmichel aux Iles. Sa maison de Kamennoy-Ostrov, en face le Vieux Théâtre et au bord de la Malaïa Névka (un affluent de la Néva), était le lieu de réunion de la société élégante. Tout le corps diplomatique s'y donnait rendez-vous. Nous

aimions beaucoup la Comtesse, qui avait toujours été pour nous une amie fidèle, l'amie des mauvais jours. Actuellement elle vit à Bade, en Allemagne, et traîne, comme toutes les émigrées russes, une existence lamentable. Elle a écrit dernièrement des souvenirs bien intéressants, dont la publication lui a permis de vivre encore quelque temps sans misère. Elle fait des aquarelles, et ce qu'elle faisait jadis pour son plaisir, l'aide à faire face aux difficultés sans nombre de la vie d'à présent.

Le prince et la princesse Serge Bélosselsky nous reçurent aussi à dîner dans le pavillon qu'ils habitaient chez leurs parents, à l'île de Krestovsky. Hélas! ces souvenirs d'amitié luisent d'un éclat très grand dans ma sombre tristesse actuelle.

Le 15-28 juin vers 5 heures, le Grand-Duc entra précipitamment dans mon cabinet de toilette, l'air soucieux. « Il y a une terrible nouvelle, me dit-il, l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche et la duchesse de Hohenberg ont été assassinés cet après-midi à Sérajevo. Les détails manquent encore, mais on sait que ce sont deux jeunes Serbes. Cet événement est lourd de conséquences politiques. Un assassinat est toujours une chose abominable — mais celui-ci, en pleine jeunesse, en plein bonheur, est particulièrement odieux. Voilà trois pauvres petits orphelins qui n'ont fait de mal à personne et qui, à présent, se désolent. — Ensuite, connaissant l'animosité qui règne entre la Serbie et l'Autriche je ne doute pas que celle-ci ne réclame des compensations énormes; et l'espèce de protectorat que la Russie exerce sur la Serbie va faire que nous serons obligés de prendre à cœur les intérêts de ce petit pays. Dieu veuille que je sois mauvais prophète, je vois dans cet assassinat les prodromes de complications politiques ». Et le Grand-Duc sortit perplexe, les sourcils froncés, comme aux jours des préoccupations les plus graves.

Je restais pensive. La nouvelle de ce crime me reportait à de nombreuses années en arrière... Je me souvenais combien, à l'époque du mariage de l'archiduc avec la comtesse Sophie Chotek, nous étions, le Grand-Duc et moi-même, intéressés par l'issue de ces projets matrimoniaux. Il est probable que nous les intéressions aussi, car, quand nous vînmes à

Florence après notre mariage, nous rencontrâmes dans la via dei Fossi le couple archiducal. Nous étions à pied, eux en voiture découverte. Non seulement ils se retournèrent pour nous voir, mais la duchesse (alors encore comtesse) de Hohenberg se leva de sa place pour mieux nous examiner...

Le soir du 15/28 juin on avait déjà tous les détails, et ce crime défrayait les conversations. Sazonoff, ministre des Affaires étrangères, fut mandé en toute hâte au Palais et il y eut tous les jours suivants de longs conciliabules, tantôt entre le comte Szapary, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, le comte de Pourtalès et Sir George Buchanan, sur la conduite duquel mon opinion n'a pas changé malgré ses récentes publications, tantôt entre l'Ambassadeur de France et son collègue d'Angleterre. L'Autriche faisait retomber sur le gouvernement de Belgrade la responsabilité du crime. La pauvre Serbie, qui n'était pas à ce moment-là la puissante Yougo-Slavie actuelle, avait beau faire des excuses et se plier à toutes les concessions, l'Autriche la menaçait d'un ultimatum, dont la teneur était gardée secrète des semaines durant, et qui inquiétait beaucoup toutes les chancelleries. On sentait, néanmoins, par le ton arrogant de la presse autrichienne, qu'elle était sûre du soutien de l'Allemagne et qu'elle ne cherchait qu'un prétexte à des actes belliqueux.

PRINCESSE PALEY

(A suivre.)

LE PRÉLUDE

A Jacques Chardonne.

La première fois qu'Henri vit Hélène, c'est à peine s'il la remarqua. Elle avait dix-huit ans. Elle portait un ruban rose autour du front. Elle entra au bras de son père, et Henri fut frappé d'abord par ce père, élégant et droit comme un jeune homme. Il y a maintenant quinze ans qu'elle est sa femme. Après quinze ans, quand il pense à la jeune fille d'autrefois, c'est cette image qu'il retrouve : une enfant souple, grande, inclinée sur ce bras, un visage incertain, une coiffure maladroite, des yeux de féerie, un ruban... Mais alors il n'y prit pas garde.

Il ne ressemblait pas encore à l'homme qu'il est aujourd'hui. Il était timide et flâneur. Mais on devinait déjà dans ce rêveur frémissant les qualités qui l'ont mené si loin.

Il venait presque tous les jours chez les Astier pour travailler avec Maurice, moins austère, mais plus actif. On le retenait à dîner. Il bavardait le soir avec la jeune fille. Près de lui, Hélène s'animait. « Ma fille parle à présent ! » disait madame Astier

Chacun sentait en les regardant que ces deux êtres étaient destinés l'un à l'autre. Henri sentit ce que tout le monde attendait. Il avait accepté de passer l'été chez les Astier qui le traitaient comme leur fils. Brusquement il se déroba.

Madame Astier en fut surprise.

— C'est naturel, — lui dit son mari. — Henri comprend

comme nous la valeur d'Hélène. Mais il est trop intelligent pour ne pas discuter son cœur. Il est jeune. Il n'a pas vécu. Il hésite à fermer si tôt son horizon.

— Fermer son horizon! — s'écria-t-elle. — Qu'attend-il donc de l'avenir si ce n'est une femme intelligente et belle avec qui fonder un foyer?

— Ce qu'Henri attend de l'avenir, c'est l'amour.

— Mais c'est ce que j'ai dit!

— Tu as dit : un foyer.

— Eh! bien, c'est la même chose.

— Voilà justement la question. Henri n'est pas bien sûr que ce soit la même chose.

— Mais alors c'est un sot!

— Non, — répondit M. Astier. C'est un jeune homme.

***

C'est ainsi qu'Henri partit seul cet été-là, confiant au hasard et à l'aventure le soin de le dédommager de tout ce qu'il perdait.

Après des courses sur les Alpes, il s'arrêta dans un village où les vacances mêlaient leur fête à l'austérité de la montagne. Des toilettes de couleurs vives continuaient dans les salons et dans les couloirs de l'hôtel, la gaie lumière du dehors.

Il allait retrouver les Anglaises au tennis. Elles s'approchaient nonchalamment en se couvrant de leurs sweaters, s'asseyaient près de lui, rattachaient leur soulier, et riaient en disant des choses enfantines.

Il les quittait. Il marchait sur la route. Il se donnait des buts lointains, comme pour atteindre plus de ciel et plus de feuilles. Mais bientôt la solitude l'oppressait. Il avançait plus lentement, et se retournait pour vérifier derrière lui la direction du retour. Seul au milieu de ces vies vertes endormies, il sentait un effroi le gagner. Renonçant à son but, il rentrait en hâte à l'hôtel qu'il était surpris de retrouver si proche.

Le soir, il se promenait dans le village et s'attardait devant la poste. Une Italienne qui habitait la villa blanche de la

route de Scaria passait quelquefois à cette heure. Quand il l'apercevait, il marchait de façon à la croiser. Elle avait des cheveux très noirs, lissés et tirés en arrière, qui découvraient son front et pesaient sur sa nuque. A peine l'avait-il dépassée qu'il se sentait comme humilié.

Il montait dans sa chambre et se mettait à lire, puis regardait par la fenêtre ouverte. Ces beaux soirs chassaient dans le passé une journée inutile, et c'étaient des apothéoses qui ne consacraient rien. Il cherchait une force en lui qu'il pût opposer à la beauté du monde.

Il se levait, marchait un moment dans la chambre. Il regardait son livre. Il regardait la table. Les choses n'avaient comme lui qu'une présence de fantôme, sans but, sans utilité, morte. La nuit tombait sur la campagne. Du côté de Scaria, le feu d'une villa isolée scintillait.

Un soir, près du bourg, une fille l'arrêta pour lui offrir des fleurs des champs.

Elle était brune, les yeux foncés, profonds, avec quelque chose de nu, malgré l'étoffe sombre qui enfermait son corps. Intéressé par la beauté de ce visage fruste et mat, Henri la regarda. Elle soutint ce regard, et ils restèrent ainsi tous les deux face à face. Les yeux du jeune homme déclaraient franchement son désir. Hardiment, les yeux de la fille en acceptaient le vif hommage... Malgré ce clair langage, au bord des suprêmes intimités, elle demeurait une étrangère, impénétrable et comme venue d'une autre race, de cette race étonnante des femmes qui a quelque chose à la fois de plus intelligent et de plus animal, de pas exactement humain.

Il lui fit de la tête un signe de refus, avec douceur, d'un air de gêne et de regret, comme s'il ne s'agissait point tout bonnement d'un bouquet. Quand elle eut disparu au tournant du chemin, il se retrouva plus seul, devant le décor assombri qui avait l'air de son désir agrandi, dilué, perdu.

Une autre fois, sur la terrasse, à l'heure du thé, il aperçut une jeune femme qu'il avait déjà remarquée plusieurs fois. Elle passait entre les tables avec une aisance distraite, sans se soucier des regards qui la suivaient. Elle s'arrêta. Henri,

assis à quelques pas, ne respirait plus qu'avec peine, attentif à son attitude, à la façon dont il touchait sa tasse, comme si elle avait eu les yeux fixés sur lui. Quand elle partit, il fut à l'aise tout à coup.

Comme il venait de remonter chez lui, en s'approchant de la fenêtre, il reconnut sa robe claire sur un chemin qui montait entre les maïs vers les pentes boisées de la Sighignola. Longtemps, de la pensée et du regard, il suivit cette promeneuse, enfoncée peu à peu dans plus de distance et de soir. Brusquement il sortit de sa chambre, et s'élanca vers ce chemin. Il atteignit le bois en courant, et aperçut la robe entre les arbres. Il traversa des fourrés, et s'avança jusqu'à surgir sur le sentier à côté de la promeneuse.

— Madame, — dit-il alors, et tout son corps tremblait, — est-ce le chemin de Lanzo?

— Non, monsieur, — dit-elle simplement.

Sa voix avait une assurance, et toute sa personne un air d'autorité qui contrastait avec sa grâce. Il parla confusément en la regardant, puis détourna les yeux.

— C'est ce sentier qui mène à Lanzo, — dit-elle enfin en désignant avec le bout de son ombrelle la direction du village.

Elle continua sa route et il marcha derrière elle en retenant son pas. Elle dit, sans se retourner :

— Il doit être fort tard.

Il se rapprocha pour répondre, affectant de porter les yeux autour de lui comme un homme occupé seulement du paysage.

— Vous aimez ce pays, monsieur? — demanda-t-elle enfin d'un ton d'indifférence.

Poussé par un soudain besoin de se montrer et d'étonner, il dénigra les lacs.

— Moi, — dit-elle, — j'aime ce décor reposant.

— J'aime les pays qui m'exaltent, — répliqua-t-il avec une sorte de violence. — Tout est factice ici, petit. Ces villas sentent le carton sous leurs peintures. Les maisons paysannes elles-mêmes sont fardées comme des bergères d'opéra.

Il expliqua qu'une société paralysée par la domination étrangère avait, pour se distraire, travesti ce pays en une sorte de théâtre, où placer ses bons mots, ses tabatières d'or et ses amours faciles, comme dans la Venise de Longhi.

La jeune femme répondit :

— Vous pensez aux rocailles du lac, aux stucs de la Balbianello. Mais la Lombardie est plus grande. Du côté de Varese il y a des villas parfaites.

Il répliqua, content :

— Oui, l'ordre, les Latins, le calme, la mesure... Ce bonheur sage m'épouvante. Je préfère les angoisses gothiques.

— Quel âge avez-vous, monsieur?

— J'ai vingt-six ans.

— Vous êtes jeune! J'ai vingt-six ans aussi. Je suis plus vieille que vous. Vos cathédrales me fatiguent. Devant ces élans torturants, j'ai envie de crier : assez!

Henri redevenait timide. Il regardait le fin soulier de la jeune femme se poser sur le sol pierreux près de son épaisse chaussure. Autour d'eux, les hautes montagnes, immergées au fond d'un bain d'air, dormaient, atténuées, bleuies. Des cloches se mirent à sonner.

— Écoutez, — reprit-il, — ces cloches italiennes. Elles ont un timbre charmant, mais vite éteint, sans résonance. Il ne se mêle pas au soir. Pensez aux angélus de France. Ceux-ci ont quelque chose de profane. Ils sont gais.

— Vous voulez me gâter ce beau pays, — dit-elle.

— Pourquoi donc? C'est charmant que les cloches soient gaies.

— Vous ne le pensez pas.

— Je le pense peut-être.

— Quoi? Sceptique?

— Non, mais indécis.

Il ajouta, avec une brusque âpreté :

— Je voudrais savoir ce que j'aime. Je l'aimerais tant!

Il semblait attendre qu'elle le secourût et le renseignât sur lui-même. Il crut deviner une fine ironie sur les lèvres de la jeune femme et pour se reprendre il dit, d'un ton plus détaché :

— J'ai longtemps prétendu que j'aimais les vins secs. Récemment, chez mon père, en goûtant notre vieux Sauterne, j'ai compris tout à coup qu'ils ne m'avaient jamais plu. Je ne les aimais pas. Je croyais les aimer.

— C'est vrai, — dit-elle en souriant. — On se laisse par

modestie imposer un goût étranger. Et puis on le garde... On perd son temps à essayer de contenter un personnage qu'on prend pour soi.

Il l'observait et devinait des possibilités splendides. Mais ils approchaient du village. Comment retenir cette chance merveilleuse? Il eût voulu, pendant cette minute qui lui restait encore, jeter devant cette femme ce qu'il était, ce qu'il pensait, dire ses parents, sa maison, Paris, les Astier, son travail, ses richesses, sa pauvreté. Jamais il n'avait éprouvé un tel besoin de se donner.

— J'ai un ami, — commença-t-il...

Mais il était déjà trop tard. Ils arrivaient. Elle s'arrêta. Il s'interrompit et rougit.

— Vous disiez?

Il répondit, contracté par une souffrance :

— Rien. Pardon. Je vous remercie d'avoir écouté si longtemps ce bavard.

Il voyait d'avance sur son visage le petit salut, l'adieu léger déjà tout prêt, qui la lui ôteraient peut-être pour toujours. Il s'inclina et murmura :

— Il me semble que, s'ils voulaient, l'homme et la femme auraient des choses à se dire.

— Adieu, monsieur. Je vois que vous avez grande envie d'y voir clair. Je suis tranquille. Vous trouverez vos vérités.

Elle s'éloigna si vite qu'il eut le cœur serré. Il monta chez lui pesamment.

***

Impatient de la revoir, il descendit le lendemain de bonne heure pour la guetter. Elle apparut, beaucoup plus tôt qu'il n'espérait, dans un costume sombre qui l'étonna. Il s'avança.

— Vous ne nous quittez pas, madame?

— Si, — dit-elle en souriant. — Je rentre à Lugano, où je suis installée. J'étais venue ici pour quelques jours seulement. Je vais retrouver mon petit garçon.

— A Lugano?

— Vous ne connaissez pas Lugano?

— Non, madame.

— La ville moderne est laide. Mais il y a les vieux quartiers... Et même, au milieu des hôtels, une toute petite église, Santa Maria degli Angeli. Elle mérite votre visite. Vous trouverez dans la première chapelle à droite, une vierge de Luini. Tous les matins, je m'y arrête, avant ma promenade aux boutiques.

Elle lui tendit sa main gantée.

— Quand vous irez à Lugano, venez me voir au Regina. Je vous montrerai la madone.

Il laissa passer quatre jours, et se fit annoncer chez elle. Elle parut après une attente assez longue. Il dépêcha les mots qu'il avait préparés pour excuser sa hardiesse, honteux comme d'une sorte de mensonge de cette phrase de convention. Puis il se mit à lui parler avec lenteur.

— Regardez le lac aujourd'hui, — dit-elle. — Êtes-vous toujours aussi sévère pour ce pays?

— Non. C'est un beau pays.

— Vous le dites sans conviction.

— Je ne sais pas aimer un peu, — répondit-il.

Il revint, puis il multiplia ses visites. Ils parlaient de voyages, de livres, et par ces détours se cherchaient.

— J'aime votre esprit, — disait-elle.

Un jour, elle lui expliqua :

— Vous avez quelque chose d'un peu féminin qui surprend. Mais on sent vite une volonté. C'est amusant, ce romantisme intelligent. Ce qui séduit en vous, c'est ce mélange de charme et de force cachée.

Il se taisait. Pour se garder de ce silence, elle se hâta de parler, et l'entraînant vers le jardin, loua Tesserette, Cassarate, les promenades d'alentour.

Il ne répondait pas. Il guettait sous ces mots une voix plus profonde. Elle avait des yeux assombris posés sur lui comme un reproche : « C'est vrai? C'est vrai? Oh! mais pourquoi? » Et ses yeux, à lui, fixes, pesants, insistaient : « Oui. Oui. Oui. »

— Beaucoup de gens, — dit-elle, — préfèrent le lac de Côme.

Parfois n'en pouvant plus, il était près de lui crier :

« Ecoutez-moi! » Alors, il bougeait sur sa chaise, croisait ou décroisait ses jambes.

— J'ai des achats à faire en ville. Voulez-vous venir avec moi? lui dit-elle, en rassemblant ses gants, son ombrelle et cette boîte d'or qui ne la quittait pas.

Il lui ôta des mains ces objets.

— Je voudrais vous regarder. Laissez-moi vous regarder!

Les paupières de la jeune femme clignèrent comme devant une clarté trop forte. Elle avait perdu cette vivacité brillante de tout à l'heure. Il lut en elle alors un assentiment triste, une assurance anticipée de sympathie qui pouvait lui donner confiance, un peu comme si elle eût dit : « Mais bien sûr, je suis votre amie! Dites ce que vous avez à dire.. Je n'ai pas ce timide orgueil qui fait semblant de s'insurger. Je vous aime bien. Je sais ce que les hommes nous demandent. »

Il baissa les yeux, comme honteux, lui rendit la boîte d'or, les gants, l'ombrelle, et dit très bas :

— Partons.

Elle se leva et ils marchèrent côte à côte. Elle parlait. Il n'écoutait pas. Elle le distrayait d'elle. Il avait envie d'être seul pour penser à elle à son aise. Il savait que des choses se préparaient que déjà le temps avait mûries.

Le lendemain, comme il la quittait mécontent de s'être montré plus timide, il lui demanda :

— A demain?

Elle ne répondit pas.

— J'ai besoin de vous voir, — fit-il sauvagement.

— Mais que va-t-on penser ici? Vous venez maintenant presque chaque jour.

Il hésita.

— Vous vous promenez quelquefois dans la campagne, — dit-il. — Si je savais où vous allez, je pourrais vous rencontrer.

— Quelle idée! Mais pourquoi? Il faut venir me voir ici, mais il faut venir moins souvent. Venez samedi, voulez-vous?

— Non! — fit-il sèchement en se levant.

Elle eut un rire un peu forcé.

— Quel mauvais caractère! Asseyez-vous, allons! Un

rendez-vous dehors? Une promenade avec vous? Vous savez bien que c'est impossible!

Il n'avait pas l'air d'entendre. Il regardait le dossier d'un fauteuil, l'air têtu.

— Vous n'allez plus jamais à Lanzo? — demanda-t-il

Et s'approchant, d'une voix chaude et contenue :

— Si vous saviez comme la montagne est belle en ce moment!

Elle ne répondit pas. Il devina qu'elle attendait de lui des mots, un flot de mots pressés, brûlants, persuasifs, qu'elle eût peut-être feint de croire, qui l'eussent aidée au moins à se taire sans montrer trop de faiblesse. Mais il ne pouvait pas mentir. Il savait que son désir seul justifiait son exigence, un désir à la fois brutal et délicat qu'il ne voulait ni dénoncer, ni déguiser. Elle comprit ce silence et voulut être franche aussi. Elle releva la tête, et ses yeux avouèrent : « C'est bien, je sais, j'admets, je ne me fâche pas. Mais donnez-moi du temps! Ne me tourmentez pas! C'est grave, tout cela. C'est triste... Allez-vous-en! »

Il s'inclina très bas et lui baisa la main.

— Je vous laisse, — murmura-t-il. — Ne dites rien. Je téléphonerai ce soir.

***

Le jour qu'elle devait venir, il avait plu. A Lanzo, les allées et les feuilles luisaient, et l'air, dans le soleil mouillé, avait une fraîcheur de soir. Henri descendit vers le lac, écoutant, le long des chemins, dans les pierres, un ruissellement. La Valsoda tendait là-bas son rideau sombre. Albogasio semblait dormir. Il sentit que rien ne comptait sur la terre que cette femme et que tout à présent, pour lui, dépendait d'elle. Une barquette enfin parut. Un bras s'éleva, fit un signe... C'était elle! Elle était venue!... La barquette s'approcha. La proue mince séparait, en la plissant à peine, une eau tendue comme une soie.

La jeune femme sauta sur le sable.

— *State qui fin che ritorni,* — dit-elle au batelier.

Il la remercia d'être là.

— Je vous l'avais promis, — dit-elle simplement.

A présent, un peu oppressé, Henri la regardait, assise pour lui, en face de lui. Elle avait posé sur la nappe sa boîte d'or. Il osa toucher cet objet élégant qui faisait partie d'elle. Il en examina le chiffre.

— Je m'appelle Hélène, — dit-elle.

— Hélène! — répéta-t-il. — Hélène... J'ai une sœur qui s'appelle Hélène.

— Vous m'aviez dit que vous étiez fils unique!

— C'est vrai, — avoua-t-il, surpris lui-même par son mensonge. — Mais mon ami Maurice Astier a une sœur. C'est un peu ma sœur.

Il fit de son ami un portrait enthousiaste.

— Mais je ne parle que de moi, — dit-il. — Et vous?

Elle raconta sa vie. Elle avait, depuis son mariage, habité Londres, Vienne, Paris et Constantinople, deux fois.

Il ne touchait qu'à peine à ce qu'on leur servait, gêné de manger devant elle, et il se demandait ce qui arriverait, quand ce repas serait fini. Mais il tâchait de repousser une idée aussi effrayante.

Ils se levèrent enfin et sentant qu'il fallait surtout se montrer résolu, il dirigea la jeune femme à travers la galerie, parlant beaucoup, sans savoir si ce discours masquait son indécision ou bien sa volonté.

Elle suivait, indifférente. Il s'arrêta devant une porte.

— Que de livres! — fit-elle en entrant dans la chambre.

Elle s'avança.

— Que lisez-vous?

Henri pensait : « Je vous veux. Je souffre. Puis-je oser? Que penserez-vous si j'ose? » Elle se tourna bravement vers lui, attendant qu'il décidât d'elle.

Il s'approcha, tendit les mains vers le chapeau fragile. Elle le souleva elle-même, et leva vers Henri, avec une sorte d'orgueil, son visage pâle qui se colora tout à coup. Alors il referma lentement ses bras sur elle et mit ses lèvres sur des lèvres qui ne se défendirent pas.

Il défit la robe qui tomba, lui livrant la tiédeur intime de

cette gorge, de ces épaules. Elle s'abandonnait, en attente, ne cachant déjà plus rien d'elle, avec un air triste de dire : « Je ne suis plus une petite fille. Je m'attendais à tout ceci. Vous ne m'étonnez pas. Vous ne voudriez pas que j'aie l'air étonné... » Comprenait-il qu'elle détestait l'hypocrisie des préambules, que c'était sa pudeur à elle de vouloir être prise très vite? « Puisque nous allons essayer de nous aimer, mon ami, je ne veux rien me réserver. L'important, c'est l'amour. »

Ce calme le gêna. Il comprenait qu'elle envoyait son corps en avant sans savoir si son cœur suivrait, qu'ils étaient seulement dans un jeu, et que ce jeu devenait grave.

Il la saisit, l'emporta comme une enfant. Ils se hâtaient ainsi tous deux vers un but qu'ils n'étaient pas sûrs de désirer, mais qu'ils avaient besoin d'atteindre pour en délivrer leurs esprits obsédés.

Lentement, d'une main prudente et volontaire, il achevait de découvrir le grand corps allongé maintenant sur le lit, et les splendeurs et le secret de la femme arrivaient au jour. Elle restait étendue là. « Et maintenant, prenez. Voilà ... » Et même elle ferma les yeux, se retira sous ses paupières abaissées, le laissa seul en face d'elle. Il recula pour la mieux voir. La lumière tombait crûment sur l'ange délivré, sur la bête surprise...

Il la regardait encore maintenant, étendue contre lui. Il avait gagné sa bataille et possédait un grand butin, mais il n'avait pas le sentiment de sa victoire. Il émanait de cette nudité quelque chose de grandiose et de hautain qu'on sentait qu'aucune caresse ne pourrait jamais atteindre, qui humiliait la volupté. Henri devenait plus timide. Mais la jeune femme, elle aussi, restait comme inférieure à sa propre beauté. Elle incarnait un grand mystère et toute une nature obscure, mais elle paraissait l'ignorer. Il y avait son corps divin, sa chair divine, et son visage gracieux, intelligent, futile, humain.

— Écoute, — dit Henri, avide maintenant de toucher cette pensée, d'avoir devant lui cet esprit nu comme ce corps. — Étais-tu venue pour te donner? Savais tu que tu te donnerais?

— Non, non, — dit-elle. — Je ne te connaissais pas. Je ne

savais pas ce que tu me demanderais. J'étais attirée. Je suis venue.

— Mais, — reprit-il, — quand je t'ai dit : « Vous ne voudriez pas monter jusqu'à Lanzo? » qu'as-tu pensé?

Elle essaya de se rappeler.

— Je ne sais plus.

Il se taisait. Elle dit doucement :

— Tu es étonné, n'est-ce pas, de m'avoir eue si vite? Dis-le. Il faut toujours tout dire. Moi, je pense que c'était mieux ainsi.

Il souhaitait qu'elle s'expliquât, prêt à tout approuver pourvu qu'elle donnât des raisons. Mais elle se tut.

— Parle de toi, — dit-il. — Explique.

— Oh! — fit-elle avec lassitude.

— Je veux savoir.

Alors, appuyée sur un coude, elle commença, d'une voix d'abord hésitante, à lui conter sa vie.

— Mon mari est très bon pour moi. Je croyais que je l'aimerais. D'abord nous avons voyagé. Je le suivis joyeusement. Mais je m'aperçus vite que ces courses désordonnées n'étaient qu'un prétexte à paresse, à vie facile. J'ai exigé qu'il s'installât. La première année, à Paris, j'ai essayé de me mêler à ses travaux. Je croyais me rapprocher de lui en m'occupant de son métier. Mais au fond son métier ne l'intéressait pas.

Elle se tendit vers Henri, appuya sa tête légère sur la poitrine du jeune homme.

— J'ai aimé la musique, les livres, les musées. Ils m'ont aidée, d'abord, puis ils m'ont fatiguée. Ils avivent la soif. Ils ne désaltèrent pas. Je ne me fatiguais pas d'eux. Mais je me fatiguais de moi. On est content de s'enrichir. Mais on étouffe de ne pouvoir rien partager, rien donner. J'étais devenue trop ardente...

Henri la pressa contre lui, baisa ses lèvres et ses yeux.

— J'ai pensé à Dieu, aux églises. Je m'agenouillais dans les coins où il y avait le plus d'ombre, au pied des plus larges piliers. Il me fallait des cathédrales. J'espérais que des hautes nefs, un renoncement descendrait.

— Alors? — demanda-t-il plus bas.

Elle avoua, d'un regard, sa défaite :

— Je ne m'y sentais pas petite, — expliqua-t-elle en se pelotonnant humblement dans ses bras.

Elle reprit :

— Le monde aussi m'a attirée.

— Tu ne souhaitais pas un enfant?

— Si, par crises.

Elle chercha un moment sa pensée.

— Je ne souhaitais pas vraiment un enfant. Je ne crois pas. Nous sortions. Je voyais des gens. On me faisait beaucoup la cour. Je ne souhaitais pas un enfant, tu comprends.

Elle ajouta :

— Il aimait, lui, cette vie mondaine.

— Et puis? — demanda-t-il, — comme inquiet pour elle.

Elle se tourna vers lui, peureuse.

« Tout! » songea-t-elle épouvantée. Mais oui, ce serait bon sans doute de tout laisser tomber de soi, de n'avoir plus rien de caché, de ne plus rien posséder, pas même soi. Elle se serra contre lui, baissa la tête pour s'abriter de son regard, et petite, faible, coupable, mais installée entre ces bras forts, protégée, irresponsable, absoute, elle lui livra aussi son âme.

— J'étais très seule, — dit-elle, — au milieu de beaucoup de gens. Nous habitions, cette année-là, Constantinople. J'ai essayé d'avoir une jolie maison...

Elle reprit :

— Un soir, j'étais sur le Bosphore, en caïque, avec une amie. On entendait des bribes de conversation qui venaient des autres caïques. Tu sais comme la voix porte sur l'eau. J'entendis mon nom prononcé. Quelqu'un d'invisible disait : « C'est la seule femme qu'il y ait ici. » Puis, répondant à une question : « Le mari? Ce n'est rien. Un nom sur une porte. »... A partir de ce moment-là, je n'ai plus fait d'effort.

Elle ajouta, la voix plus grave :

— Il y avait, à l'Ambassade, un jeune homme...

Henri baissa les yeux. De nouveau, elle se fit petite contre lui.

— C'était presque un enfant. Je le conseillais. Je l'aidais.

— Tu l'aimais?

— C'était un enfant, je te dis.

Elle reprit :

— Et puis, au bout d'un an, on le changea de poste... Oh! ce départ! Soudain, le vide, le désœuvrement... Quand on a eu certaines choses, ne plus les avoir tout à coup... Les visites, les rendez-vous, les rencontres dans les dîners, le téléphone... Je ne pouvais pas!

— Alors, — demanda-t-il timidement, — un autre?

Elle fit signe que oui.

— D'abord je fus malade, longtemps. Et puis... Je ne sais plus comment cela se fit.

Des larmes roulèrent sur sa joue.

— C'était un grand garçon très gai, très vivant, qui me faisait rire. On racontait sur lui des histoires impossibles. Il me répétait qu'il m'aimait. Je lui disais : « Vous êtes fou! »

Elle contait ces choses sans honte, sur un ton de confidence. Il éprouvait un grand respect pour cette franchise. Il en était reconnaissant comme d'un don, comme d'une preuve d'amour. Il était prêt à tout comprendre, à tout plaindre, à tout excuser. Il la pressa plus tendrement entre ses bras. Alors, allégée, contente, elle le remercia d'un long baiser donné de tout son être, où il y avait comme une revendication et la confiance affirmée qu'ici, du moins, sur cette épaule, elle ne serait pas déçue.

— Je t'aime, — dit-il.

Mais au lieu de les rapprocher, ce mot, tombé entre eux, semblait les séparer. Son sentiment était tout autre. Il eût fallu, pour le saisir, se concentrer, bien regarder au fond de soi. Il recula devant l'effort, devant cette fatigue de penser. Il se détourna de lui-même et saisit avec violence ce corps docile qui lui obéissait si bien.

— Je t'aime. Je t'aime, — répéta-t-il.

Il reprit, après un silence :

— Explique-moi. Ces hommes... C'est vrai? Tu ne les aimais pas?

— Je crois que je n'ai jamais aimé personne, — dit-elle.

— Alors, pourquoi? Les sens?

— Non, — dit-elle. — Je ne crois pas.

Elle réfléchit.

— Non, pas les sens.

— Alors?

— Je ne sais pas.

Elle lui offrit sa bouche comme pour l'engager à venir la retrouver dans le présent heureux.

— Et moi? — demanda-t-il gravement.

— Oh! toi, tu n'es pas comme les autres. J'aime ce que tu dis. J'y pense quand je suis seule. J'avais envie que tu me connaisses, que tu puisses me parler de moi. Et, tu vas rire, il me semblait... Il me semblait que tu avais une très grande idée de moi. Ce n'est pas vrai?

Il lui sourit.

— J'étais heureuse! J'aurais voulu te dire combien j'étais heureuse. Je n'osais pas. J'osais à peine te parler. J'avais toujours peur de détruire l'idée que tu avais de moi.

Elle se blottit contre lui, toute rayonnante d'espoir.

— Tu comprends, — dit-elle, — je voudrais être aimée par un homme supérieur.

Dehors, l'après-midi commençait à passer. Le soleil descendait. L'air s'était épuré. Les feuillages semblaient plus libres. Henri reconduisit la jeune femme jusqu'au lac, où le batelier la reprit. Il voulut remonter à pied jusqu'à Lanzo. Il éprouvait dans tout son corps un sentiment de joie et d'élasticité comme aux journées de son enfance. Il gravissait la pente ardue légèrement. Il avait envie de courir.

Sur la route, il aperçut la belle Italienne. Il la joignit et la salua.

— Madame, — dit-il, — permettez-vous qu'on fasse quelques pas avec vous?

Elle accepta, un peu surprise, et, en marchant près d'elle, il lui vanta la splendeur déjà presque éteinte de cette journée.

Elle le retint quelques minutes devant le portail de sa villa.

— Merci, — dit-elle. — Vous êtes charmant. On m'avait dit que vous étiez si sauvage!

Il repartit. Mais quand il eut atteint l'hôtel, il continua de marcher, traversa le village assoupi de Lanzo, monta le long du cimetière, et revint par les bois.

***

Le lendemain, la tête pleine d'échos et d'images, il alla se réfugier dans le jardin.

Il était heureux. Il avait besoin de le dire. Il remonta chez lui et se mit à écrire.

Il lui parla d'elle. Les mots achevaient de le griser, en appelaient d'autres plus forts qui l'entraînaient dans leur élan. Et en pensée, il la touchait. Il se tendait vers ce visage : « Hélène!... » Il écrivit : « Je t'aime. »

Il s'arrêta. Ce mot, à propos d'elle, chaque fois l'étonnait. Ce n'était pas le mot qu'il eût voulu lui dire.

Il retourna s'asseoir au jardin. Le jour baissait. Le soir revenait comme hier. Il voulut revoir le chemin qu'il avait suivi avec elle. Il s'avança sur la route claire. Son souvenir était si frais qu'il le goûtait comme une réalité vivante. Elle pesait un peu à son bras en marchant. Il se taisait. Il regardait le pied menu qui se posait auprès du sien... « Il y avait à l'Ambassade un jeune homme... »

***

Le jour suivant, il attendit encore Hélène au bord du lac. La clarté était si intense qu'on ne pouvait regarder l'eau. Accablées par trop de lumière, les choses n'avaient plus de couleur. Il semblait que tout fût en verre. Il la vit venir, étendue sous la tente de sa barquette. Il lui tendit la main. Elle sauta à terre, et lui sourit.

Il la reconnaissait à peine dans cette robe. Elle était en blanc comme l'autre fois, et pourtant toute différente. Elle fit quelques pas à son bras vers la voiture qui attendait et il avait le sentiment de conduire une personne qu'il connaissait très peu. Il avait cru que maintenant, elle ne cesserait d'être pour lui un corps familier, sans mystère. Mais elle était toute habillée, toute secrète. « Ce qu'elle m'a donné l'autre jour, songea-t-il, compte donc si peu? »

Il se sentit plus maître d'elle dans sa chambre. Il lui retira son chapeau et des deux mains il lui releva les cheveux.

— Enfin, c'est toi!

Elle lui sourit avec tendresse et, commençant à se dévêtir, elle demanda :

— C'est vrai, ce que tu m'as écrit?

— Tu ne le sens donc pas? — dit-il en l'étreignant, comme si la force de ses bras eût été celle de son amour.

Mais quand elle rouvrit les yeux, il y lut un grand calme intérieur, quelque chose d'appliqué, de bon, qui le glaça.

— Tu ne m'aimes pas, — dit-il.

Elle souleva ses sourcils d'un air d'étonnement et de reproche. Il ajouta :

— Comme tu es loin!

Alors elle se livra plus complètement encore, et rien ne compta plus pour elle que le plaisir de son amant. Elle laissait couler sur lui ses cheveux frais comme une eau vivante. Quand elle les écartait du bras pour délivrer ses yeux ou ses lèvres enfouies, elle découvrait un visage sans âge, un visage de vieille ou d'enfant. Fougueuse, il semblait qu'elle criât : « Tu vois, moi, comme je me donne! Mon pauvre corps, est-il assez audacieux! — Pense à toi. Il ne compte pas. Cherche-moi au fond de mes yeux. C'est là que je suis tout entière, avec tout ce que j'aime et tout ce que je vaux. Tu sens ce calme dans mes yeux? Tu vas oublier tout le reste? Regarde mieux. Je suis unique, je te le jure! Sensible, intelligente, compréhensive surtout, et si tendre, si tu savais, si éprise de la vie, et si insatisfaite! Oh, tu m'aimeras quand tu sauras! Mon corps, c'est un chemin qui va de toi à moi et qu'il faut franchir vite... Sens-tu que tu vas m'aimer? »

Et lui, plus exigeant à mesure, songeait : « Mon Dieu, tout ce qu'elle ose! Pauvre petite! Si tu savais combien tout ce que tu me donnes te dépouille, me dépouille moi-même! Qu'as-tu fait? Qu'as-tu défait? »

Apaisée à présent, elle s'appliquait à le calmer sous des baisers légers, sans chair, des baisers qui tâchaient de n'être plus que tendres. Il restait immobile, les yeux fermés. Elle le sentait détaché d'elle. Elle appela :

— Henri!

Une angoisse l'étouffait. Il fallait qu'il l'aimât maintenant. Il la jugeait peut-être sur ce qu'elle venait d'être. « S'il

pouvait savoir, songea-t-elle, tout cela, c'est si peu de moi! Je n'ai rien fait que pour lui plaire. » Avec quels mots lui expliquer ce monde obscur qu'était son cœur? Elle murmura :

— J'ai un portrait de moi à seize ans, tu verras. Il faudra que je te l'apporte...

Elle reprit :

— Tu m'aurais aimée à seize ans. Te rappelles-tu ton enfance? Moi, je l'évoque avec tant de force que j'en sens encore les parfums. Te rappelles-tu ces étés? Il n'y en a plus de pareils. Et puis, un beau matin, on trouvait les colchiques. Ils avaient percé dans la nuit. Alors les invités commençaient à partir. La tête des peupliers jaunissait. Les loriots ne venaient plus sur les mûriers. Ceux qu'on voyait volaient tout droit. C'était des loriots en voyage... Et les soirs? Te rappelles-tu les soirs d'automne d'autrefois? Comme tout me parlait alors! L'endroit, le moment, la saison entraient en moi. J'étais forêt dans la forêt, fillette à la maison, gamine aux champs et au village. Je ne m'emportais pas partout comme à présent. C'était hier. Un grand appétit de sentir, de comprendre, d'aimer, une sorte d'insuffisance aussi, une timidité puérile, mais au fond un espoir qui ne doutait de rien, une gaieté d'enfant, toute proche des larmes...

Il l'écoutait avidement, tâchant de retrouver cette jeune fille sous cette femme.

— Si tu savais, — dit-elle, — comme c'est pur une jeune fille!

***

A peine l'avait-il quittée qu'il se remettait à l'attendre. Il ne pensait qu'au moment où elle reviendrait. Mais dès qu'elle était là, il devenait plus froid. Certains jours, il était si mécontent d'eux qu'il souhaitait qu'elle repartît.

— Tu m'écriras, — lui disait-il.

Ce qu'il lui écrivait, c'était leur propre histoire. « Te souviens-tu... ». Et leurs vieux rendez-vous revivaient avec un renouveau de fraîcheur. Des détails s'effaçaient. L'événement se dépouillait. Ils ne tenaient plus l'un et l'autre que

des propos choisis. D'ingénieux rapports s'établissaient entre eux et le décor, réduit lui-même à quelques traits.

Hélène, elle, décrivait l'humeur où elle était, la robe qu'elle portait ce jour-là, l'aspect du lac... « Je pense à toi. Il fait si beau ce matin que tout m'a l'air nouveau. La pluie de cette nuit a laissé un brouillard sur les montagnes et sur le ciel. Je mets un peu de toi partout. Je suis baignée de joie et de douceur. Je t'aime. »

Ils revenaient l'un à l'autre avec ravissement. Il était difficile alors de se maintenir à ces hauteurs. Ils se disaient : « Tu m'as écrit une jolie lettre », et parlaient vite d'autre chose, gênés par le souvenir de leurs exaltations. En marchant, Hélène regardait au loin. Henri l'observait. Il voyait un pli de sa robe, son collier. Mais elle, il ne la voyait pas.

Et toujours c'était à leur corps qu'ils demandaient un réconfort.

Par ce même escalier et par ce même couloir, ils revenaient à cette même chambre. Et c'était toujours cette glace, cette cheminée, ce lit... Ils s'étendaient l'un contre l'autre et leurs deux tiédeurs se joignaient, et se communiquaient une grande douceur heureuse. Mais vite ils s'énervaient, resserraient leur étreinte. Ils croyaient qu'ils allaient s'atteindre... Une grande lueur les avait éblouis, mais elle se dissolvait déjà dans des ténèbres... Ils se retrouvaient côte à côte, tout étourdis d'avoir couru, pris d'une sorte de sommeil.

Alors, dans les bras l'un de l'autre, ils se demandaient la paix, l'oubli de leur défaite. Mais ils n'éprouvaient plus à se mêler ainsi ce délice de tout à l'heure. Ces deux chairs différentes qui venaient de s'appeler, de se comprendre, se répondaient maintenant sans plaisir. Une sorte de vieillesse soudaine les avait faites pareilles.

Le temps passait. Il fallait se quitter, comme les autres fois. Ils allaient dans la chambre, muets, pressés, chacun occupé de soi-même.

Toujours prêt longtemps avant elle, il la regardait s'habiller.

Assise devant la coiffeuse, la gorge et les épaules nues, elle prenait dans ses mains le flot lissé de ses cheveux, les tordait et, levant ses bras au-dessus d'elle, ramenait sur ses tempes cet or souple et foncé. En un instant, sous ses doigts

fins, sa petite tête se casquait, se couronnait, s'auréolait. Sa nuque apparaissait, ambrée. Son front d'enfant se revoilait jusqu'aux sourcils sous des frisures. Ses yeux devenaient plus profonds. Et dans le cadre que dressaient ses deux bras nus en arceau, un beau visage de femme surgissait.

Alors Henri se rapprochait. Il lui demandait un baiser qu'elle accordait distraitement, en enfonçant son dernier peigne, et devant cette femme recoiffée qui fronçait un peu les sourcils, occupée seulement de l'heure et de ses gants, il sentait son désir et son trouble renaître.

***

En septembre, comme la pluie avait plusieurs fois dérangé leurs rendez-vous, Henri décida de s'installer à Lugano, dans l'hôtel d'Hélène.

Un matin, ses malles bouclées, il contempla une dernière fois cette chambre où elle s'était donnée, les chaises vides, la table nue, cette fenêtre où la montagne aussi semblait abandonnée. Il laissa les armoires ouvertes, la porte ouverte, et s'en alla.

Elle voulut le voir chez elle.

Elle le reçut dans un salon qui séparait sa chambre et celle de son enfant. C'était une petite pièce toute ouatée de tapis, de coussins, encombrée de bibelots et de livres.

— Je ne te croyais pas si complètement installée, — dit-il.

— Une habitude de voyageuse. Dès que je m'arrête quelque part, je commence par m'installer comme pour la vie.

Henri examinait, un peu déconcerté, ce cadre si différent de celui qu'il imaginait depuis un mois.

Elle écarta de grands rideaux de dentelle bise.

— Viens voir mon lac. Voici le San Salvatore. Là-bas, c'est ta Sighignola. Tu étais là. Veux-tu savoir comment je pensais à toi, ici? Je m'étendais sur cette chaise longue, en face de cette montagne qui changeait peu à peu de forme et de couleur. Il me semblait, quand elle était éclairée, que tu étais joyeux et que tu m'oubliais; et quand elle s'assombrissait, que tu étais triste et que tu m'aimais davantage. J'ai passé bien

des heures ainsi, à contempler cette muraille qui te cachait et qui m'aidait à te voir!

Henri, se penchant, regarda cette masse énorme, ce rideau vaporeux, gris pâle, avec du rouge en haut. Ce jeune homme qu'Hélène évoquait, ici, était-ce vraiment lui? Même, lui ressemblait-il?

— Ne te penche pas ainsi, — dit-elle. — On pourrait te voir du jardin.

Il y avait sur la cheminée un portrait d'homme. Henri, s'approchant, le toucha d'une main soigneuse.

— Ton père? — demanda-t-il.

— Oui, et voici maman, — dit-elle en lui montrant, dans un cadre accroché au mur, l'image d'une femme jeune encore et qui lui ressemblait beaucoup. — La pose est un peu théâtrale. Tu sais, les photographes sont bêtes.

— Pourquoi ne me parles-tu jamais de tes parents?

— Maman? Ce serait difficile de t'expliquer maman. Elle est encore très jolie. Elle a surtout un très grand charme. Maman, c'est maman, voilà tout. Il y a des gens qui la jugent, qui se permettent de la juger...

Henri n'aimait guère ce visage à la fois vide et surchargé.

— Et ton père? — dit-il gravement.

— Mon père? Je l'aime bien, mais il m'a toujours fait peur. J'ai pour maman tant de tendresse! Et lui, il a été si dur pour elle, un jour! Il n'est pas méchant, cependant. C'est un homme... Comment te dire?... Il est bon et impitoyable... Je pense parfois que s'il savait certaines choses de ma vie...

Henri se détourna, gêné par le regard de ce portrait.

— J'aime beaucoup ces coussins, — dit-il. — Tu as trouvé cela ici?

— Non, j'ai tout dessiné et découpé moi-même. Ils te plaisent? Je t'en ferai.

— Cela t'ennuira.

— Tu sais bien que rien ne m'ennuie. — J'aime tout. Je me passionne pour tout ce que j'entreprends. Qu'il s'agisse de plaisirs, d'études, de toilettes, de voyages, de confitures, tout m'amuse, tout m'intéresse.

— Je ne suis pas comme toi, — dit-il. — Je n'admets que

ce que j'aime. Maurice Astier me le reprochait : « C'est drôle que tu ne puisses pas t'amuser de ce que tu n'aimes pas. »

— Je sais. C'est ta supériorité d'être exclusif. Moi, je donne, je m'éparpille. Je suis un jet d'eau frémissant qui retombe sans cesse sur lui-même. Toi, tu es un beau ruisseau clair qui va droit vers sa destinée. Tu as toujours le sentiment de l'utilité de ta vie. C'est toi qui seras riche à la fin. Moi, je n'ai pas de désirs arrêtés. Tu veux construire un paradis à ta mesure? Je crois qu'il y avait pour moi beaucoup de paradis possibles...

Il la prit dans ses bras, la serra contre lui.

— Prends garde! — dit-elle tout à coup.

On lui amenait son enfant, habillé pour la promenade.

— Chéri, — dit Hélène d'une voix qu'Henri ne lui connaissait pas, — allez dire bonjour à ce monsieur.

L'enfant, grave dans ses dentelles, vint se presser contre sa robe. Henri regarda la chair tendre et transparente du bébé, ces bras nus, ce cou nu, ces jambes, cette vie fleurie, épanouie dans les lingeries frais repassées. « Comme l'enfant et la femme se touchent! songea-t-il. Cette chair c'est la chair d'Hélène, plus lumineuse, plus pure... » Elle poussait l'enfant vers lui, mais Henri n'osait le toucher. Il lui semblait qu'il eût touché quelque chose d'elle de défendu, de sacré, de plus intime que sa chair la plus intime. Et il était choqué qu'elle le sentît si peu, surpris comme d'une impudeur qu'elle pût tendre vers lui ce limpide éblouissement.

— Vous permettez qu'on vous embrasse? — dit-il avec une sorte de honte.

Et comme il déposait au bord des cheveux de l'enfant un baiser respectueux, timide, il sentit qu'il montait de ce tout petit corps une odeur de bonheur, de santé, de matin. Et quelque chose en lui s'émut étrangement. Cet enfant le faisait penser au soleil, à la vie, au temps inépuisable, et aussi à son âge, à son enfance lointaine, aux vieux jours, au temps épuisé.

— N'est-ce pas, c'est un joli petit! — dit Hélène lorsqu'on l'eut emmené. — Mais ils sont fatigants à cet âge. Il m'amuse un moment, mais il me lasse vite.

Elle ajouta en remarquant son air réprobateur :

— Un enfant ne peut pas emplir la vie d'une femme. Je l'adore. Si je le perdais, il me semble que je mourrais. Et pourtant je ne pourrais pas vivre uniquement pour lui. J'ai besoin d'autre chose.... Pourquoi me regarder avec ces yeux sévères? Tu ne m'aimes plus?

Elle se tendit vers lui, mais il se détourna vers la fenêtre. Elle le suivit.

— Emmène-moi. Sortons, — dit-elle.

— Si tu veux, — fit-il d'une voix grave.

Ils marchèrent longtemps au milieu des châtaigniers, des maïs mûrs, ne pensant qu'à eux-mêmes. Après un village, le chemin ne fut plus qu'un mauvais sentier raviné. Il voulut prendre le bras d'Hélène. Elle se dégagea. Comme avide de dépenser une force qui l'étouffait, elle montait vite la pente raide.

Sur l'étroit sommet de la montagne, ils trouvèrent une chapelle. « *Divo Bernardo* » lut Henri sur une porte vermoulue qu'il poussa. Il leur fallut quelques instants pour habituer leurs yeux à l'ombre. De chaque côté de l'autel, placé sur une sorte de scène, deux portes fermées par un rideau semblaient mener à des coulisses et complétaient l'impression d'un petit décor de théâtre. Près d'un chromo vulgaire où Jésus désignait son cœur, pendait, dans un cadre doré, le portrait d'un prêtre à figure poupine.

— Est-ce le curate qui a placé sa propre image dans son église? — dit Hélène sans regarder encore Henri.

— Sans doute... Ceux qui prétendent nous montrer la lumière ne font souvent que se pousser entre elle et nous.

Il cherchait le regard d'Hélène. Elle se détourna et sortit de la chapelle. Il la suivit et la joignit dans la lumière du dehors. Elle s'obstinait à lui dérober son visage. Il la força enfin à se tourner vers lui et s'aperçut qu'elle pleurait.

— Qu'as-tu?

— Rien, — fit-elle, réconfortée par la tendresse qu'elle sentit dans sa voix.

— Elle essaya de lui sourire.

— Tu m'as regardée tout à l'heure d'une façon qui m'a fait mal.

— Quoi? Tu penses encore à cela?

— Il ne faut pas me regarder ainsi, Henri. Je ne suis que ce que je suis. Je ne peux pas te donner cette perfection que tu veux.

Il l'attira vers lui, la serra dans ses bras, et mit ses lèvres longuement sur une bouche et sur des joues chaudes de chagrin. La peine qu'ils s'étaient faite avivait leur tendresse et les emplissait peu à peu d'une sorte de volupté triste.

— Comme on peut être malheureux et heureux à la fois, — dit-elle.

— Tu sais bien que je t'aime!

— Oui, oui, mais quelquefois...

— Quelquefois les amants se cachent l'amour, — dit-il.

Elle répéta :

— L'amour... Mais qu'est-ce que c'est donc que l'amour? — reprit-elle, comme révoltée tout à coup.

— Un dieu sauvage et délicat à qui se donner tout entier n'est pas donner assez.

— Mais lui, que nous donnera-t-il?

— Ce que l'homme, de tous temps, a imploré des dieux : son élévation et son éternité.

— Vraiment! — fit-elle avec aigreur. — C'est cela que tu lui demandes?

— Il me semble que oui, — dit-il à voix basse, comme coupable.

Hélène détourna la tête et demeura longtemps ainsi, muette, fuyant les regards d'Henri.

— Qu'as-tu? — demanda-t-il encore, timidement.

— Je t'adore, — murmura-t-elle.

De ce sommet, ils dominaient un cirque immense. Le soleil était descendu derrière les montagnes qui barraient l'horizon. et maintenant c'était l'horizon qui montait, submergeant la bande de jour, au bas du ciel. Et tous les deux, ils se sentaient tirés lentement en arrière, entraînés par le mouvement mystérieux du monde, invinciblement renversés sous une coupole de nuit.

Hélène s'appuya sur l'épaule d'Henri. Il la soutint d'un bras passé derrière sa taille. Ils restèrent ainsi longtemps,

si unis devant cette paix qu'ils n'avaient même pas besoin de se parler. Il voulut cependant marquer cette minute.

— Tu te souviendras? — dit-il tout bas, dans l'absolu silence.

— Oui.

— Toujours?

— Oui.

Ils descendirent enlacés ce sentier qu'ils avaient gravi si séparés.

— Tu n'es pas lasse? — demandait-il à tous moments.

— Je ne sais pas, — répondait-elle. — Il fait si bon!

Au bout du village, ils trouvèrent une auberge.

— Dînons ici, — dit-elle.

Elle se mit à courir, prise d'une gaîté d'enfant.

Ils avaient faim. Ils se sentaient jeunes et heureux. Elle lui tendit, par-dessus la table, ses mains.

— Tu vois, — dit-elle, — que le présent n'est pas toujours si négligeable.

Elle s'amusait à lui remplir sans cesse son verre, et comme il protestait :

— Laisse donc! Ne réfléchis pas tant. Tu te gâtes le moment présent à cause du moment qui va venir et que tu dédaigneras quand il sera venu!

Elle vint s'asseoir auprès de lui.

— Tu m'aimerais mieux si tu m'aimais tout simplement. L'amour n'a pas besoin de raisons. L'important est de s'aimer. Il n'est pas nécessaire de savoir pourquoi.

— Il faut toujours savoir pourquoi, — répondit-il.

Quand ils redescendirent en voiture, Lugano scintillait déjà. Les genoux enfouis sous une couverture, ils respiraient l'air noir et frais, et regardaient, en avant d'eux et sur les côtés de la route obscure, glisser la lumière des lanternes. Quand ils passaient près d'une villa, l'odeur des jardins, plus forte dans la nuit, leur venait par bouffées sucrées. Ils écoutaient le pas lent et prudent des chevaux, et le frottement du frein, à chaque tour de roue.

— Je suis heureuse, — dit Hélène, en appuyant sa joue contre la joue d'Henri.

Comme ils approchaient de la ville, des bribes d'air et de chansons leur arrivèrent.

— Les tziganes, — dit-il. — C'est dommage. On était si bien!

— Quoi! Tu n'aimes pas ces violons atténués par la distance!

— Écoute-les traîner sur les notes, avec des alanguissements, des étirements paresseux, et tout à coup ces brusques ressauts énervés... Ils ne s'adressent qu'à notre chair.

— Qu'est-ce que ça fait?

— C'est humiliant.

— Non, c'est bon, — dit Hélène en se blottissant contre lui.

— Tu crois? — fit-il d'une voix plus chaude.

Ils atteignaient la ville. Il fallait se séparer. Il rentra seul chez lui et l'attendit, plus impatient qu'au jour de leur premier rendez-vous. Dès qu'elle fut là, ils se saisirent avidement.

Plus tard, comme il restait étendu sans rien dire :

— Tu t'endors? — lui demanda-t-elle dans un souffle.

— Non, — murmura-t-il.

Il revoyait l'enfant d'Hélène, cette petite vie détachée de sa vie, dont la rayonnante blancheur avait laissé sous ses paupières une impression lumineuse. Puis il pensait à elle, et il se demandait si cet éclat, cette fraîcheur, n'étaient pas justement ce qui lui manquait, si ce qu'il regrettait en elle, ce n'était pas l'enfant qui le lui avait pris.

Elle se pencha sur lui, inquiète :

— Je veux savoir à quoi tu penses.

— Je t'aime, — répondit-il, souhaitant qu'elle se tût.

Par la fenêtre grande ouverte, une sérénade napolitaine entrait, s'accrochait à la nuit, les pénétrait au point qu'ils ne pouvaient plus s'empêcher de chanter intérieurement avec le violon tenace.

— Oh! c'est insoutenable à la fin! — fit Hélène.

Elle se leva et ferma la fenêtre.

— Tu avais raison. Ce chant est triste comme la mort.

— C'est un chant d'amour, — dit Henri.

***

Un matin, sur la terrasse tiède, Henri tournait les pages d'un livre sans le lire. Il faisait beau. Le jour éclatait de lumière. Une mouette au fil de l'air épuisait calmement sa chute horizontale. Hélène à cette heure s'habillait. Elle allait descendre pour lui, rafraîchie par le sommeil et le bain. L'eau, le ciel, la terrasse fleurie, vivaient et mélangeaient leurs souffles.

Il aperçut Hélène en blanc qui s'approchait. Il s'élança au-devant d'elle.

— Toi! Je pensais à toi, — fit-il joyeusement. — Comme tu es belle!

— Il faut que je te parle, — dit-elle en s'efforçant de lui sourire. — Mon mari arrive.

Ses paupières battirent, et il passa sur son visage un frisson qui sembla en chasser toute la vie.

— Tu sais, — reprit-elle d'une voix qui s'enrouait un peu, — nous pourrons tout de même nous voir.

Henri, la tête baissée, regardait le gravier.

— Je vais partir, — dit-il.

— J'en étais sûre. Pourquoi?

— Je partirai mercredi soir.

— Mercredi, c'est demain.

Il ne répondit pas. Elle devint plus pâle encore et s'appuya au faible tronc d'un oranger. A voir la détresse de ce visage, il se sentait plus de force pour accepter l'événement, et même éprouvait une sorte de plaisir. Il n'aimait pas qu'elle souffrît, mais quand elle souffrait, il l'aimait davantage.

— A tout à l'heure, — dit-elle en s'enfuyant pour aller pleurer.

Elle revint presque aussitôt.

— Ces pauvres moments qui nous restent, je veux les passer avec toi.

Ils ne firent plus d'allusions à son départ et toute la journée se passa sans qu'ils aient paru y penser. Mais vers le soir, elle lui dit :

— Je ne voulais pas en parler, pour que ce jour n'eût pas

l'air trop différent des autres, mais quelque chose me tourmente. A quelle heure t'en iras-tu?

Elle touchait les objets qu'il allait emporter, puis regardait à la fenêtre ce paysage qu'il lui laisserait.

— C'est affreux, ces dernières heures, — dit-elle enfin. — Je ne peux oublier qu'elles sont les dernières. J'aimerais presque mieux que tu partes à présent.

— Oui, — dit-il. — On ne peut goûter que ce qui dure.

Les chevaux trottaient à regret et, à tous moments, ralentissaient l'allure. Le cocher, maugréant, se baissait, les touchait sous le ventre avec son fouet, et brusquement ils repartaient d'une allure plus vive. Hélène souvent demandait l'heure, et quand Henri la lui avait dite :

— Oh! nous avons le temps! — faisait-elle.

Il leur semblait qu'ils n'étaient déjà plus ensemble.

Henri songeait à l'adieu solennel qu'il désirait prononcer, mais on était trop mal à l'aise dans cette voiture avec cette poussière et ce vent. Il parlerait mieux à la gare. Leurs mains, fatiguées de se serrer l'une l'autre à travers des gants, détendaient peu à peu leur étreinte. Ils s'en apercevaient soudain et, tout à coup, se saisissaient plus fortement, un peu comme ces chevaux qui oubliaient de trotter et repartaient dans une secousse.

Ils arrivèrent à la gare. Hélène regarda l'horloge. Il leur restait quelques minutes.

Ils se tournaient souvent vers cette horloge et ne pouvaient penser à rien qu'à ce cadran, qu'à ce morceau de temps qui fondait lentement.

Le train siffla. Ils se regardèrent. Il monta sur le marchepied. Il sentit que le train s'ébranlait doucement, détachait Hélène de lui... L'instant était venu comme il devait venir. La vie les avait joints et elle les disjoignait. Ce n'était pas pénible. C'était même assez doux. Le train glissait, se retirait. Hélène restait. Comme c'était simple! Henri songeait : « Ce n'est presque rien. Ce n'est rien... » Ils étaient encore unis par ce fil que tendait entre eux leur regard, et ce fil étiré mincissait, prêt à rompre. Il ne la voyait plus déjà que tout entière. Il força ses yeux fatigués à rester attachés à elle jusqu'à

l'extrême limite, jusqu'à ce qu'on ne vît plus rien. Mais on ne voyait plus rien déjà.

Il y avait un homme assis en face de lui. C'était la première fois depuis longtemps qu'il voyait de si près un visage étranger, un visage qui n'était pas celui d'Hélène. Il lui sembla qu'il retombait brusquement dans ce monde réel, ordinaire, où vit la foule... Derrière la vitre, les prairies oscillaient, hésitaient un moment, puis se retiraient l'une après l'autre, à la file, vers l'arrière du train. Hélène, en ce moment, rentrait chez elle. Il voyait nettement les rues, la voiture, Hélène enveloppée dans son manteau. Le train longeait une route blanche que traversait parfois l'ombre d'un châtaignier. Personne ne passait sur cette route à cette heure. C'était une route toute solitaire. Hélène sans doute était dans sa chambre à présent. Oh! sa silhouette isolée, perdue sur ce quai de la gare! Elle avait fait un geste avant de s'effacer, un geste triste de la main... Derrière la vitre, maintenant, la route claire avait disparu. C'était des herbages inclinés où le soir commençait lentement à descendre. Les arbres y mettaient des ombres obliques. Le lac, en ce moment, devait être très beau, d'un azur dur, avec la tache rose d'une voile, comme ils l'avaient vu l'autre soir, de cette chapelle où ils étaient montés ensemble. Il revit le dîner, le couvert sous les feuilles. Hélène parlait en italien à l'aubergiste. Puis la voiture redescendait vers la ville scintillante. Ils se serraient l'un contre l'autre. Ils étaient paisibles, heureux. Et maintenant il n'y avait que ces pentes mornes avec, de loin en loin, une ferme égarée. A travers ces étendues, il semblait que le train s'imprégnât d'une torpeur et commençât de s'endormir. Comme c'était loin déjà, cette chambre ces couloirs! Et même comme c'était loin, cet adieu, cette gare, et cette main qu'elle agitait!

Ah! la revoir un instant, lui parler, l'avoir auprès de lui une minute, une seule, et lui dire ce qu'il éprouvait, cette oppression, cette fadeur. Il revoyait ce doux visage qu'elle avait quand il en écartait les cheveux pour qu'il fût plus nu, plus lisible. La tête renversée dans l'angle du wagon, les yeux fermés comme pour dormir, il s'appliquait à le retenir devant lui.

Il s'endormait parfois, mais se réveillait vite avec la crainte

d'avoir perdu dans son sommeil cette Hélène aux cheveux rebroussés, au visage découvert, clair, un peu enfantin. Elle revenait pourtant, fidèle. Il la ressaisissait, tremblant qu'elle ne finît par se défaire et par se perdre.

A Paris, il fallut, pour sortir de la gare, se frayer un passage au travers de la foule en portant devant soi cette fragile image. Il redoutait qu'on lui parlât, qu'on le heurtât. Il la tenait comme une lampe et se faisait petit pour mieux la protéger.

Il arriva chez lui. Ses parents l'embrassèrent... Alors il se sentit vraiment séparé d'elle.

***

Il resta tout le jour muet et comme absent, replié sur soi, résistant à cette vie de la maison, à ces habitudes retrouvées qui essayaient de le reprendre.

Enfin, le lendemain, une lettre arriva. Il resta longtemps sans l'ouvrir. Il s'était enfermé et jeté sur son lit.

Tu t'en vas, avait-elle écrit. *Tu es dans ce train qui t'emporte. Tout à l'heure j'éprouvais encore dans tous mes membres ce bonheur que tu m'as donné. Oui, en revenant de la gare, je te sentais si fort en moi que j'étais heureuse malgré tout. Et puis j'ai retrouvé ma chambre. J'ai pensé à hier, à ce matin. Je me suis appuyée toute seule au carreau. Des larmes m'étouffaient et ne pouvaient couler. Ce paysage si tranquille était tout brouillé. C'est maintenant que tout m'abandonne. C'est maintenant que tu me quittes... Tu es celui qui part. C'est différent pour toi. Que garderas-tu de moi parmi les tiens? Moi, je reste. Rien de nouveau ni d'ancien ne s'interpose entre ton souvenir et moi. Je reste comme tu m'as laissée, sur ce quai de gare... Je reste.*

Henri but ces choses d'un trait, sans presque les sentir, comme lorsqu'on a trop soif. « C'est court, songea-t-il, une lettre! » Il commença à la relire, lentement. Et il s'arrêtait par moments, reprenait ce qu'il avait lu, jusqu'à ce qu'enfin tous les mots fussent vidés de leur saveur.

Il ne vécut plus que pour ces lettres. Il aima d'un amour renouvelé cette Hélène dont les pensées, la mélancolie, les élans, lui arrivaient par transparence, épurés, adoucis.

Ta silhouette, écrivait-elle, *est au bout de tous les chemins. Je vois tes gestes caressants, qui tout à coup, emportés par ta pensée, deviennent brusques et rapides. Je vois tes yeux vifs et profonds, tes yeux lointains, à bout portant.*

Ces images le ravissaient. Quoi! il faisait ces gestes? Il avait ces yeux? Il se regardait dans la glace. C'était vrai. Il avait devant lui un Henri tendre, fort, sensible, intelligent, charmant. Alors il souriait à la glace, et se tendant les bras : « Hélène! » s'écriait-il.

Souvent, le soir, chez ses parents, pour soulager son cœur gonflé, il décrivait les lacs. Et il faisait chanter les noms italiens des villages et des montagnes. Il y mêlait les noms de fleurs qu'Hélène lui avait appris. Il ajoutait des olea fraganza aux sentiers, des citronnelles grimpantes aux grilles d'un villino, des capriers aux trous des murs, des arums aux jardins de la villa Ciani. Il s'exaltait, disait les terrasses, l'eau, l'air, Vernate et son petit cimetière embaumé, Morcote et ses escaliers roses, Comano où l'on va dîner sous des feuillages, et Lugano d'où monte, le soir, la sérénade extasiée des violons.

Son père écoutait en fumant, les yeux baissés. Sa mère à ce lyrisme opposait un sourire plein de réserve. Et il avait envie de fuir ou de crier : « Vous ne comprenez pas! Elle s'appelle Hélène. Elle est belle. Elle est toute ma vie! »

Les Astier venaient de rentrer. Il n'était pas allé chez eux par une sorte de pudeur. Même il rencontrait Maurice avec moins de plaisir à présent qu'il ne pouvait plus tout lui dire.

Maurice s'étonnait :

— Ma famille se plaint de ne jamais te voir. Pourquoi ne viens-tu plus? Hélène te réclame.

Les platanes des avenues se dépouillaient très vite. Les peupliers des quais ne tendaient sur le ciel qu'un mince et transparent réseau de feuilles claires. La ville secouait les restes de l'été, se dégageait hâtivement.

Le soir et très avant quelquefois dans la nuit, Henri s'en allait et marchait par les rues éclairées et vides. Un immense espoir le portait. Il se tendait vers les fenêtres des maisons. Des cœurs inconnus battaient là, des cœurs tendres, souffrants, peut-être désolés. Il avait en lui tant d'amour qu'il eût compris et consolé toutes les détresses perdues au fond de la ville infinie. Il s'avançait sous les lumières, le visage levé comme pour respirer la nuit trop haute.

***

Lugano s'enfonçait peu à peu dans le temps. La distance entre Hélène et Henri grandissait. Les lettres maintenant ne leur suffisait plus. Il sentaient qu'ils se répétaient. « *C'est trop peu*, se plaignait-il, *ce que je t'envoie de moi. Mais ce qu'il faudrait dire, je ne sais pas le dire.* » Elle n'écrivait plus autant ni si souvent. Elle disait : « *Je voudrais être près de toi, contre toi, sans rien entre nous.* » Les souvenirs qu'il gardait d'elle perdaient peu à peu leurs contours. Les photographies qu'il avait réunies ne fixaient chacune que l'Hélène d'un instant, l'Hélène d'un chapeau, d'une robe, d'une attitude. Elles le gênaient pour la voir. Hélène lui écrivit un jour : « *Je ne t'envoie que quelques lignes ce matin. Il fait trop beau. Le lac est comme hérissé de cristaux brillants dans le soleil et le vent vif. J'ai si bien dormi cette nuit que je suis lasse de bien-être. Je n'ai rien à te dire. Je voudrais te regarder.* » Il n'acceptait pas qu'elle fût si sensible au plaisir de l'instant, heureuse en somme. S'accommodait-elle vraiment de cet éloignement? Pourrait-elle oublier? Ce qu'elle avait donné ne se reprenait pas! Bien que tout les séparât, il exigeait d'elle, de lui, de la vie, l'éternité de leur amour.

Et pourtant il sentait qu'elle avait raison. Que lui avait-il donné, lui, pour exiger qu'elle restât tendue vers lui, contente de souffrir pour lui? Et qu'avait-elle à espérer de l'avenir? Elle n'était même pas sûre de revenir en France. Se reverraient-ils seulement?

L'épouser? Il y pensait bien. Quelquefois même il s'y décidait tout à coup. « Puisque je l'aime! » songeait-il. Elle

divorcerait. Elle serait sa femme. Il ne pouvait vivre sans elle.

Mais au moment de le lui dire, une vague peur l'arrêtait. Le temps et la distance interposaient entre eux des voiles déjà trop épais. Les mots qu'ils s'adressaient n'étaient plus que des mots. Il ne voyait plus assez clair. Il avait besoin de la voir, de la toucher, de ranimer sa passion à la chaleur indéniable d'une étreinte, au goût positif d'un baiser.

***

Et puis, un jour, elle annonça qu'elle arrivait.

Quand elle fut là, il la conduisit sans rien dire dans la lumière de la fenêtre et la regarda sans parler. Elle lui parut plus belle encore que son souvenir, d'une autre beauté, plus certaine.

— Je t'aimais tellement, — dit-il, — en t'attendant, qu'il me semblait que tu allais me décevoir. Mais tu me ravis. Je ne t'aimais pas encore assez.

Elle raconta qu'elle habitait chez les parents de son mari. Elle ne savait pas quand elle repartirait, mais ce serait bientôt, sans doute dans une semaine...

Il la regardait ardemment et c'était seulement ce regard qui comptait.

— Comme tu es loin! — dit-il. — Comme elle est difficile à effacer, cette absence! Regarde-moi.

Il répétait à tous moments :

— Je t'aime.

Et dans sa voix ce mot avait l'air d'une grande plainte.

Il l'emporta comme autrefois. Il fallait réveiller cette chair oublieuse, reprendre ce corps, secouer le passé, le forcer à revivre.

Elle s'était laissé saisir, contente de cette brutalité, de cette action virile qui l'arrachait à elle-même, lui ôtait la direction si fatigante de sa vie. Il l'étreignit et la chercha de tout son être, comme s'il eût voulu l'atteindre, cette fois, de façon que rien, jamais plus, ne puisse la lui reprendre. Et elle, prête à crier d'angoisse, de joie, de volupté, songeait : « Mon Dieu! Comme il m'aime! C'est trop! Mais je

ne suis que moi! Je n'ai que moi à lui donner!... » Une peur lui vint de cet homme qui témoignait de tant d'amour et qu'elle ne sentait pas tendre. Un doute la saisit. Cet amour, était-ce bien à elle qu'il s'adressait? Peut-être que cette rude ardeur visait à quelque chose d'elle qui n'était pas dans sa personne. Elle devinait sous l'amant ivre un juge secret et sévère qui, lui, ne se tromperait pas, et qui allait décider d'elle selon des lois mystérieuses. Les baisers autrefois échangés, les mots dits, les lettres écrites, et tout ce qu'ils avaient tendu d'eux-mêmes l'un vers l'autre, était en cet instant pesé. Et elle n'y pouvait plus rien. Ce verdict dépendait de choses révolues. Elle frissonna. Que pensait-il? Que déciderait-il, ce juge inexorable? Dans quelle solitude tomberait-elle, s'il la condamnait? Hélas! Dans cette chambre inconnue, sur ce lit étranger, pâle et fripée de caresses, elle devait faire pauvre figure. Pour qu'il ne la vît pas, elle se pressait timidement, de toutes ses forces, contre lui.

Mais Henri voulait son regard. Il la forçait à le lui rendre. Il s'étonnait de n'y trouver qu'une Hélène semblable à elle-même. Un instant son espoir de victoire hésita. Qu'espérait-il atteindre d'elle qu'il n'eût point atteint jusqu'ici? Puisque Hélène était là, prévue, connue, pareille, après quoi s'élançait-il donc? N'a-t-on jamais d'expérience?... Mais peut-être aussi son instinct le poussait-il vers d'autres buts, plus secrets, plus hauts... Peut-être n'était-ce pas Hélène qu'il poursuivait... Et comme ils s'entêtaient tous deux, chair contre chair, front contre front, se meurtrissant à cet obstacle de leurs corps, il eut le brusque sentiment que le but n'était pas Hélène, mais à travers elle, bien au delà, sa vie projetée hors de lui. Ce but enfin, c'était lui-même...

« Ce n'est pas de vous qu'il s'agit, beau corps, chère tête, grands yeux... » Plus rudement encore, il s'acharna contre elle. Il semblait qu'Hélène l'approuvât. Elle se jetait elle-même au-devant de ses coups, se précipitait contre lui, se dépensait, était d'accord. Et il sentit que, cette fois, c'était vraiment à tout jamais qu'elle se donnait.

— Tu n'as pas peur? — demanda-t-il à l'amoureuse dont la vie appelait, aspirait toute sa vie.

Elle affirma, prouva que non. C'était elle maintenant qui

était le désir, la soif, la volonté... Mais lui, comme si tout à coup sa pensée émergeait de voies obscures : « Non! Mêler ta vie à ma vie éternelle, et ta chair à ma chair indissolublement, impossible! Puisqu'il s'agit de moi, je suis plus exigeant! Je ne veux pas! »

Elle gémit :

— Je t'aime plus que tu ne crois!

Et, le retenant dans ses bras :

— Un enfant! Un enfant de nous! — le supplia-t-elle, affolée.

Il la repoussa.

— Non, — dit-il.

Alors elle sentit qu'elle tombait de lui, à jamais, qu'elle était jugée.

Maintenant, à côté de lui, elle pensait à son mari, à cette vie morne qu'elle allait reprendre près de cet homme dont elle détestait la bonté. Il faudrait donc encore écouter ses histoires, s'occuper de sa maison, recevoir ses amis, le regarder jouer avec son fils qu'il faisait rire sans cesse, d'un rire énervant, fatigant... Qu'avait-elle à se reprocher pour que le sort lui fût si dur? Elle qui avait tant appelé cette allégresse intérieure sans quoi la vie n'est plus la vie, et tout sacrifié au bonheur! Elle voulait aimer, être aimée. Elle n'était avare de rien. Elle avait donné à l'amour ce qu'avait demandé l'amour.

— Écoute, — lui dit-elle enfin. — Je sais que tu ne m'aimes plus. Oh! ne proteste pas! Tu aurais bien voulu m'aimer. Tu as fait ce que tu as pu... Mais tu ne m'aimes pas. Tu viens de le sentir.

Il voulut parler.

— Attends, — fit-elle. — Je veux te demander une chose, la dernière. Explique-moi ce que tu penses. Nous allons nous quitter pour toujours. J'ai besoin de savoir maintenant. Tu es ce que la vie m'a donné de meilleur. Quelques journées de mon enfance, et puis toi, je n'ai rien eu d'autre... Je peux tout entendre. Et puis, la vérité n'est jamais tout à fait mauvaise. Dis tout, je t'en prie, si tu peux....

— Ma chérie! — fit-il.

Il voulut la serrer contre lui. Elle se déroba.

— Explique. Tu sais si bien tout expliquer.

— Quelle femme tu es! — dit-il avec une admiration qu'elle sentit sincère. — J'aurais voulu te rendre heureuse.

— Oui, — dit-elle, — je te plaisais.

Se détournant un peu, elle ajouta, très bas :

— Tu as pensé à m'épouser?

Il fit signe que oui.

— Merci, — dit-elle. — Je savais que tu y pensais, mais que tu hésitais et n'osais rien m'en dire. Ce matin, quand tu m'attendais, tu pensais que ce jour déciderait de nous.

— Tu le savais, — fit-il, ému au point qu'en ce moment il eût tout sacrifié pour elle.

— Dis-moi pourquoi?

Il se taisait. Elle releva ses yeux vers lui :

— C'est à cause de mon passé? Toi, si intelligent, tu as ce préjugé! Mon passé, ce n'est rien. Je le sais mieux que toi. Du moment où je t'ai connu, tu as tout effacé.

— Tu ne peux pas savoir, — dit-il. — Tu n'es pas juge.

— Tu penses à mon corps? — reprit-elle, et sa voix s'altéra. — Mais ce sont là des exigences d'un autre âge! Je ne suis pas une chose! C'est de moi qu'il s'agit, et non pas de mon corps!

Il hésitait.

— Dis tout! Dis tout!

— Je sais, — dit-il enfin, — que tu as oublié. Mais moi, c'est vrai, je me souviens. Ton corps?... Non, je ne crois pas que je pense à ton corps... Je pense à toi. Mais justement, c'est toi qui es entre nous deux. C'est ton cœur, ton intelligence, ta connaissance de la vie, les richesses qui sont en toi, tes grâces même, ton amour, tes puissances d'amour, et tout ce que tu es.

Il avait parlé doucement, presque craintivement. Il vit qu'il la blessait pourtant. Elle redressa sa tête fière :

— Tu ne m'as pas apporté une vie intacte, toi! Pourquoi exiges-tu de moi ce que je n'exige pas de toi?

— Si tu n'es que ce que je suis, comment puis-je t'aimer? — dit-il... — Les femmes incarnent pour nous de merveilleuses promesses. Notre esprit est si desséchant! Nous sommes si vite loin de l'enfance! Vous êtes là, comme accourues de notre nature oubliée, pour nous en rapporter l'odeur de sève fraîche. Vous êtes la matière de vie, le goût de jeunesse du monde, le

bain de résurrection... Pourquoi faut-il que vous vouliez nous ressembler?... J'allais vers toi, tremblant, comme vers la Déesse. Et tu faisais ta part du chemin! Tu n'étais qu'une camarade...

— Oui, — dit Hélène. — Je comprends. Tu aimes les femmes plus que les femmes ne s'aiment elles-mêmes. Je n'ai pas su m'aimer comme tu m'aurais aimée... Pardon.

Des larmes soulevèrent ses paupières. Elle reprit :

— La vie des femmes est difficile. Vous voulez de nous à la fois notre acceptation et notre résistance...

Elle essuya ses yeux.

— Pourquoi es-tu venu si tard?

Mais, très vite, se reprenant :

— Je vais partir. C'est mon destin de voyageuse.

Elle regarda cette chambre et ce lit.

— Sortons, — dit-elle. — Je ne veux pas te quitter ici. J'aurais voulu te dire adieu dans des arbres.

Une voiture les emporta. Il était tard. Un fin brouillard commençait à bleuir au-dessus des chaussées. Sur la Concorde, et vers l'Étoile, et plus près même, au carrefour de deux allées, l'approche du soir avait mis des effacements d'horizon. Un tramway lointain scintilla. Ses wagons de verre éclairés émergèrent du fond du jour. On voyait du côté du quai, à travers les branchages nus, glisser leur longue lueur blonde.

— Je pense à celle qui sera ta femme, — dit Hélène... — Une jeune fille... Tu m'as parlé souvent d'une jeune fille. Laisse-moi dire. Elle s'appelle Hélène, comme moi... C'est drôle, quand on a du chagrin, comme on comprend mieux tout... Tu l'aimes.

Il se récria.

— Si, tu l'aimes. Tu vas l'aimer. Ce que tu me reproches en somme, ce que tu m'as toujours reproché, c'est de n'être pas cette jeune fille.

— Tu te trompes, je te le jure! — s'écria-t-il avec un accent si sincère qu'elle en fut surprise.

— Quoi! Tu ne le savais donc pas? Moi, je suis sûre que tu l'aimes. Tu verras...

Elle regardait glisser la longue chaussée luisante. Elle reprit :

— Hélène... mon nom!... Est-ce que je lui ressemble un peu?... Non! Ne le dis pas! Je le sais. Toi, tu ne peux pas me le dire. Je suis sûre qu'elle me ressemble et qu'elle est ce que j'ai été... Je l'envie..Je ne suis pas jalouse. Ne te souviens de moi que pour mieux l'aimer. Tu vois ce qu'elles deviennent les femmes qu'on aime mal...

Henri, dont le cœur éclatait, l'étreignit avec passion.

— Je t'aime! — s'écria-t-il.

Elle tourna vers lui ses yeux étonnés. Il rougit et voulut parler. Mais elle, lui fermant la bouche de la main :

— Ne reprends pas ce mot! Il me fait plaisir tout de même. « Je t'aime » cela doit vouloir dire : « Je suis content de moi à cause de toi ». N'est-ce pas?

Il répéta :

— Non! Je t'aime.

Elle prit la main du jeune homme et la pressa contre ses lèvres.

— Enfant! — dit-elle.

La voiture entrait dans le bois. Hélène aspira l'air plus frais.

— Comme il fait bon! J'ai eu raison de désirer ces beaux arbres autour de nous.

Ils quittèrent la voiture et suivirent une allée.

— Regrettez-vous ce qui a été? — demanda-t-il.

— Je ne regrette pas ce qui a été. Je regrette ce qui aurait pu être.

— Hélène! — fit-il avec élan. — Je vous voudrais heureuse!

— Heureuse? Oh! Ce n'est plus possible, et je n'en demande pas tant. Il y a dans ma vie des choses irréparables dont le bonheur ne s'accommodera plus. N'importe! On devient avec l'âge plus difficile et moins exigeant. Soyons sages.

Elle sourit. Ses yeux brillèrent. Elle dit d'un air presque joyeux :

— Adieu.

Elle lui tendit la main. Puis, remuant sa jolie tête comme pour en secouer les larmes :

— Je marche en chantant, voyez-vous, comme lorsqu'on a peur, le soir, sur une route.

Il tenta de la retenir. Il ne pouvait parler.

Avant de disparaître, elle se retourna et agita vers lui ses gants clairs. Il resta là longtemps, sans pensée, immobile. Enfin, il se mit à marcher, à petits pas, en sens inverse.

***

Elle n'écrivit pas. Il laissa le temps entraîner les souvenirs que jusqu'alors il avait retenus avec tant de ferveur. Tout s'éloigna. Il n'y eut plus que le passé. Les jours plus longs avaient ramené de grands soirs, aérés, limpides, vacants... Alors, ayant enfin dépouillé sa jeunesse, il commença de retourner chez les Astier.

Une année s'écoula encore avant qu'il demandât la main de la jeune fille. Il se déclara brusquement un soir que les Astier recevaient leurs amis une dernière fois avant de partir pour Sauveterre. Hélène recula vivement, lui jeta un non glacé, et s'enfuit.

— Je croyais qu'il te plaisait, — dit madame Astier à sa fille. — Ton père l'aime beaucoup.

— Je n'ai pas dit qu'il me déplaisait, — répondit Hélène. — Je le préfère à tous les jeunes gens qui sont venus ici. Mais si j'allais, plus tard... sait-on? si j'allais en aimer un autre!

Madame Astier l'attira contre elle et l'embrassa.

— Tu ne le trouves pas intelligent?

— Si, — dit-elle.

— Il n'a pas une jolie nature, un beau caractère, un cœur droit?

— Si.

— Tu le trouves laid?

— Non.

— Alors?

Le jeune fille se cacha sur l'épaule de sa mère et resta là longtemps, farouche, rétractée. Elle dit enfin :

— Je voudrais que tu me forces.

Quand elle fut seule devant Henri, elle s'avança et murmura :

— Je sais que je vous ai blessé. Pardonnez-moi.

Elle se tenait debout, raidie dans son orgueil, pâle, avec une envie de pleurer. Il comprit que ce qu'il attendait dépendait de lui seul.

— C'est moi, — dit-il, — qui dois vous demander pardon. Vous ne saviez pas...

Il expliqua qu'il la mêlait à ses projets, à ses pensées. Surprise, elle levait vers lui des yeux agrandis. Elle dit :

— Vous vous trompez sur moi. Mes parents me répètent que je suis une enfant. Ils ont raison. Je ne suis rien.

— Sans vous, je ne suis rien non plus moi-même.

Elle voulut tout dire.

— J'ai beaucoup d'amitié pour vous. Quand vous êtes venu, je me sens plus heureuse. Et cependant...

Elle rougit.

— Je me demande... J'ai peur... Est-ce que cela suffit?

Mais il savait déjà qu'elle serait sa femme.

— Hélène, il existe, il est vrai, un sentiment plus impérieux. Mais je ne voudrais pas que vous le connussiez. Si je vous inspirais de l'amour à présent, vers quoi voudrais-je vous mener? Moi-même, il ne me semble pas que ce que j'éprouve pour vous de joyeux et de décisif soit tout à fait l'amour, mais le pressentiment de l'amour, la certitude qu'à nous deux nous réaliserons l'amour. Ce n'est pas l'enfant que vous êtes et le jeune homme que je suis que je vous demande d'unir. C'est la femme que vous serez, l'homme qu'il faut que je devienne. Tout est encore devant nous. L'amour est devant nous. Nous ne sommes qu'au seuil... Voici ma main. Je vous la tends. Voulez-vous y mettre la vôtre? Regardez en avant, et puis regardez-moi. Avez-vous confiance en moi?

— Oui, — dit-elle.

— Vous n'avez plus peur? Si vous n'avez plus peur, donnez-moi votre main.

Il reçut cette main fluide, un peu tremblante et la retint un long moment sans la serrer. Sa main tremblait aussi.

— Henri, — dit la jeune fille.

Et dans ce mot dont le son nouveau l'enchantait, son sentiment encore confus s'éclairait.

— Hélène, — dit-il à son tour.

Il répéta ce nom, un instant étonné, en écouta la réso-

nance de passé : « Hélène... Hélène... » Il secoua la tête et dit :

— C'est aujourd'hui que tout commence.

M. Astier, madame Astier, Maurice entrèrent. Très vite, pour ménager Hélène, ils s'appliquèrent à reprendre un ton de conversation. La jeune fille allait et venait, cachant son trouble sous un air d'agitation. C'était une fin d'après-midi. Le jour baissait, et on n'allumait pas les lampes. M. Astier, qui n'osait regarder Henri, lui prit le bras et le mena vers la fenêtre.

— Voyez, — dit-il, — comme Paris est beau ce soir.

Il montra une perspective de toits, de palais et de ponts, l'alignement léger des peupliers, et, rouge maintenant d'un reste de soleil, cette eau sage et disciplinée qui s'écoulait entre les berges. Puis, de sa voix, gaie d'ordinaire, mais que l'émotion voilait et rendait un peu raisonneuse :

— C'est étrange, — poursuivit-il, — l'homme oppose l'homme à la Nature et croit s'éloigner d'elle en suivant son esprit, comme si la plus haute Nature n'était pas le génie humain.

Mais Henri ne l'entendait pas. Il restait tourné vers Hélène, arrêtée près du piano devant de hauts lilas qu'on venait d'apporter. Elle plongea ses poignets nus entre les branches trop serrées et remua les fleurs mouillées. Il la regardait en extase. Madame Astier qui l'observait s'approcha doucement de lui.

— Vite, à quoi pensez-vous? — dit-elle.

Il répondit :

— A ma maison.

PAUL GÉRALDY

POURQUOI PASCAL N'A PAS DEVANCÉ NEWTON

> Ce n'est point ici le pays de la vérité; elle erre inconnue parmi les hommes.
>
> PASCAL

Il y a un peu moins de trois siècles, au sommet du Puy de Dôme, un événement historique s'accomplissait, sans pompe, sans fracas, mais gros des plus vastes conséquences : quelques expérimentateurs transportaient, de la plaine jusqu'au pic, un de ces instruments qu'on devait appeler plus tard baromètres à mercure et observaient les variations de la colonne de vif-argent. Ainsi se trouvait démontré par les faits, et d'une façon irréfutable, que l'air est pesant et que les lois de son équilibre tombent sous l'empire de nos mesures. Tout un monde nouveau de connaissance et de puissance s'ouvrait devant l'intelligence humaine.

> Les grands génies, a écrit Pascal, ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire, et n'ont nul besoin de grandeurs charnelles, où elles n'ont point de rapport. Ils sont vus, non des yeux, mais des esprits; c'est assez... Archimède sans éclat serait en même vénération. Il n'a pas donné de batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh! qu'il a éclaté aux esprits!

Oh! qu'elle a éclaté à tous les esprits, sur la face de l'Europe, cette expérience du Puy de Dôme qui brisa, dans la philosophie traditionnelle, une ankylose vieille de deux mille

ans! Pour le concevoir, nous qui vivons dans le siècle de la vapeur, qui savons emmagasiner, comprimer, détendre les gaz et domestiquer leur invisible énergie, il nous faut rompre avec nos habitudes quotidiennes, oublier un savoir si facilement acquis qu'il nous semble évident. Il nous faut nous reporter aux conceptions de l'époque, aux dissertations interminables sur *l'horreur du vide* attribuée à la nature. Aristote, pesant successivement, *dans l'atmosphère*, une vessie vide, puis gonflée d'air, et trouvant le même poids, en avait conclu que l'air ne pèse rien. Il méconnaissait qu'en vertu du principe énoncé plus tard par Archimède, des mesures analogues, faites *dans l'eau* et avec l'eau, eussent aussi bien prouvé que l'eau ne pèse rien. Mais la conclusion d'Aristote était, aux yeux de la science scholastique, un article de foi. Pour s'y attaquer, il fallait une audace et une indépendance de pensée exceptionnelles.

Un débat s'est prolongé jusqu'à nos jours sur la question de savoir si l'idée de l'expérience du Puy de Dôme appartenait à Pascal. Et, sans doute, la pesanteur de l'air a été soupçonnée par Galilée, proposée à titre d'explication plausible par Torricelli; le hardi Descartes semble en avoir eu le premier la vision souveraine, mais en y mêlant sa conception du plein universel, sa matière subtile et ses tourbillons. Or Pascal ne voulait rien admettre qui ne pût être vérifié par l'expérience.

C'est là vraisemblablement l'origine du malentendu qui a suscité tant de discussions entre les admirateurs des deux philosophes. Après l'expérience du Puy de Dôme, Descartes s'est étonné de n'en avoir pas eu de nouvelles directes, alors, affirme-t-il, qu'il en avait parlé le premier à Pascal et que celui-ci se montrait incrédule. La bonne foi de Descartes ne saurait être mise en doute. Il a rendu visite — l'histoire est bien connue — à Pascal gravement malade, en un temps où l'expérience de Torricelli occupait les esprits. Il a parlé de la pesanteur de l'air et de l'influence probable de l'altitude sur la colonne mercurielle. Mais ce qui l'intéresse plus que l'ascension du vif-argent, c'est ce qui se passe dans le haut du tube. Si le vide existe, en effet, au dessus du mercure, si l'espace n'est pas plein partout, que devient son fameux

principe de l'*impénétrabilité* sur lequel repose son explication du monde. En langage moderne, nous dirions qu'il ne conçoit que des actions de contact et qu'il y veut tout ramener immédiatement. L'hypothèse de la pesanteur de l'air lui est donc imposée par sa volonté d'écarter l'antique notion de vide, qui répugne à sa métaphysique plus encore qu'à son bon sens. Dans son entrevue avec Pascal, il compare l'atmosphère à de la laine entassée dont les couches superposées compriment les couches basses et où circule une substance plus subtile qui traverse même le mercure et remplit dans le tube la partie supérieure que nos yeux croient vide [1]. Pascal se refuse à ces imaginations qui échappent au contrôle de nos sens. Il est d'ailleurs si faible qu'il peut à peine parler, et c'est Roberval, assez bon mathématicien, mais esprit tant soit peu borné et lourd, qui, se trouvant là, contredit Descartes pour lequel il n'éprouve qu'antipathie. Dans la voiture qui ramène ensemble Descartes et Roberval, la discussion se prolonge et tourne à l'aigre : « Ils se chantèrent goguette », conte un récit de l'époque, « plus qu'il n'est coutume ». Descartes garde de cette rencontre l'impression que Pascal l'a contredit. Or, ce que Pascal se refuse à concevoir, ce n'est pas l'air pesant et « se comprimant lui-même comme laine entassée », c'est cette substance cartésienne subtile pénétrant même le vif-argent. Mais imaginer que, dans le milieu où il vivait et qui discutait passionnément les problèmes soulevés par l'école de Galilée, Pascal n'eût pas songé déjà à l'expérience du Puy de Dôme, c'est aller contre l'évidence. Les relations ultérieures des deux philosophes confirment par surcroît cette conclusion.

1. On sait que Descartes prétendait expliquer par cette substance et ses tourbillons le mouvement des astres, et que sa doctrine fut supplantée par celle de Newton. L'étude de la lumière a fourni par la suite une revanche éclatante à l'hypothèse de Descartes, et il est probable que si Pascal avait connu le phénomène de la diffraction, il eût admis, lui aussi, l'existence de l'*éther*. Mais, Pascal se propose, en partant de la pesanteur comme d'un fait, d'expliquer l'expérience de Toricelli et non la pesanteur elle-même; de même, plus tard, Newton précisera les lois de l'attraction de deux corps sans en chercher la raison. Descartes, lui, veut supprimer toute recherche intermédiaire et atteindre d'un coup la cause première.

***

Il n'est point d'ailleurs jusqu'au principe qui porte son nom, — ce principe célèbre d'où dérive la presse hydraulique, — que certains érudits n'aient disputé à Pascal. Un de ses plus savants commentateurs, Duhem, en voudrait faire honneur au Père Mersenne.

La vérité, c'est qu'il y a des époques où il semble que l'ambiance intellectuelle soit comme saturée de découvertes en puissance, prêtes à se réaliser sous une forme solide et définie : qu'un cerveau apporte le cristal initial, et toute la merveilleuse cristallisation s'accomplit. Or, quand on considère avec quelque recul et dans son ensemble la Mécanique des fluides, c'est l'œuvre de Pascal qui apparaît sans conteste comme le centre de cristallisation.

L'expérience du Puy de Dôme n'est pas, en effet, pour lui quelque chose d'isolé, une épreuve saisissante mais unique. Elle est à la fois l'aboutissant et le critérium d'une doctrine; elle est la dernière d'une série ordonnée d'expériences, qui d'abord ont enserré entre des faits précis la vieille conception de l'horreur du vide. Cette « horreur », il montre qu'elle ne dépend ni de l'étendue du vide ni de la matière en contact avec lui : si grand que soit le volume du tube au-dessus du mercure, celui-ci ne s'élève pas d'un millimètre de plus; et le poids du liquide soulevé n'est pas modifié davantage si au vif-argent on substitue de l'eau, de l'esprit de vin ou toute autre liqueur. Ayant ainsi rangé en bataille tout un ensemble d'observations précises, il ose alors s'attaquer à la terminologie traditionnelle; il en montre le caractère vague, puéril, *anthropomorphique*. A l'horreur du vide il substitue enfin une théorie positive, qui complète et qui prolonge dans un plus vaste domaine l'hydrostatique des Anciens. S'inspirant de Galilée et de Torricelli, Pascal, entre la science d'Archimède et la science moderne, jette ainsi un pont par-dessus vingt siècles. La presse hydraulique, la hauteur barométrique observée à diverses altitudes, ce sont les illustrations d'une science nouvelle, qui embrasse à la fois, dans les mêmes principes, l'équilibre de l'eau, des liquides, des vapeurs et des gaz. Le peuple des chercheurs peut dès lors passer.

Mariotte n'a qu'à prendre la suite des expériences de Pascal pour trouver sa loi fameuse qui, précisée et rectifiée ultérieurement par des mesures plus minutieuses, sera le fondement de la Thermodynamique et du machinisme moderne.

***

Imaginons pour un instant que, par la faute de quelque catastrophe, nous ne connaissions rien, absolument rien, de Pascal en dehors de ses écrits scientifiques. Sous quelle figure nous apparaîtrait-il? Nous serions en droit de le regarder comme le premier des positivistes, tant il s'est efforcé méthodiquement de n'enfermer que des faits dans la trame des mots, tant il a pourchassé les tautologies, les définitions purement verbales, tant il s'est défié de ces principes — « principes, titre fastueux », dit-il, — si généraux, si orgueilleux qu'ils s'élèvent jusque dans les nuées et qu'on se demande où ils prennent leur base. De quelle verve il répond au R. P. Noël, scholastique mâtiné de cartésianisme, sur cette matière impossible à percevoir qu'invoque son contradicteur, sur « cet air subtil qui aurait des inclinations »! Comme il raille bien ces définitions dont le terme à définir fait lui-même tous les frais : « lumière, mouvement luminaire de corpuscules lumineux ». Avec quelle fierté il revendique, dans le domaine scientifique, les droits exclusifs de l'expérience et de la raison, contre l'autorité soit du pouvoir temporel, soit de la tradition. S'agit-il de l'autorité temporelle? On connaît sa fière déclaration à la reine Christine de Suède.

Le pouvoir des rois n'est qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs. Ce dernier empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps, et d'autant plus équitable qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance et par la fortune.

Et quant à l'autorité de la tradition, il déclare « réserver pour les mystères de la foi que le Saint-Esprit nous a révélés, cette soumission qui ne demande aucune preuve sensible ou rationnelle ». Si la théologie est immuable, la physique est soumise à un perpétuel progrès. Il faut confondre l'insolence de ces faux sages qui réclament pour Aristote le respect

inviolable dû à Dieu seul. Ceux que nous appelons Anciens formaient l'enfance de l'humanité; les connaissances qu'ils nous ont transmises ont servi de degrés aux nôtres. « C'est nous qui sommes les Anciens, et si l'antiquité pouvait être un titre de respect, c'est nous qui serions respectables. Mais non, n'est respectable que la vérité, qui n'est ni jeune ni ancienne mais éternelle. Si quelques Anciens ont été grands, c'est par leurs efforts et parce qu'ils ne se sont servis des inventions de leurs prédécesseurs que comme d'instrument pour les dépasser. De quel droit nous interdirait-on de faire de même? »

Au domaine de la théologie, substituez le domaine de l'inconnaissable et mainte page célèbre de Pascal deviendrait, ou peu s'en faut, une page d'Auguste Comte, plus dense seulement, plus ramassée, plus émouvante.

L'ardeur et la passion de son tempérament transparaissent même à travers la froideur du raisonnement géométrique. Il y a, dans la démarche de son esprit, je ne sais quoi de direct, d'impétueux, de despotique. Son argumentation bouillonne, palpite, s'élance vers le vrai. A quelque sujet qu'il touche, il y marque sa griffe de lion. Toutes les connaissances fragmentaires éparses autour de lui, il les fait siennes, il se les approprie, mais pour les fondre au creuset de sa flamme. Et l'œuvre synthétique ainsi jaillie brûlante de son cerveau, il la revendique, non sans âpreté. *Ego nominor leo.*

Dès que son besoin de savoir est éveillé par un problème, Pascal ne l'aborde pas, il se jette sur lui comme sur une proie. Même en la dernière période de sa vie, quand c'est niaiser, affirme-t-il, que de s'occuper de géométrie, quand il déclare à sa sœur n'avoir découvert les propriétés de la courbe dite *roulette* ou *cycloïde*, que pour calmer un grand mal de dents, la passion du chercheur emporte son génie jusqu'à l'épuisement de ses forces physiques. Qu'il précède Wallis, qu'il marche de pair avec Fermat, qu'il annonce Leibnitz, aucun rival ne le peut surpasser par l'acuité et la pénétration de la vision. Sa théorie des combinaisons et des triangles arithmétiques le mène à un pas du fameux binôme de Newton. Son analyse différentielle de courbes particulières est si sûre, si parfaite de méthode et de langage qu'il lui suffirait de donner une forme générale aux questions qu'il s'est posées pour obtenir

la réponse sans nouvel effort et créer le calcul infinitésimal. Quand la conversation d'un bel esprit l'amène à méditer sur les probabilités, non seulement il résout aisément les problèmes précis qu'il rencontre, mais il pressent la portée du nouveau calcul. Si le hasard intervient dans certains phénomènes et si nous en embrassons un nombre *très grand*, les hasards particuliers se contrarient et s'annulent, à une erreur négligeable près. Lors donc que nos sens ne perçoivent que le phénomène d'ensemble, ce phénomène obéira à une loi simple et précise, d'où le hasard se trouvera éliminé d'autant plus parfaitement que seront plus nombreux les phénomènes imperceptibles qui composent le phénomène résultant. Sur cette idée fondamentale repose la *Physique statistique*, qui constitue aujourd'hui une des branches essentielles de la science.

On conçoit l'admiration qu'ont éprouvée pour une telle œuvre tous les esprits capables de la comprendre. En lisant le dernier mémoire mathématique de Pascal, ses lettres sur la roulette qu'il n'a voulu signer que d'un pseudonyme, Leibnitz s'écrie que « la lumière l'a tout à coup ébloui » (*subito lucem hausi*). D'Alembert affirme que ce traité sera toujours précieux comme un monument singulier de la force de l'intelligence humaine, reliant l'un à l'autre Archimède et Newton.

**

Mais devant ce génie se manifestant ainsi par éclairs, une question vient naturellement à l'esprit : puisqu'il était au bord d'un champ plus vaste de découvertes, pourquoi n'a-t-il pas fait le dernier pas? Puisqu'il lui suffisait, pour devancer Newton et Leibnitz, de généraliser les problèmes qu'il a résolus, pourquoi, lui, l'esprit synthétique par excellence, lui qui, à seize ans, dominait d'un point de vue si élevé la théorie des coniques, pourquoi s'est-il abstenu d'un effort si naturel? Puisqu'il était maître, au fond, des règles du calcul infinitésimal, puisqu'il était maître également des principes de la Mécanique alors connus, pourquoi n'a-t-il pas appliqué cette maîtrise au problème le plus grandiose que le *cosmos* posait aux hommes de son temps, au système de Copernic et aux lois de Képler?

D'éminents critiques ont allégué l'inaptitude de Pascal à se mouvoir dans l'abstrait. Ses lettres à Fermat, en effet, ne le montrent-ils pas d'accord avec son illustre émule dans les questions particulières qu'il a lui-même traitées, mais ne s'aventurant qu'avec hésitation et gaucherie sur le terrain plus vaste et moins concret où celui-ci marche d'un pas ferme?

Il n'est pas douteux que Pascal, par tempérament intellectuel, préfère à l'automatisme du calcul symbolique le raisonnement intuitif et direct qui, depuis le point de départ jusqu'à l'arrivée, contemple une réalité précise, géométrique ou physique. Dans le maniement de l'algèbre abstraite, il ne possède pas cette virtuosité que donne l'habitude. Mais il lui suffirait, pour l'acquérir, d'un effort de volonté, non d'un effort de génie. Cet effort, répétons-le, pourquoi n'a-t-il pas *voulu* l'accomplir?

Vainement nous chercherions la réponse dans les écrits mathématiques de Pascal, car l'énigme demeurerait pour nous insoluble si nous ignorions que le savant n'est chez lui qu'une des faces de la personnalité, qu'il est avant tout un des plus hauts lyriques de l'anxiété humaine et que sa grande âme tourmentée a poursuivi, hors de la science, la recherche des certitudes absolues dont elle avait soif.

C'est à trente ans, en pleine gloire, en pleine invention scientifique, alors qu'il vit dans le siècle et prend part aux plaisirs du monde, que Pascal est brusquement envahi d'une sorte de lumière intérieure qui lui montre la vanité de toutes les choses auxquelles il s'est attaché jusque-là. En regardant « l'univers muet et l'homme égaré dans ce coin de l'univers, sans savoir ce qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, *il entre en effroi* comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte effroyable et qui se réveillerait sans connaître où il est, sans moyen d'en sortir ». Où trouver un appui contre un tel désespoir?

Pascal, à cette époque, a l'esprit tout occupé du calcul des probabilités. Il vient de résoudre le problème des partis, c'est-à-dire le partage mathématique des enjeux entre deux joueurs qui interrompent leur jeu avant la fin. Son angoisse ira chercher là une réponse.

Dieu est ou n'est pas, la question dépasse notre raison, la probabilité est la même dans le sens affirmatif et dans le sens négatif. Parions, « croix ou pile ». D'un côté, c'est le fini à hasarder, car une vie, si heureuse qu'elle soit, est limitée; de l'autre, c'est l'infini à gagner. Nous risquons, à chances égales, quelques années contre l'éternité. C'est donc pour l'existence de Dieu qu'il faut parier.

Pascal reconnaît que cette preuve est tout indirecte et négative. Mais les mathématiciens peuvent-ils prouver qu'il y a un infini? Pourtant ils raisonnent sur l'infini avec certitude. Il leur suffit de savoir qu'*il est faux que la série des nombres soit finie.* En mainte occasion, nous sommes sûrs sans comprendre. C'est de cette manière que Pascal sait que Dieu est.

De toutes les lignes qu'une main d'homme ait jamais tracées, il en est peu qui aient provoqué autant de controverses que celle où se trouve exposé le pari fameux. Savants et philosophes, Laplace au premier rang, ont dénoncé cet abus de l'infini en des matières qui ne comportent pas de mesure et qui, si elles en comportaient, n'auraient pas de commune mesure. Pourquoi cette probabilité *égale* entre l'affirmative et la négative? Quand on tire au hasard une carte dans un jeu de cinquante-deux cartes, l'as de cœur va-t-il ou non sortir? Ma raison n'en peut décider, et cependant la probabilité pour que l'as sorte est bien plus faible que la probabilité inverse. Or à quel Dieu croirai-je? A celui des Chrétiens? des Turcs? des Philosophes? Suivant que je croirai à l'un ou à l'autre, ne me faudra-t-il pas agir différemment pour gagner cet infini que vous me promettez? En réalité, c'est entre une infinité de croyances possibles que je suis contraint de choisir.

Toutes ces objections sont fondées et valent plus que le raisonnement lui-même. Mais, ce qui demeure de ce raisonnement, c'est son caractère dramatique, c'est le ton impérieux et comme tragique du dialecticien. A l'infini courent *la rouge et la noire.* « Parions. — Je ne veux pas, maître, la vie est si douce, je me refuse à ce jeu inhumain. — Il faut parier; vous êtes embarqué; chacun de vos actes est un choix. » N'est-ce pas à lui-même que Pascal commande ainsi,

à sa raison orgueilleuse, à ses passions rebelles? Lutte douloureuse qui dure des mois, où il est comme suspendu dans le vide « entre le monde que son pied repousse et Dieu qui ne l'appelle pas encore ». Lutte qui se termine en cette nuit d'extase du 23 novembre 1654 où le Christ aux bras étroits de Jansénius le prend tout entier.

***

Dès lors, Pascal déserte « l'esprit » pour « la charité », laquelle dépasse l'esprit autant que celui-ci dépasse le corps. Rien ne vaut que de se fondre en Dieu par l'amour. Auprès du problème de notre destinée, quelle vanité que ceux dont s'amuse la curiosité scientifique! Notre raison s'exténue à trouver une base solide pour dresser une nouvelle et plus orgueilleuse Babel, mais toute base s'effondre, « et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes ». — Non qu'il s'agisse d'anéantir la raison : il s'agit de la contenir dans ses limites et de rabattre son incurable présomption. Pascal le dit expréssement : « Deux excès, exclure la raison, n'admettre qu'elle. L'ultime démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible si elle ne va jusque-là ».

Contempteur de son propre génie, il ne regardera plus désormais les mathématiques que comme « un essai, non un emploi » de nos forces. Et lors même que les nombres permettraient de démontrer l'existence de je ne sais quelle divinité insensible et abstraite, quel secours y trouverait-il [1]? S'il se décide à proposer en défi à l'Europe la démonstration des propriétés de la roulette qu'il vient de découvrir, c'est que sa supériorité ainsi affirmée dans le domaine le plus difficile de l'intelligence donnera plus de crédit à son apologie de la religion.

Donc, à ses yeux, la recherche scientifique ne doit avoir d'autre but que d'exercer et de fortifier notre raison en même temps que de la borner, pour lui permettre d'accéder humblement à des vérités plus hautes et d'un ordre que la science n'atteint pas; peu importe, dès lors, le sujet auquel le savant

1. Notons ici la contradiction avec le raisonnement du pari.

s'applique. Il convient même que ce sujet ne soit pas trop ambitieux, pour ne point risquer d'entraîner notre raison au delà des limites où son empire est légitime. Les secrets de la nature ne nous regardent pas et nous n'avons que faire de les connaître. Les problèmes trop vastes, qui peuvent donner l'illusion de toucher aux causes premières, ne sont-ils pas dangereux? C'est pourquoi Pascal trouve inutile d'approfondir Copernic et Képler. Au delà de Descartes[1], qu'il blâme de n'employer Dieu qu'à donner une chiquenaude au monde, — après quoi on s'en passe, — il entrevoit déjà l'astronome fier de sa science qui, un siècle et demi plus tard, interrogé sur Dieu, répondra qu'il n'a pas eu besoin de cette hypothèse.

***

Ainsi la foi mystique de Pascal a retenu et restreint son imagination scientifique. Des savants, des philosophes s'en sont plaints. Des croyants même ont regretté qu'un tel géomètre eût fait si bon marché d'un don qui lui venait de là d'où tout nous vient. Mais n'ont-ils pas tort? Sa personnalité, qui fut sans seconde, n'est-elle pas mieux préservée ainsi contre le temps et l'oubli? Si la véritable immortalité, pour le penseur, est de susciter indéfiniment dans les âmes des adhésions ou des révoltes passionnées, qui donc, plus que Pascal, a conquis l'immortalité?

Ses rivaux dans le domaine des nombres, des formes et des forces, les Descartes, les Newton, les Leibnitz, les Fermat, se sont, en quelque sorte, anéantis dans leur œuvre. Le débutant manie en se jouant les formules qui leur ont coûté tant d'efforts, sans que leurs noms illustres éveillent en lui une émotion ou un souvenir. Quelques anecdotes pittoresques ou ridicules sur leurs distractions, quelques légendes qui symbolisent puérilement leurs doctrines, quelque loi abstraite à laquelle ils servent de parrains, et c'est tout. Qu'ont-ils

1. L'animosité de Pascal contre Descartes ne fait que croître dans ses dernières années. Il ne peut lui pardonner de croire le monde naturellement explicable et de vouloir enfermer dans des formules mathématiques l'essence même de la création. L'homme rendu indépendant de Dieu, n'est-ce pas l'ancienne hérésie écrasée par saint Augustin.

pensé, qu'ont-ils souffert, quelle inspiration les a soutenus à travers d'âpres sentiers? De cela rien ne subsiste. La démarche même de leur raison est abolie. Ils sont comme ces affluents venus des hautes montagnes à un grand fleuve, qui roule pêle-mêle vers la mer leurs eaux confondues.

Pascal au contraire, par son tourment autant que par son génie, s'est acquis une gloire éternellement jeune. Il vit parmi nous, il est de notre époque comme il l'a été des précédentes. Il est moderne aujourd'hui comme il le sera demain. Ce fils de la femme qui n'a pas vécu quarante ans et dont les écrits tiendraient en un volume, a laissé une trace si profonde que nul penseur après lui ne l'a pu négliger. Tous sont tombés en arrêt devant Pascal, beaucoup pour l'admirer et l'aimer, d'autres pour le plaindre, certains pour le railler. « Fou sublime né un siècle trop tôt », dira Voltaire, et Cousin dénoncera « sa piété convulsive ». Enthousiasmes ou sarcasmes, soit : mais pour en parler sans passion, aucun! Les doctrines, les écoles les plus opposées se réclament de son autorité et de son patronage. Suivant qu'on s'adresse, en effet, à une des trois phases qu'il a traversées, — celle où il se donnait à la science, en laissant à la religion son domaine séparé, celle où il oscillait entre la science et Dieu, celle où il était tout à Dieu, — suivant que, dans les suprêmes antithèses de ses *Pensées* (arguments de dialectique et non figures oratoires), on s'attache à une thèse ou à la thèse contraire, chaque philosophie, chaque génération peut interpréter Pascal conformément à elle-même et lui emprunter des formules maîtresses, écrites en lettres de feu.

Les mystiques invoquent les effusions du *Mémorial* jetées fébrilement sur le papier en sa nuit d'extase, ce *talisman*, suivant le terme moqueur de Voltaire, dont Pascal ne se sépare plus. Les agnostiques se réclament du célèbre conseil : « Abêtissez-vous ». Mais les rationalistes protestent; n'a-t-il pas écrit : « Toute notre dignité consiste dans la pensée ».

Non, l'*appel au cœur* le fait nôtre, déclarent les partisans de l'intuition créatrice. Lisez-le : « Qu'est-ce que la pensée? Qu'elle est sotte! Humiliez-vous raison impuissante. Taisez-vous nature indocile ». Et voici Pascal devenu l'ancêtre du pragmatisme, de William James et de M. Bergson. Pour les romantiques, Pascal personnifie la lutte tragique de l'intel-

ligence et du cœur, de la raison et de la foi. C'est un croyant ravagé par le doute et qui recule jusque vers les pratiques superstitieuses pour fuir de plus loin l'effrayante incertitude. Par une réaction quelque peu excessive, l'école récente du néo-positivisme chrétien n'a plus voulu voir en lui qu'un maître de méthode, dont la préoccupation dominante est d'apprendre à penser [1].

Les doctrines politiques, autant que les philosophies, se sont disputé Pascal. Superstitieux pour Voltaire, Condorcet, André Chénier, il est, pour Rousseau et Jacobi, le voyant qui a instauré, contre la froide raison, l'école du sentiment, c'est-à-dire de la liberté. N'est-il pas un apôtre de la liberté celui qui a revendiqué, contre toute atteinte du temporel, les droits les plus odieux aux tyrans, les droits de la pensée intérieure; celui qui en appelle au ciel du jugement de Rome [2] et refuse à l'autorité du Roi tout reniement même mitigé de sa foi, comme « abominable devant Dieu et méprisable devant les hommes »? N'a-t-il pas l'âme républicaine, celui qui proclame criminel d'établir la royauté là ou la république existe? Le socialisme lui-même a le droit de prendre pour base la phrase connue de tous : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ». Quel ibsénien solitaire ne ferait sienne cette farouche maxime : « Je n'espère rien du monde; je n'en appréhende rien, je n'en veux rien. Je n'ai besoin par la grâce de Dieu, ni du bien, ni de l'autorité de personne? » Il n'est pas jusqu'à l'anarchie qui ne fasse appel, parfois, au formidable contempteur de notre misérable justice et de toutes les assises conventionnelles sur lesquelles repose l'ordre social. C'est que la voix de Pascal est à ce point émouvante et chargée d'harmoniques qu'elle trouve en toutes les âmes quelque accord à ébranler et à faire résonner profondément. C'est qu'il est des sources de lumière tellement puissantes, que chaque miroir, fût-ce le plus déformé et le plus terni, en réverbère des rayons.

1. Le tricentenaire a même fait surgir un critique pour affirmer que Pascal n'a formulé que des truismes, sous une forme mélodramatique. Mais c'est là une opinion plutôt isolée.

2. « Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. »

***

Si multiples que soient les apparences dont elle se revête, combien elle est une pourtant cette âme de Pascal, telle qu'elle se dégage et de son œuvre et des influences par elle exercées. Elle est une, avant tout, par la passion, une passion qui inonde « toute la capacité du cœur » et fait qu'on devient « tout grandeur ». Cette passion brûle dans son style que certains, songeant aux quarante volcans de l'Auvergne natale, ont comparé aux coulées de lave qui, même pétrifiées, décèlent les ardeurs de leur origine. Mais une discipline impeccable en contient et dirige l'élan. Nouvelle manifestation d'une admirable unité : car cette discipline de la pensée et de l'expression, c'est par son effort scientifique que Pascal a su l'acquérir : elle est la même dans le *Traité d'équilibre des liquides* et dans les *Pensées*. Seule, une telle discipline lui a donné cette plénitude et cette densité de la phrase, cette exactitude et cette sobriété des termes, cette solidité des prémisses, cette logique inexorable et poussée jusqu'à son terme, qui frappe directement au vif de l'intelligence et de la sensibilité. Seule, une telle discipline au service d'une telle passion a rendu possibles ces miracles de l'écrivain, ces paroxysmes de désespoir et de dédain, ces ironies qui flagellent jusqu'à la cruauté nos préjugés et nos indolences, ces appels qui nous font tressaillir comme un cri de détresse dans la nuit.

Et n'est-ce pas aussi la méditation mathématique qui lui a fait entrevoir, bien avant l'époque des Taine et des Baudelaire, l'identité des valeurs esthétiques sous les apparences les plus diverses. La même eurythmie arithmétique règle l'accord de deux notes, que ces deux notes soient émises par une lyre, une flûte ou un clavecin; de même, il existe une mystérieuse correspondance, une harmonie subtile entre une comédie de Racine, un sermon de Bossuet, un ballet de Lulli, un parc à la Le Nôtre. Ainsi, aux heures mêmes où Pascal semble leur échapper, les règles exactes et sévères des nombres et des formes exercent encore sur son esprit leur silencieuse domination.

Un des écrivains vivants qui ont le plus dignement parlé

de Pascal [1], contemplant à Port-Royal son masque de mort, où des traits si contraires, ceux « de Condé et de Descartes », sont rassemblés, admire la profondeur de repos qu'exprime ce visage. « La mort, dit-il, est le lieu de Pascal. Il l'a tant cherchée et poursuivie partout que cette passion trouble son visage d'homme. Mais quand il l'a enfin trouvée et qu'il ne la craint plus pour l'avoir vue face à face, quelle paix ineffable respire son ennui... Le moment unique l'a rasséréné pour jamais et lui a ouvert la route qui mène à un repos sublime où l'espoir comme la terreur, où le dédain même a toujours la paix. »

Cet équilibre sans fin au-dessus des passions, où toutes se fondent en une seule, l'amour de Dieu, ce repos sublime que la vie ne trouble plus, mais si désincarné, si détaché de tout lien terrestre, est-il à ce point différent de la *divine mort* « où tout rentre et s'efface » qu'ont chantée nos poètes stoïciens ou de ce Nirvanâ sans désir auquel de l'autre côté de la terre aspirent les ascètes sacrés? Entre les paroles de Pascal à Jésus qui lui parle et le silence hautain que Vigny oppose au silence éternel de la Divinité, y a-t-il antinomie ou affinité? Et si je ne craignais d'inquiéter certaines âmes, j'ajouterais qu'entre les effusions du *Mémorial* et l'*Ecce homo* du grand négateur, du surhomme nietzschéen dont la raison tremble déjà au bord de l'abîme, il existe je ne sais quelle étrange et saisissante parenté verbale. Christ est « en agonie » jusqu'à la fin du monde : « il ne faut pas dormir pendant ce temps-là ». Que ce cri de Pascal retentisse dans l'âme du croyant comme un appel réverbéré de son Dieu ou qu'il évoque symboliquement dans l'âme du philosophe le calvaire indéfini de l'évolution humaine, qui donc peut l'entendre sans s'émouvoir? Ainsi le savant, le poète et le saint, confondus en Pascal, nous apparaissent comme un sommet dans la suite des grands lyriques qu'a tourmentés le mystère de notre destinée et dont le génie, plus fort que leur tourment, nous enseigne, suivant la magnifique expression de Renan, « ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer ».

PAUL PAINLEVÉ

1. André Suarès, *Trois hommes*. — Voir aussi le livre tout récent de Léon Chestov : *la Nuit de Gethsemani*.

PEAU D'ANGE

I

Quittant le pont des Saints-Pères pour gagner le Carrousel, une femme dont nous ne saurons jamais le nom traversa le quai. Elle aperçut Guy Viltain. Il stationnait au bord du trottoir, à côté d'un réverbère aux vitres peintes de couleur saphir : Guy attendait le tramway de Saint-Cloud. Son extrême beauté et son grand charme de jeunesse frappèrent la passante, dont les regards publièrent un vif plaisir, une franche admiration. On voyait qu'elle pensait : « Ce petit soldat est vraiment charmant! »

En juillet 1917, les femmes, très souvent, lorsqu'il s'agissait de s'intéresser à des militaires, donnaient le nom de pitié à des sentiments qui auraient aussi bien pu s'appeler tendresse, ou émotion amoureuse. Ainsi protégées contre leur prudence, elles se résignaient tranquillement, mais non lentement, à des consentements, à des avances, auxquels, en temps de paix, elles eussent très probablement résisté. Toutefois, six mois auparavant, cette inconnue eût-elle songé à remarquer Guy Viltain? Guy portait alors, non point cette vareuse, ces culottes, ces jambières, ce calot d'azur, mais des vêtements civils devenus, pour lui, un peu justes. C'est qu'il venait à peine de cesser de grandir. Aux genoux, aux coudes, le lustre de l'étoffe signalait que ces vêtements avaient été

patiemment usés sur les bancs du collège. Reçu, à la deuxième session, à son second bachot, Guy Viltain, agé de dix-huit ans, s'était engagé.

La passante souhaitait que les yeux de Guy rencontrassent les siens. Elle dut renoncer à cette aubaine, et s'éloigna sous les guichets du Louvre, trop contente d'avoir rencontré ce joli garçon pour accorder la moindre pensée aux chefs-d'œuvre du musée, lesquels étaient tous, alors, exilés à Toulouse. On sait pourquoi.

Venant de l'Hôtel de Ville, un tramway apparut à gauche, entre les belles architectures et les beaux arbres. Au bruit, Guy tourna la tête et sa gracieuse figure quitta la couleur d'abricot que lui donnait le soleil, pour prendre, dans la pénombre, une teinte mauve et mate qui rendit brusquement presque noirs ses yeux brun clair. Il était trois heures et demie; à cette heure-là, lorsqu'on se trouve quai du Louvre, la lumière ne vient plus de l'Institut, mais de la gare d'Orléans.

Guy, voyant le tramway, descendit du trottoir et avança un peu sur la chaussée. Un prêtre et une vieille dame, laquelle tenait par la main un petit garçon, firent de même. Le tramway s'arrêta. Le prêtre demanda courtoisement à la receveuse, personne maigrichonne et fébrile, si cette voiture était bien celle qui conduisait à Versailles. La receveuse répondit que oui. Comme Guy Viltain n'allait point à Versailles, mais à Saint-Cloud, il fit deux pas en arrière, pour regagner le trottoir.

Du haut de sa plate-forme, la receveuse, fascinée, regardait Guy. Elle aurait bien aimé qu'il montât dans son tramway. Elle ne résista pas à son espérance :

— Et toi, le petit artilleur, tu restes là?

Le rire, pour Guy, était une manière de dire merci. Les traits animés par cet honnête rire d'enfant, il répondit, forçant sa voix limpide :

— Je vais à Saint-Cloud!

Pour mieux supporter le poids de son mauvais destin, la receveuse leva ses épaules pointues :

— Il vient derrière, ton Saint-Cloud!

***

L'amabilité engageante et unanime que les femmes témoignaient à Guy Viltain, ce jeune garçon, la plupart du temps, ne la remarquait même plus.

Nous ne tracerons pas ici un portrait de Guy. Nous dirons seulement (pour la seconde fois) que le charme de la jeunesse éclatait sur son visage, et dans ses allures, et dans tout ce qui le faisait vivre comme un poulain inconscient. Outre ce scintillement, ce miroitement de grâce, Guy était remarquablement beau. Imaginez-le à votre gré à la ressemblance de l'Antinoüs, ou du Bacchus indien, ou de Chérubin tel que le montre Mozart, ou de l'Indifférent tel que le montre Watteau; et que les dames le comparent à ce demi-dieu auquel chacune d'elles rêve depuis toujours et qu'aucune d'elles ne rencontrera jamais.

Cette attention spontanée des femmes, Guy ne l'acceptait point comme un encouragement à la vanité, mais soit comme un divertissement, soit comme un ennui, soit (le plus souvent) comme un usage officiel, un rite, auquel il eût été impoli et même impossible de se soustraire. Guy n'ignorait certes pas son pouvoir d'attraction; mais ce pouvoir était devenu pour lui quelque chose de pareil à l'attraction reconnue qu'exerce une œuvre d'art célèbre, un paysage fameux. Cela lui semblait aussi naturel qu'une femme le dévisageât en le croisant que d'entendre dire, par exemple : « Le sourire de la Joconde est mystérieux » ou : « le panorama de la baie de Naples est incomparable ».

Certains jours, pourtant, Guy était vexé, presque triste de plaire aussi facilement, aussi entièrement. Ces jours-à, il s'appliquait, dans ses promenades, à chercher une femme qui ne ferait aucune attention à lui. Puis lorsqu'il en avait rencontré une, ce qui lui arrivait rarement, il essayait de l'éprouver, de la troubler. Généralement, il y parvenait vite et abandonnait aussitôt. Mais lorsque par exception l'inattentive était une insensible, Guy se laissait immédiatement attirer par l'attrait d'une difficulté, d'une résistance.

Jamais encore il n'avait éprouvé le sentiment d'avoir devant soi une résistance irréductible. Il s'en allait, découragé. A dix-huit ans et cinq mois, Guy Viltain soupirait, au milieu du

plaisir : « Ah! pour l'aimer, rencontrer enfin une femme qui ne m'aime pas! »

***

Le tramway de Saint-Cloud arriva. Il était plein; mais la receveuse ne fit aucune difficulté pour laisser monter Guy. Cette receveuse-là était une vieille personne. Elle considéra Guy avec de bons yeux de grand-mère. Au fond de ces yeux Guy sentait une commisération alourdie par presque trois années de guerre. Ces yeux usés, dans leur retraite de rides, avouaient une pensée du cœur : « Dire que ces petits aussi, on va les envoyer là-bas! »

Guy Viltain était puérilement enchanté lorsqu'il rencontrait de telles vieilles personnes. Il lui semblait, en causant avec elles, boire un grand verre d'eau fraîche après avoir bu trop de vin. Gaminement, il sortit de la poche de sa culotte une poignée de sous mêlés à des sucres d'orge versicolores qu'enveloppaient de petits papiers de soie. Sur sa main ouverte, il tendit le tout à la receveuse en disant :

— Madame, faites votre choix... les roses sont les meilleurs...

La receveuse fut ravie :

— Regardez-moi ça. Voilà-t-il pas qu'on m'offre des bonbons!... Ah! vous trouverez bien des poules pour les croquer... Faudrait de plus jeunes dents que les miennes!

La main toujours tendue, Guy insista gravement :

— Je les ai apportés pour vous, madame...

La receveuse prit un bonbon rose, remercia. Elle était bavarde :

— Je suis sûre que vous allez aux Arches! Il y a de ce côté-là des artilleurs qu'on prépare. Le soir, ils me font de la clientèle; ah! quand ils le peuvent, ils se sauvent tous à Paris!

Avec l'importance d'un jeune soldat qui n'a pas encore été au front, Guy expliqua qu'un pareil bonheur n'allait pas durer. Il était question de les envoyer d'ici quinze jours « du côté de Verdun ». Mais comme Guy était très simple et qu'il évitait instinctivement toute jactance belliqueuse, il n'ajouta point : « nous allons faire la guerre; ce n'est pas trop tôt! »

L'idée d'être un soldat, d'être un combattant l'excitait

certes; mais surtout, elle l'amusait. A l'arrêt du Grand-Palais, tout en repoussant avec une douce autorité un « citoyen » qui prétendait monter malgré sa défense dans la voiture, sa nouvelle amie lui dit :

— Faut espérer que tout cela sera bientôt fini et que vous n'aurez pas à vous battre.

Guy Viltain pensa : « Si un pareil malheur m'arrivait! » Mais il se contenta de dire :

— Vous savez, les artilleurs, ce ne sont pas les fantassins!

La receveuse ne songea pas à discuter une vérité aussi évidente. Son bon visage était devenu triste :

— Ils m'en ont tué un, de fantassin; le dernier de mes garçons...

Soumise à son chagrin, la receveuse, à la station de l'Alma, laissa monter sans protestation une grosse infirmière, laquelle, très reconnaissante, remercia beaucoup :

— Je vais me faire toute petite, — annonça-t-elle en opprimant de son large derrière le mince Guy Viltain.

Pour s'amuser, Guy se mit à transporter alternativement d'une joue dans l'autre le bonbon qu'il suçait. Ces grimaces divertissaient la puérile receveuse. Mais, Guy, brusquement, redevint sérieux. Il avait senti, sans le voir, un regard posé sur lui. Ce regard ne se détournait pas, insistait; ce regard le détaillait, allant de son visage à ses vêtements, jouant sur lui comme le pinceau mobile d'un projecteur.

Guy attendit quelques secondes; puis, négligemment, tourna un peu la tête.

Il aperçut Rose.

II

Rose occupait la place assise qui est située sur la plateforme centrale des grands tramways actuels, entre une petite barrière de grillage et la cloison vitrée qui sépare la plateforme de l'intérieur. Bien qu'il fût grand, Guy distinguait Rose malaisément, car elle était parfois cachée par les voyageurs.

Souvent, dans les endroits publics, Guy Viltain avait l'impression qu'on le regardait. Mais, la plupart du temps,

cette impression demeurait fugitive et il ne s'en préoccupait pas. Pour qu'il remarquât qu'une femme l'observait, il fallait qu'il y eut dans les yeux de cette inconnue un magnétisme particulier, ou encore qu'il y soupçonnât une raison spéciale et non point seulement l'admiration banale que son « beau physique » provoquait.

Le bleu extraordinairement pâle et comme illimité des yeux de Rose frappa Guy. Avait-il jamais vu une couleur d'yeux aussi claire, aussi aérée? De ces deux prunelles semblait irradier un ciel immense, avec son étendue, sa profondeur, ses nuages, ses oiseaux. Des souvenirs confus et inconscients revinrent dans sa mémoire : il se vit au bord de la mer, sur une falaise, par un grand vent; ce vent le fouettait au visage et lui imposait une lutte salubre et entêtée... A ce moment un courant d'air se jeta de biais dans le tramway et s'empara d'une mèche de cheveux, sur le front de Guy. En souriant, il rentra cette mèche d'or sous son calot. Il se disait : « voilà des yeux étranges... » Intentionnellement, il tourna la tête d'un autre côté.

Aussitôt, Guy eut la certitude que les regards de Rose étaient revenus se poser sur lui. Ces regards si fixes et si volontaires devenaient presque solides; il lui semblait qu'ils faisaient sur sa peau des taches lentes et épaisses comme un sirop. Cette sorte de caresse ne lui était pas désagréable; elle agita voluptueusement son sang. Toutefois il trouva cette jeune femme indiscrète, presque impudique. Il se dit : « je vais lui faire peur. » Tournant brusquement la tête, il la regarda en faisant la moue, en fronçant les sourcils.

Rose devint toute rouge; elle baissa le nez. Guy ne vit plus qu'un chapeau de paille mauve, assez défraîchi, sur lequel des rubans violets formaient des nœuds. On arrivait aux fortifications. A la barrière, le tramway s'arrêta. Rose releva la tête : elle paraissait inquiète, indécise. « Mais elle est laide! » songea Guy Viltain. Rose s'était mise à regarder dehors à travers la vitre; ainsi la voyait-il de profil. Ces traits ronds le mécontentaient, et cette peau de moricaude, et, surtout, cette grosse bouche charnue, aux lèvres bombées, qui saillait du profil, lourdement. Il ne se retint pas d'exagérer son impression : « c'est une femme bambara!... »

Pendant ce temps, un grand nombre de voyageurs descendaient de la voiture, et la vieille receveuse fut remplacée, *extra-muros*, par une receveuse au visage d'idiote qui ne cessait de se moucher avec violence, comme si elle eût voulu pomper sa pauvre cervelle dans son mouchoir havane et bleu. Le tramway repartit. Il n'y avait plus, sur la plate-forme, outre Guy, Rose et la receveuse, que deux personnages vagues. L'un s'appliquait beaucoup à lire *l'Information*; l'autre considérait obstinément entre son index et son pouce sales une petite boulette de crasse grise : le ticket qu'on lui avait remis tout à l'heure en échange de ses six sous.

Guy songeait : « Quand je la regarde, elle ne me montre plus que son chapeau; quand je ne la regarde pas, ses yeux viennent me chatouiller comme de petites pattes, ce qui n'est pas désagréable; mais moi, alors, je ne la vois plus... »

Bientôt Rose se mit à fixer le vide devant elle, avec affectation. Elle était assise dans le sens contraire de la marche de la voiture. Une sorte de guimpe, qui formait le haut de son corsage, était fréquemment et doucement remuée par un petit courant d'air. Guy la voyait maintenant presque de face. Il continuait à ne pas la trouver belle; mais il continuait à éprouver, en la regardant, des sensations qui dépendaient beaucoup plus du toucher que de la vue. « Si, au lieu d'être devant cette glace, elle était derrière, elle ressemblerait assez à un gâteau dans la vitrine d'un pâtissier ». La bouche n'était plus du tout pareille à ce qu'elle était, lorsque Guy voyait Rose de profil. Elle était pareille à un coussin; chaque lèvre formait un feston massif et bombé qui donnait une idée de force élastique. Sans y penser, Guy fit mouvoir ses propres lèvres l'une contre l'autre, afin d'imaginer, d'après la forme et la consistance des siennes, l'impression que l'on éprouverait en baisant les lèvres de cette inconnue.

A l'arrêt suivant, les deux voyageurs de la plate-forme descendirent. La receveuse salua ce départ par trois éternuements si bruyants, si épanouis, que Rose, malgré elle, sursauta. Guy, par jeu, imposa à ses traits la feinte de la terreur. Puis, il se pencha vers la receveuse et lui dit avec commisération :

— Madame la receveuse, il faut vous débarrasser de ce vilain rhume-là!

La receveuse, ne répondit pas. Guy se tourna vers Rose :

— Mademoiselle je suis sûre que vous connaissez de bons remèdes contre le coryza.

Rose prit un air digne et étonné, comme si elle avait voulu dire : « C'est à moi que vous parlez, Monsieur? » Un regard gentil de Guy lui répondit : « Oui, c'est à vous, mademoiselle? » Rose se résigna rapidement à sourire. Un sourire à la fois si enfantin et si triste!... « Comment fait-elle pour sourire comme cela? » Il devinait que Rose avait envie de répondre, mais qu'elle ne savait pas quoi dire. Peut-être n'avait-elle jamais été enrhumée du cerveau, et elle était honteuse de l'avouer. Guy la prit en pitié. D'une voix où l'intonation tendre signifiait : « Il ne faut pas être malheureuse, je vais vous aider », il dit :

— Le sulfo-rhinol n'est-il pas un remède excellent?

III

Au terminus, de l'autre côté de l'eau, la receveuse, n'y tenant plus, sauta de la voiture avant les voyageurs. Elle alla se réfugier en hâte sur un vieux banc sans dossier, réservé au personnel des tramways et placé le long de la grille du parc de Saint-Cloud, face au quai.

Guy et Rose, tournant le dos à la Seine, s'éloignèrent côte à côte. Ils se dirigèrent vers les cafés qui occupent le fond de la Place d'Armes (aujourd'hui Clemenceau), entre l'allée qui monte vers la terrasse du parc et la route qui, en traçant des circuits, gagne Montretout.

« Comme elle est grande! pensait-t-il; je n'aurais jamais cru, en la voyant assise, qu'elle était aussi grande! » En traversant la place, les pieds de Rose étaient malmenés par les creux et les bosses du mauvais pavé. Guy lui proposa avec beaucoup de sérieux de la porter. Rose se contenta de rire, et, de nouveau, ce rire d'enfant qui a le cœur gros toucha singulièrement le jeune Viltain. Sans parler, il la regarda

avec un air si affectueux qu'il fut bien vite obligé de cesser de la regarder ainsi : « je ne veux pas la faire pleurer... »

La chaleur de quatre heures tombait pesamment du ciel. Guy avait fort soif. Il décida que Rose avait soif également. Arrivés à la terrasse du café, au fond de la place, Guy, en remuant une chaise pour faire un passage à Rose, dit :

— Comme cela va être bon de boire quelque chose de frais!

— Je n'ai pas soif du tout...

La voix de la jeune femme était assez timbrée; mais l'émotion lui communiquait une sorte de « rubato ».

— Par ce temps-là, on peut très bien boire sans avoir soif...

Rose fit un geste : « après tout! »

Elle s'engagea sur la terrasse avec docilité.

La terrasse était vide. Un garçon, occupé à tuer des mouches, cria de loin :

— Toi, l'artilleur, si tu veux qu'on te serve, tu feras bien de te mettre dedans... A cette heure, cela vaut mieux pour tout le monde...

Guy se tourna vers Rose :

— Nous serons aussi bien dedans.

Puis :

— Nous serons même mieux dedans...

Ils entrèrent. Le garçon leur désigna une table que, du seuil, on ne pouvait pas voir. Une banquette à haut dossier formait devant elle une sorte de paravent. Guy et Rose s'assirent sur cette banquette. Guy toucha la molesquine couleur peau de jambon :

— Mettez votre main là-dessus... Vous allez voir, cela rafraîchit déjà!

Rose fit ce qu'on lui disait. Elle s'attendait à ce que Guy posât sa main sur la sienne. Mais Guy se contenta de regarder cette main et dit :

— Comme vos ongles semblent clairs à côté de votre jolie peau brune...

Le garçon s'amena paresseusement. Il fit un signe d'accueil à Guy; ce signe n'était pas un « bonjour » mais un vague : « toi, je te connais! » Ce garçon, vieux, gros, petit, possédait, en guise de joues, deux sortes de poches flasques. Lorsqu'il entendit Guy commander : « une citronnade pour madame

et un export-cass pour moi », sa bouche prit une expression mécontente qui accentua ces vilaines poches :

— Tu le sais bien, pourtant : je ne peux pas te servir d'export-cass à cette heure!... La citronnade sera pour toi, et l'export-cass pour Madame...

Guy consentit volontiers à cette transposition :

— Et puis de la glace, — ajouta-t-il.

Le garçon s'éloigna. Rose assura aussitôt avec beaucoup de décision qu'elle ne boirait pas d'export-cass :

— J'espère bien! — s'écria Guy Viltain. — Mais vous êtes civile; vous avez donc le droit de boire de l'alcool; cela m'est défendu : je suis militaire. C'est vous qui boirez ma citronnade; ne vous en faites pas...

Rassurée, Rose s'intéressa au numéro d'étoffe qui était fixé sur l'écusson de drap rouge, au col de la vareuse de Guy :

— Le 96e, c'est un régiment à tracteurs, n'est-ce pas?

Dans la pénombre, le visage de Rose ne paraissait plus si sombre, ni si mat; il semblait être éclairé dans sa profondeur, ainsi que ces urnes anciennes taillées dans un albâtre très épais, très doré, et dans lesquelles on allume une toute petite flamme. Mais, dans cette matière chaude et enveloppée, les yeux bleus de Rose scintillaient comme des morceaux de verre, et, entre les coussinets de la bouche vermeille, les dents très blanches luisaient. Guy regardait le visage de Rose avec un plaisir infini.

— Oui, — répondit-il, — c'est un régiment à tracteurs. Comment savez-vous cela?...

Elle eut un petit rire satisfait :

— Je sais aussi que vous avez comme canons des 155 Saint-Chamond.

— Ah pour cela, vous vous trompez! Nous avons des 145 Filloux. Les Saint-Chamond, ce sont des vieilles pétoires...

Rose restait incrédule :

— Vous êtes bien sûr?

Il fut un peu offensé :

— Si j'en suis sûr!...

Il pensa : « serait-elle bête? Comme si je pouvais ignorer le calibre de « mes » canons ». Mais Rose s'entêtait :

— Vous m'étonnez... de quel groupe êtes-vous?

On apporta les consommations. Machinalement Rose tendit la main vers l' « export-cass ». Guy prit gentiment cette main et la conduisit jusqu'à la citronnade.

— Le cinquième; on le forme aux Arches... J'y retourne d'ailleurs tout à l'heure!

Il prit le visage malheureux d'un enfant privé de dessert :

— Je suis de garde, ce soir!... Venez avec moi!

Elle sourit en remuant doucement la tête :

— Déjà, je ne devrais pas être ici...

— Moi non plus... mais c'est ça qui est amusant... Où deviez-vous être?

Ils se regardaient en parlant et leurs regards faisaient leur vraie conversation. Leurs paroles ne comptaient pas. Généralement Guy n'hésitait guère à dire aux femmes des choses tendres, à les prendre avec gentillesse par l'épaule contre lui, à chercher leurs caresses, leurs baisers. Mais près de Rose, son émotion, qu'il distinguait mal, l'intimidait. Il savait bien que Rose ne se défendrait point. Justement pour cela il ne voulait pas se dépêcher; il voulait que durât cet état préliminaire, si vague et si doux.

Les yeux de Rose tremblaient un peu entre ses paupières; ou bien c'étaient peut-être ses cils qui tremblaient devant ses yeux. « Comme ses cils sont touffus! comme ils sont noirs!... » pensait Guy. Autour des prunelles éclatantes d'azur, la chair de la jeune femme paraissait veloutée et ténébreuse comme l'aile de certains papillons.

— Je devrais être chez une amie, — dit Rose mélancoliquement... — J'aurais dû descendre à la porte de Versailles.

Il sentit dans sa gorge un petit mouvement de contraction :

— Et vous n'êtes pas descendue...

Ils cessèrent de se regarder et se turent un instant :

— Comment vous appelez-vous? — demanda-t-il à mi-voix.

— Rose.

Comme il restait silencieux, elle reprit, inquiète :

— C'est bête, n'est-ce pas, de s'appeler Rose, lorsqu'on est aussi noire que moi?

Il sourit tendrement :

— Ce n'est pas bête du tout...

Ce sourire tendre troublait visiblement Rose. Pour se donner une contenance, elle saisit son verre et voulut boire. Il l'arrêta :

— Ne buvez pas cela, c'est de la glace fondue... Voulez-vous une autre citronnade?

Elle reposa le verre :

— Je ne veux plus rien.

Elle regardait obstinément la table.

— Et vous? comment vous appelez-vous?

— Moi, je m'appelle Guy.

Il prononça ce court prénom d'une voix nette et cristalline. Cette voix chargée de cette syllable vint toucher Rose comme une petite flèche. Elle répéta : « Guy! », et se mit à rire légèrement.

La bouche seule de Rose riait; ses regards demeuraient graves. Ce contraste frappait Guy :

— Pourquoi avez-vous l'air si triste, quand vous riez?...

Elle répliqua avec élan :

— Je ne suis pas triste du tout!...

Mais elle cessa de rire; elle devint encore plus taciturne.

Cette gravité était, sans qu'il le sût, ce qui attirait, ce qui séduisait Guy. Mais, en même temps, cette gravité le peinait. Elle agissait sur lui comme agissent les heures du crépuscule, si mélancoliques mais si belles : elles vous oppressent et l'on voudrait cependant qu'elles ne finissent jamais.

Guy sentait son cœur battre. Il demanda à Rose si elle était heureuse.

Elle hésita quelque temps à répondre. Elle tambourinait nerveusement du bout des doigts sur le marbre de la table :

— Je crois que je suis heureuse...

Elle cessa son tambourinement. Sans que son avant-bras quittât la table où il s'appuyait, elle redressa la main :

— Mais, être heureuse, cela ne rend pas forcément très gaie.

Il n'osa rien demander, ni rien dire.

Pour faire quelque chose qui masquât sa gêne, il sortit de sa poche une blague à tabac, un bloc Job et essaya de

faire une cigarette. Mais il s'y prenait très mal. Le tabac s'éparpillait. Il déchira deux feuilles.

Elle le regardait :

— Vous ne savez pas faire des cigarettes!

Elle prit une feuille et, délicatement, prestement, y roula le tabac. Lorsque la cigarette fut prête et qu'il n'y eut plus qu'à passer le bout de la langue sur le bord du papier pour le coller, Rose tendit les mains vers Guy comme pour lui dire : « mouillez la! ». Mais Guy regarda Rose sans bouger. Elle acheva de bonne grâce la cigarette. Elle la tendit ensuite au jeune homme. Cette cigarette, Guy la considéra quelque temps avant de l'allumer. Un baiser, à ce moment, ne lui aurait pas fait plus de plaisir.

— Ne voulez-vous pas fumer aussi?

— Je n'aime pas ce tabac-là.

Il proposa d'aller chercher du tabac jaune pour elle :

— Dans un petit kiosque, à deux pas...

Il se sentait si délicieusement mal à l'aise que l'idée de marcher, d'être un instant dehors l'attirait : « Reprendre pied. Jouir tout seul de mon plaisir... » Il lui semblait avoir tourné très vite sur un manège de chevaux de bois.

Elle ne le retint pas. Il se leva et partit. Ses mouvements étaient vifs, gracieux. Avant de sortir, il se retourna, léger comme un danseur, mais naturel comme un enfant; il demanda

— Des Muratti, des Three Castle?

Sans hésiter, Rose le renseigna :

— Cela m'est absolument égal...

D'un saut, il fut dans le petit pavillon, acheta des Three Castle. En payant, il pensait : « elle dit qu'elle est heureuse; mais je suis heureux aussi et cela ne m'empêche pas d'être gai! »Ah! qu'il était gai! La marchande de tabac fut immédiatement rendue contente par cette gaîté; et gaie aussi devint la petite pauvresse qui se tenait à côté de la civette, derrière un panier rempli de roses ordinaires. Guy acheta deux bottes de roses. Il les mit sous son bras. Les fleurs dépassaient du côté de son dos; les tiges du côté de sa poitrine. Se mains étaient embarrassées de papier-monnaie, de sous et de cigarettes...

IV

Lorsqu'il rentra dans le café, Rose, penchée sur la table, écrivait. Elle avait demandé du papier au garçon. Elle ne cessa pas d'écrire lorsque Guy fut là, mais elle mit sa main en écran devant le papier, pour que Guy ne pût voir les mots qu'elle traçait. Il posa les cigarettes sur la table et s'assit non à côté de Rose mais devant elle. Il tenait maintenant les deux bouquets à poignée, tous droits, et était empêtré comme un marié de village. La cendre de la cigarette qu'il fumait tomba sur les roses. Il secoua les fleurs. Il n'était ni surpris, ni intrigué. Il se disait : « quand elle aura fini, elle me laissera lire ce qu'elle écrit ».

Ce n'est point ce que fit Rose. Après avoir écrit quatre lignes, elle ouvrit le sous-main et se disposa à employer le buvard pâlement carminé que ce sous-main contenait. Guy l'engagea à se méfier. Rose ne se méfia pas. Elle appuya la feuille de papier blanc sur la feuille de buvard. L'encre s'étala tristement.

— Je vous avais prévenue!

Rose ne répondit rien. Elle le regardait par en dessous. Il ne savait pas si elle ne se moquait point un peu de lui. Elle plia la feuille en deux et l'introduisit dans une enveloppe jaune, de format commercial. Elle colla cette enveloppe, la posa sur le sous-main refermé. Elle appuyait fortement le bout de trois doigts de sa main gauche sur l'enveloppe, afin que Guy ne pût la prendre. Guy n'y songeait pas. Rose saisit alors un affreux petit porte-plume de bois rouge, tout maculé. Elle releva la tête. Sa gravité ne l'avait pas quittée :

— C'est bien vrai, vous vous appelez Guy?...

Il fit oui de la tête. Elle écrivit sur l'enveloppe : « Guy ».

— Guy comment?

— Guy Viltain.

Ainsi, c'est à lui qu'elle écrivait!... Il eut envie de battre des mains! Enchanté de l'aventure, il s'amusa à épeler son nom, comme on le fait au téléphone :

— V, comme Victoire; I, comme Italie; L, comme Lefèvre-Utile; T, comme tambour; A, comme amour...

Rose entra dans le jeu :

— I, comme impossible...

Et ils dirent ensemble, lui :

— N, comme Nivelle...

Elle :

— N, comme navigation.

Mais cette plaisanterie (que le lecteur se rassure) ne les fit pas rire du tout. Rose continua d'écrire en disant tout haut, comme au théâtre, ce qu'elle écrivait :

— Canonnier au 96 R. A. L., 5e groupe.

— Quelle mémoire!

Elle lui demanda le numéro de sa batterie :

— Je ne suis pas à une batterie, je suis observateur à l'État-Major du groupe... Ne mettez rien du tout, cela arrivera comme cela...

Elle ajouta : F. M., dans un coin (F. M., pendant la guerre, voulait dire Franchise Militaire). Comme elle était maintenant persuadée que Guy n'ouvrirait pas la lettre, elle la laissa entre elle et lui, sur le sous-main.

Guy regardait cette lettre avec curiosité, avec impatience; mais, sans qu'ils se fussent rien dit, ils étaient d'accord pour accepter, pour approuver cette combinaison. Il pensait : « J'aurai la lettre demain matin ». Il avait confiance en ce que cette lettre contenait. Sans la soulever, il la fit tourner sur le sous-main, de façon à pouvoir lire l'adresse. Il dit :

— Vous avez une jolie écriture; — mais il ne le pensait pas beaucoup.

Puis, brusquement, il s'écria :

— Ah! Nous avons oublié le principal !

Il ajouta de sa main : « Les Arches, Seine-et-Oise », tout en disant :

— Si nous ne nous en étions pas aperçus!

Il prononça ces mots avec une telle sincérité que Rose en éprouva un frisson de plaisir. Guy surprit ce frisson. Il fut sur le point de dire : « Que je vous aime! » Il se tut, paya. Ils se levèrent. Rose tenait la lettre comme un objet précieux. Ils sortirent du café. La lumière du dehors les éblouit. Il la conduisit jusqu'au pavillon de la Civette, à l'angle duquel deux boîtes à lettre étaient scellées : deux boites de fonte à la peinture éraillée, et toutes deux pareilles. Ils furent un peu hési-

tants. Mais il y avait au-dessus de l'une de ces boîtes une sorte de petit auvent en bois. Cela fit cesser leur indécision : cette boite-là était mieux protégée que l'autre. Guy souleva le clapet à charnière qui pendait sur l'ouverture horizontale. Près de lui, Rose glissa la lettre dans cette ouverture; elle la lâcha.

Une fois encore, à ce moment-là, ils ne se regardèrent pas.

***

Demanderait-il à Rose de rester avec lui? Cette demande, il l'eût faite par politesse, car l'idée d'être séparé de cette brune aux yeux bleus ne le tourmentait plus. Il pensait maintenant à la lettre. Il savait que plus rien ne serait difficile, une fois que cette lettre aurait été lue par lui. Il dit cependant :

— Cette lettre, c'est un peu de tricherie : vous savez ce qu'il y a dedans; moi, je ne le sais pas!

Elle répondit très raisonnablement :

— Si vous le saviez, à quoi servirait que je vous écrive?...

Ils étaient tous les deux debout près de la grille qui donne accès, le long de la Seine, à l'allée où se tient, en temps de paix, la foire aux mirlitons. De jeunes soldats y jouaient sans fièvre à « à-droite-par-quatre ». Sans savoir comment, Rose et Guy avaient accroché l'un à l'autre leurs petits doigts : le petit doigt de la main droite de Guy au petit doigt de la main gauche de Rose. Se tenant ainsi, ils laissaient très doucement aller et venir leurs bras, comme la corde à sauter que, avant de la faire tourner, remuent les fillettes.

Le bras de Rose « faisait le mort ». Guy le souleva de son petit doigt, recourbé comme un hameçon. Il sentait dans ce crochet les phalanges fragiles du doigt de Rose. Quand la main de celle-ci fut à peu près à la hauteur des yeux de Guy, Guy aperçut l'alliance de Rose :

— Vous êtes mariée?...

Elle fit un signe : « vous le voyez bien... »

Il eut sa moue puérile, son froncement de sourcils :

— Je suis sûr qu'il est vieux, laid et bête...

Haussant les épaules, elle répondit :

— Il est vieux? oui, plus vieux que vous...

— Naturellement...

Puis il répéta :

— Laid?

— Il n'est pas bien beau...

— Bête?

Elle hésita :

— Je ne crois pas...

Avec le sérieux d'une enfant qui parle de sa poupée, elle précisa :

— Il a une intelligence spécialisée...

Cet adjectif frappa Guy. Il s'écria étourdiement :

— Spécialisée? Il est pharmacien?

Étonnée, Rose dit que non.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il est dessinateur pour broderies.

Guy connaissait un dessinateur; un dessinateur-géomètre, le fils d'un collègue de son père. Ce dessinateur-géomètre était embusqué au ministère de la guerre. Le mari de Rose devait être embusqué, lui aussi :

— Non, il n'est pas embusqué. Il est artilleur, comme vous...

— Artilleur... Sur le front?

— Oui, un régiment de 75...

Un tramway du Louvre allait partir.

— Je rentre... Je prends ce tramway-là...

Guy soupira :

— Et moi, il faut que je file!... Si je n'étais pas de garde, ce soir, je rentrerais à Paris avec vous; nous dînerions ensemble, et...

Elle l'interrompit en se moquant de lui :

— Mais si vous n'aviez pas été de garde, vous n'auriez pas pris le tramway cet après-midi pour rentrer aux Arches et nous ne nous serions pas rencontrés...

Il rit gentiment :

— C'est vrai...

Ils étaient devant la voiture :

— Je m'en vais, — dit Rose...

Il pensa à la lettre :

— Si on oubliait de faire la levée!... Qu'est-ce qu'il y a, dans cette lettre?...

Elle se mit à rire :

— Le Grand Secret du Grand Q. G.!

Il ne voulait pas la laisser partir, il la tenait par le bras :

— Vous n'avez pas de courses à faire, à Saint-Cloud?

— Non, pas de courses... Vous le savez bien...

Il serrait le bras moelleux et vivant dans sa main impatiente :

— Alors, vous êtes venue ici pour rien?...

Elle se dégagea presque brutalement et saisit la rampe de métal, au bord de la plate-forme. Elle était une autre femme; une sorte de vague ténébreuse avait envahi son visage :

— Pour rien?

Puis, d'un ton dur, agressif, rancunier, elle déclara :

— Je suis venue ici pour vous...

Les yeux de Rose n'étaient plus des morceaux de ciel pur; ils ressemblaient plutôt à des puits où remuent des secrets. Cela ne dura qu'un instant et Guy ne s'aperçut de rien. Il la laissa monter dans la voiture publique.

Lorsque Rose fut sur la plate-forme, Guy ne s'éloigna pas. Il la regardait d'en bas. La vue de ces yeux redevenus clairs, transparents, dans ce visage presque bis, le troublait physiquement. Rose n'était-elle pas d'une race nouvelle, d'une race singulière, inconnue, presque féerique? Il pensa, sans le remarquer, au parfum de la vanille, à une nuit étoilée remplie d'odeur de seringat; il pensa à une source chaude coulant sur une terre poreuse et moussue...

Il souriait très tendrement :

— Je suis joliment fier de ce que vous venez de me dire!

Les fortes lèvres de Rose tremblèrent un peu :

— Avec ça que vous ne devez pas être habitué!...

Le timbre du tramway retentit. Protégée par l'imminence du départ, elle osa avouer le fond de sa pensée :

— C'est bien malin, avec une figure pareille!...

A ces mots, comme sous l'effet d'un charme, cette figure « pareille » prit une expression maussade, désappointée : Elle « aussi, elle va me dire que je suis beau, songea Guy, Ah! non, pas elle! » Mais le tramway partit et Rose qui, sans comprendre, avait très bien senti qu'elle aurait mieux fait de se taire, n'ajouta rien.

Ils se regardèrent tant qu'ils purent, sans faire un geste. Puis, arrachant au rail un grincement qui courut sur tous les nerfs de Guy, le tramway tourna, s'engagea sur le pont, vers Paris.

Guy ne bougea pas. Il avait l'impression voluptueuse et nouvelle que Rose, en s'éloignant, emportait matériellement un peu de lui avec elle; il lui semblait être attaché à Rose par un filament extensible. Il songea à ces lianes de sucre que les confiseurs étirent sur des tiges de nickel, dans les foires, en plein vent.

Comme il se tenait là, un camion de son groupe passa sur la chaussée. Le conducteur s'arrêta. Ce conducteur, comme tous les hommes, comme tous les officiers du groupe, était content lorsqu'il pouvait rendre un service à Viltain :

— J'te ramène?...

— Ramène-moi.

Le regard de Guy était encore tout ému.

D'un autre, le conducteur eût pensé : « Il est saoûl! » mais l'extrême beauté et la charmante bonne grâce de Guy faisaient justement qu'on ne pensait jamais de lui ce qu'on eût pensé d'un autre. Le conducteur se contenta de dire, lorsque Guy fut debout sur le marchepied, près du siège :

— Tiens-toi bien!... S'amocher sur la route de Montretout, ça serait... (ici, un mot qui n'est pas encore de la langue écrite).

VI

Avec quatre autres enfants de la classe 20, Guy s'était installé, aux Arches, dans les combles d'une villa de briques roses, laquelle, au-dessus de chaque fenêtre, portait des bandeaux de terre-cuite d'un style Renaissance impudent.

Ces combles, le propriétaire (absent) les avait transformés en chambre noire de photographe. Les fenêtres-tabatière du toit, à demi aveuglées, laissaient passer, dans des carreaux rouges, une lumière couleur de sang. Levait-on l'une de ces tabatières, un jour blond, actif et gai se précipitait par l'hiatus, envahissant la soupente. La nuit, c'était, aux moments de lune, une averse d'argent.

Jallier, Portal, Vestringuez et Mérat (brigadier) éprouvaient une sorte de fierté à être les compagnons et les amis de Viltain. Mérat, candidat normalien à lunettes, au visage rongé d'acné, était le seul d'entre eux qui sût exprimer ses pensées. Il disait ce soir-là à Viltain :

— Tu serais puant sans ta simplicité, sans ton naturel. Quand on te voit, on comprend pourquoi les anciens représentaient les Saisons, le Soleil, la Lumière par des dieux faits à l'image idéale de l'homme. L'adjudant Perlassier, qui est une brute, fait le gracieux avec toi comme une vieille dame qui donne du sucre à son chien; et toutes les fois qu'il te voit, le commandant sourit d'abord un peu, comme on sourit quand on pousse les persiennes, le matin sur le jardin, en avril, et que l'on apprend qu'il fait beau.

— Tu m'embêtes, Mérat, — dit Viltain avec la plus gentille indifférence.

Il baîlla comme un lionceau :

— Je prends la garde à quelle heure?

Jallier, jeune hercule franc-comtois, jeta un rire sonore qui semblait rebondir dans un tonneau vide :

— Ha! ha! ha! l'heure de garde de Viltain!

Et il donna des bourrades à Vestringuez, lequel poussa des cris de lapin menacé.

L'usage des mots était pour Jallier ardu et vain. Lorsque Jallier avait quelque chose à dire, il émettait quelques grognements, il prononçait une très petite phrase : le thème à développer; puis, par deux ou trois coups de poings, il chargeait son inséparable Vestringuez de ce développement.

Vestringuez, d'une voix pointue qui semblait aigre et incisive comme l'envie, mais où l'on eût découvert à tort la moindre intention envieuse, parla :

— Le canonnier Viltain prendra la garde aux heures où les autres aimeraient la prendre, c'est-à-dire soit au début, soit à la fin de la nuit...

Viltain annonça qu'il prendrait la première garde.

— Avec qui couches-tu, cette nuit, Viltain?

Celui qui avait parlé était Portal, roux comme un renard, et qui, pour le seul Viltain, laissait un peu de tendresse éclairer ses yeux faux.

Aux Arches, Portal poursuivait les bonnes. Ces bonnes se moquaient de lui. Mais depuis qu'il faisait partie de la suite de Viltain, Portal avait découvert ses chances : il jouait les consolateurs, les remplaçants; il profitait des occasions, des soldes.

Aussi fut-il bien content lorsque Viltain annonça qu'il n'irait pas, ce soir, chez la Mélanie.

Mélanie tenait table ouverte dans la cuisine d'une belle villa de style normand; une grande cuisine revêtue d'émail comme les stations de métro. Ces « bleus » sans guère d'argent venaient y « améliorer leur ordinaire » et riaient avec celles des femmes de chambre du voisinage que Mélanie protégeait. Là, Viltain, par désœuvrement, par faiblesse, se laissait aduler.

Nous voudrions que le lecteur ne fût pas choqué par la peinture de ces mœurs médiocres. Il s'agit ici de tout jeunes gens, venus de milieux très différents, souvent plus galants que libertins; des enfants n'ayant rien encore de l'étudiant, mais beaucoup du collégien. Les cinq engagés volontaires réunis aux Arches sortaient de leurs familles modestes pour la première fois. Fidèles à des vertus bourgeoises, ils apportaient à Mélanie, gardienne toute-puissante d'une villa vide, les « portions » que le « cuistot » mettait de côté pour eux avant de faire la soupe. Mélanie s'arrangeait toujours pour qu'on ne reconnût plus, sous l'ingénieux déguisement des sauces, ce singe, ce riz, ces légumes desséchés.

Pour bien des combattants qui n'étaient pas gradés, l'office et la cuisine furent, pendant la guerre, au hasard des cantonnements d'arrière, la retraite confortable, l'asile où le fourneau est chaud, où des casseroles mijotent, où une femme au bon cœur est prévenante pour vous.

Certaines bonnes des Arches étaient, faut-il le dire, ravissantes; jeunes, très bien mises, fort soignées. Un vieux cliché de sentimentalité populaire rapproche l'ancilla du tourlourou. Mais, pendant la guerre, non point les seules femmes de chambre, mais toutes les femmes furent tentées de donner le meilleur d'elles-mêmes aux soldats. Le rythme de la vie était tel que la tentation et la chute, de 1915 à 1917, se confondirent souvent. Maintenant que la guerre est finie depuis des années, les choses ne se passent plus ainsi. Hommes et femmes ont

repris l'habitude monotone et fade de vivre ensemble : plus de séparations (plus d'alarmes); plus de permissions (plus d'attentes); plus de risques (plus de pitié). Les « classes sociales » se sont reformées; le futur normalien Mérat ne fréquenterait plus les cuisines; et Viltain trouverait moins naturel de se promener le soir, sous les cèdres de la villa de ce nom, tenant par leurs tailles, du bras droit Lucie des « Tamaris », brune qui sentait, le lilas, et, du bras gauche, Fernande du « Castel-Tavernier », dont les cheveux cendrés formaient, sur une nuque maigre, des petits annelets qui ne consentaient point à se laisser désenrouler.

Mais, aller aux « Cèdres », certes non, ce soir, Guy Viltain ne le ferait pas! Il vivait dans la compagnie imaginaire de cette Rose, si soudaine dans sa vie. Le souvenir d'un visage brun, curieusement éclairé par des yeux bleu pâle, remplissait son cœur d'une mélancolie apitoyée. Il se dit : « je n'ai pas éprouvé cela depuis Denise! » Denise était, d'après lui, le seul être pour lequel il eût éprouvé de l'amour dans sa vie. Il avait quinze ans; elle en avait quatorze. Dans le fond des yeux de Denise passait également, même quand Denise riait, cette expression d'angoisse résignée, si discernable dans les yeux de Rose, et dont le seul souvenir alanguissait Guy, étendu sur sa paillasse mince, dans les combles d'une maison des Arches fuie depuis la Marne par son propriétaire petit-rentier.

— Où iras-tu dîner, Viltain, si tu lâches Mélanie? Harnepuy (le cuistot) n'a certainement rien gardé pour toi...

Viltain répondit à Mérat qu'il avait un peu d'argent et qu'il irait aux Tourelles. Peut-être même ne dînerait-il pas : il n'avait pas faim.

La gourmandise, l'appétit de Viltain étant notoires, ses camarades s'étonnèrent. Le rire sonore de Jallier éclata, indigné. Portal dit sournoisement :

— Qu'est-ce que tu as pu faire à Paris, cet après-midi?...

Portal pensait à des créatures roses, vernies comme des chromos, qu'il ne connaîtrait jamais...

Sans abîmer ses ciseaux de poche, Vestringuez découpait des petites dames en fil de fer dans la *Vie Parisienne*. Il les collectionnait; voulant les emporter au front pour décorer avec

elles, comme son frère aîné racontait qu'il faisait, les cagnas et les abris.

C'était l'heure de Mélanie. Avant de suivre les trois autres, Mérat, jeune homme réfléchi et prudent, vint jusqu'à la paillasse où Viltain rêvait. Il conseilla à celui-ci de ne pas trop s'attarder aux Tourelles :

— Les officiers de la 3e batterie y ont leur popote; d'autres y viennent avec leurs femmes, leurs petites amies. Si ces poules te remarquent, et elles te remarqueront, tu te feras mal juger...

Viltain poussa un grand soupir :

— Ah! si tu savais ce que je me fous des poules des Tourelles!

Mérat pencha vers lui son bon visage fleuri d'acné; Viltain eut envie de s'écrier : « Mérat! si je pouvais te ressembler! » Mais il se tut. Il venait de se rappeler les derniers mots prononcés par Rose sur la plate-forme de ce tramway qui l'emportait vers Paris. N'avait-elle pas été sur le point de lui parler de sa « jolie figure? » N'en avait-elle pas parlé?...

Un silence charmant s'était établi dans la soupente. Viltain songeait : « Non, je ne voudrais pas être aussi laid que Mérat; mais si je pouvais, en restant ce que je suis, avoir, par-dessus le marché, son intelligence! Moi, les femmes me regardent, elles ne m'écoutent pas beaucoup. Cette intelligence ne me servirait peut-être à rien! Rose va-t-elle être comme les autres?... » Guy eut un mouvement d'impatience. Il songeait à cette grande Anglaise avec laquelle, en automne 1916, il avait été se promener dans les bois de Meudon. Assis tous deux sous les arbres, cette Anglaise l'avait pris effrontément dans ses bras, lui avait donné, demandé des caresses. Et chaque fois que Guy commençait de prononcer quelques mots, cette grande blonde lui mettait la main sur la bouche, disant d'un air gentil : *dont' speak, dont'speak, little king...*

Il se leva, s'étira en arrière comme un jeune arbre que ploie le vent. Devant lui, sur le plâtre éraflé du mur, quelqu'un avait fixé avec trois clous un morceau de miroir brisé. Guy se regarda dans ce miroir. Attentivement, il considéra ses yeux très grands, très brillants, très nettement fendus, d'un brun

clair, nuancé d'or sombre. Il fit cligner ses longs cils recourbés; ils avaient la même couleur que ses yeux. Malgré lui, il se mit à rire. Sa bouche vermeille, charnue, aux fraîches commissures, découvrit des dents éclatantes. Il passa ses doigts sur ses joues incarnates, imperceptiblement veloutées. Puis sa main monta jusqu'à son front, il lustra ses cheveux, qui portaient les teintes variées du blé mûr. Ces cheveux lui valaient les observations quotidiennes de Clariceau, sous-officier rengagé. « Si je les faisais tondre demain, songea-t-il, Clariceau serait bien content! » Apparaître tondu à Rose, quelle épreuve! Une épreuve fatale! Il abandonna ce projet. Mais, avant de s'éloigner du miroir, il se fit à lui-même quelques grimaces; il se tira la langue. Il quitta ensuite la soupente, et, poussant violemment la porte derrière lui, il descendit par bonds l'escalier, en imitant à merveille (il en était fier), les cris aigus d'un chien dont la patte vient d'être écrasée.

Il entra dans le restaurant des Tourelles. A cette heure, l'odeur du plat du jour (le veau à la casserole) dominait encore l'odeur du tabac. Guy salua correctement les officiers. La salle lui sembla pleine. Mais la diligente patronne l'avait aperçu :

— Jeune homme! jeune homme! on trouvera de la place pour vous...

La servante le vit aussi. Cette servante savait que Viltain « plaquait » les Tourelles pour la cuisine des « Cèdres ». Elle essaya d'avoir de la rancune et de ne la point celer. Mais elle y renonça vite. Elle installa Viltain dans un coin où elle pourrait lui apporter sans être vue les meilleurs morceaux.

« Qui sait, rêvait Guy, Rose me dit peut-être dans sa lettre qu'elle viendra dîner aux Arches demain soir avec moi... » Mais on ne louait pas de chambres, aux Tourelles. Ils iraient donc à l'hôtel de la Gare. L'idée que la lettre de Rose pût contenir un adieu ne lui vint pas à l'esprit.

Ni le gros morceau de beurre que la servante ajouta clandestinement dans un potage à l'oseille, ni l'énorme portion de veau à la casserole, ni le camembert aux coulures couleur d'ambre, ni les petites fraises pareilles à des escarboucles ne purent arracher à Guy le sourire que la servante attendait de lui.

Il mangeait vite et distraitement, sans s'apercevoir qu'à la table voisine la jeune amie d'un aspirant se penchait à droite, puis à gauche, de façon à attirer par-dessus les épaules de son ami l'attention de Guy. Les officiers de la popote quittèrent la grande table autour de laquelle ils parlaient sans fatigue de grades, de citations et de calibres. Au passage des officiers, Guy se leva machinalement avec une politesse exempte de servilité.

Quand il eut, dans une tasse, du curaçao devant lui, Viltain découvrit que la mélancolie l'accablait. Il jugea que tout allait mal et détesta le métier militaire. Ah! s'il avait été libre, il n'eût point laissé Rose partir ainsi! Il crut trouver une consolation sentimentale : « elle pense à moi, là-bas, pendant que je pense à elle, ici... » Mais ce jeune homme bien portant, habitué à plaire tout de suite, à conquérir rapidement, considérait le sentiment comme un apéritif. L'appétit une fois ouvert, la rêverie platonique lui parut un misérable « erzatz ». Il aurait voulu avoir Rose dans ses bras, et que ses baisers obligeassent à s'ouvrir ces bonnes lèvres, à se fermer ces yeux mystérieux.

Il but trois fois de la liqueur. L'aspirant avait emporté prudemment son amie. A une table lointaine un petit engagé pâle et lisse qu'on appelait « la fille » dînait avec sa grosse mère, laquelle était près de lui comme une poule qui regarde son œuf au lieu de le couver.

Dans la salle presque vide, Guy Viltain, jeune Phœbus, irradiait. Ce n'étaient pas des rayons perdus : par l'hiatus de la porte, la servante guettait Guy.

Ayant expédié son repas, elle vint boire son café près du beau jeune homme, auquel le capiteux curaçao et ses regrets sensuels donnaient un regard tendre.

— Qu'est-ce que tu veux, — lui demanda-t-il.

Elle fixa les yeux sur lui :

— Je ne veux rien. Je viens vous regarder...

« ...Elle a d'assez jolis cheveux jaunes; elle a pensé à se laver les mains » remarqua Guy. Il répondit en souriant :

— Attends, je vais te regarder aussi...

Il la prit par les épaules et la pencha un peu vers lui. Comme

on aiguise un couteau avant de s'en servir, il s'amusa à faire entrer dans les yeux de la femme ses regards fixes et muets. La pauvre enfant recevait ce regard comme un poison exquis. Une buée monta du fond d'elle-même et enveloppa, ternit ses prunelles. L'instinct de la jeunesse dominait, égarait Guy. Ce n'est pas parce qu'il oubliait Rose qu'il serrait ainsi les flexibles épaules d'une autre femme dans ses mains énervées, mais au contraire parce qu'il pensait trop à l'absente.

Personne ne lui avait jamais dit qu'on peut parfois sacrifier son plaisir à son amour. Au surplus, aimait-il son éphémère compagne du café de Saint-Cloud?... Pourtant l'idée de se pencher sur le visage qu'il voyait à sa merci, de prononcer des paroles tendres ne l'attirait pas. Et ce fut seulement « pour dire quelque chose » qu'il murmura :

— Comment t'appelles-tu?

Ce fut alors que la petite servante perdit sa chance :

— Rose, — murmura-t-elle.

Il pensa malgré lui : « quelle imbécile!... quittons-la tout de suite! » Mais il aimait faire les choses avec gentillesse; son cynisme n'était jamais de la muflerie. D'une voix affable, il demanda :

— C'est bien vrai; tu es sûre que tu t'appelles Rose?

Elle fut décontenancée :

— Rose... oui... je m'appelle Rose...

Il souriait toujours. :

— Il faudra changer de nom...

Puis il l'écarta sans brusquerie et parla de l'heure de sa garde, qui allait sonner. Il paya. Il se leva. La servante des « Tourelles », maudissant son prénom, avait envie de dire : « je m'appelle aussi Suzanne », mais son cœur était monté dans sa gorge et l'empêchait de parler. Elle laissa Viltain partir. Celui-ci, en sortant, salua militairement la mère de son camarade « la Fille »: et cette mère, voyant ce beau jeune homme planter là cette servante effrontée, sourit avec admiration à Guy, songeant : « il vient de vaincre le démon... »

JEAN-LOUIS VAUDOYER

(A suivre.)

SOUVENIRS[1]

V

PREMIÈRES IMPRESSIONS DU TROISIÈME VOYAGE EN RUSSIE. CHANGEMENTS PROFONDS DANS LE CARACTÈRE ET LES MŒURS RUSSES. INCIDENTS CARACTÉRISTIQUES ET PRODROME DU MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE. — EXPOSITION DE MON TABLEAU A PÉTERSBOURG. ACCUEIL TRÈS SYMPATHIQUE. ACQUISITION PAR L'ÉTAT RUSSE. — LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE SAXE. LEUR INSTALLATION A KAMÉNIOSTROW. NOTRE INSTALLATION CHEZ EUX. — SIMPLICITÉ ET OPULENCE. — EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE LA VILLE. ACCUEIL QUI NOUS FUT RÉSERVÉ PARTOUT. — DÉPART ET REGRETS.

En mars 1901, nous refîmes, ma femme et moi, le chemin de Pétersbourg après avoir expédié ma grande toile soigneusement roulée et emballée.

C'est avec quelque émotion, je l'avoue, que j'entreprenais ce troisième voyage en Russie. J'étais anxieux de savoir quel accueil Leurs Majestés, la Cour et le grand public réserveraient à mon œuvre, et, à ma joie de revoir cet admirable pays, se mêlait un peu d'angoisse.

Ma première impression, qui fut soulignée plus tard par d'autres similaires, fut une impression d'étonnement devant le malaise qui semblait peser sur la nation entière. Malgré

1. Voir dans la *Revue de Paris* des 15 octobre et 1er novembre, la première partie des Souvenirs de M. Gervex et l'article où M. Jules Bertaut explique comment il les a recueillis.

les fêtes qui, vous allez le voir, se succédaient aussi nombreuses et aussi brillantes que par le passé, malgré l'accueil toujours aussi aimable que nous reçûmes, il était indéniable qu'à quelques années de distance, un grand changement s'était produit dans l'esprit public. Partout on se plaignait amèrement des affaires, on critiquait, à voix haute, la politique et l'administration, même dans des milieux touchant la Cour. Enfin des idées de liberté germaient partout.

Chez le comte Tolstoï, conseiller d'État, un soir, on discutait de la liberté de la presse, et la discussion était très chaude. Avec ma franchise habituelle, je disais mon opinion qui n'était pas favorable à une liberté absolue. Et je vis avec surprise quantité de nos interlocuteurs me prendre à partie :

— On voit bien, — s'écria l'un d'eux, — que vous n'appartenez pas à un pays où votre journal est *caviardé* tous les matins. Il n'est même plus permis d'écrire ici que le chien d'une grande-duchesse est écrasé!

Il est certain que le silence était de rigueur, surtout dans les endroits publics où il fallait se taire à propos.

J'en ai eu un exemple des plus typiques au Restaurant français. Ce restaurant nous attirait particulièrement. Savez-vous pourquoi? Parce que l'on mangeait de l'excellente salade... avec d'autres mets, je me hâte de vous le dire, fort bien apprêtés. Un soir, nous y étions avec un ancien chevalier-garde de nos amis, et, tout naturellement, au cours de la conversation, je vins à l'entretenir de nos travaux en Russie. Je parlais des fêtes du couronnement, de tel et tel grand-duc que j'avais vu, enfin de l'Empereur et du portrait que j'avais fait de lui dans mon grand tableau. A peine le nom du Tzar était-il sorti de mes lèvres que je vis mon hôte manifester des signes d'effroi. Il jetait autour de lui des regards apeurés. Enfin il se pencha vers moi :

— Écoutez, mon cher, — me dit-il à voix basse, — l'habitude, ici, est de ne jamais prononcer le nom de Sa Majesté. Je vous en supplie, parlons d'autre chose. *On pourrait nous écouter...*

Un autre incident caractéristique qui passionna les salons fut l'histoire d'une danseuse que Nicolas II protégeait. Cette étoile de la danse avait enfreint le règlement qui

défendait de porter des bijoux en scène, et, de plus, elle était, paraît-il, très inexacte. Aussi le directeur de l'Opéra l'accablait-il d'amendes qu'elle ne payait pas, bien entendu, forte de la haute protection sur laquelle elle s'appuyait.

A la fin, exaspéré, le directeur envoya sa démission à l'Empereur. Eh bien, ce fut un *tolle* général et toute la Cour donna raison au fonctionnaire; le Tzar dut céder devant le mécontentement général et la danseuse se soumit.

Un autre symptôme du changement des esprits, mais, cette fois, un fait personnel : pendant notre dernier séjour à Pétersbourg, nous avions remarqué que, dans toutes les grandes rues et en particulier dans la Perspective Newsky, le milieu de la chaussée devait être réservé aux équipages, aux magnifiques trotteurs dont les grands filets traînaient à terre, et qui passaient au grand galop. Malheur au malencontreux moujick ou au pauvre fiacre barrant la route! Un coup de fouet les faisait vite ranger.

Or cette année-là, comme je le raconterai tout à l'heure, nous habitions chez le prince et la princesse de Saxe, et nous empruntions souvent pour nos visites ou nos promenades les voitures de Cour que nos hôtes avaient aimablement mises à notre disposition. Un jour, notre équipage ayant effleuré par mégarde un passant, celui-ci, malgré la livrée princière, nous montra le poing et nous cria des injures. Voilà un petit incident qui n'eût certes pu se produire quelques années plus tôt.

Le *bakchich* était plus florissant que jamais. Il attestait une corruption évidente du haut en bas de l'échelle administrative. Cet usage effréné du pourboire m'avait frappé dès les premiers pas que j'avais faits en Russie. J'en avais même vu un exemple extraordinaire, un jour où, la famille impériale étant à Tsarkoë-Selo, nous avions visité le Palais d'Hiver, mon ami Becker et moi.

Becker s'était muni de deux autorisations accordées par le grand chambellan de la Cour, le comte Benckendorff en personne, et nous nous avançâmes avec assurance vers la grande porte d'entrée. Nous pensions ingénument qu'il suffirait de montrer au concierge nos laissez-passer pour

avoir le droit de visite, mais, à peine eut-il jeté les yeux sur les papiers que nous lui tendions, qu'il laissa tomber dédaigneusement un :

— *Niet! Niet!*

Becker essaya de parlementer, — oh! pas bien longtemps! — quelques minutes à peine, puis, comprenant la signification de cette petite comédie, se contenta de tirer de sa poche une liasse de roubles et de la mettre dans la main du cerbère. Nous le vîmes aussitôt s'incliner jusqu'à terre devant nous, et, fort gracieusement, nous indiquer le chemin en disant :

— *Da... Da... (oui, oui).*

Au haut de l'escalier, nous trouvons un autre valet tout galonné d'or, puis un autre habillé en chasseur avec des guêtres comme sous Louis XV, enfin toute une série de domestiques aux livrées diverses qui gardaient la suite des salons. Chaque fois, le petit manège recommença, la petite comédie se renouvela et il fallut faire ample distribution de roubles. Dans la pièce où se trouvaient les tableaux chacun d'eux était enveloppé d'une housse comme dans les bonnes maisons bourgeoises, et il fallait, chaque fois, avoir recours à un valet de pied qui tendait la main avant de soulever les draps à l'aide d'une tête de loup.

Le *bakchich* n'avait, vous le voyez, aucun secret pour moi, mais je constatai, à ce nouveau voyage, que l'usage s'en répandait de plus en plus.

Une autre fois, enfin, nous assistions à une bagarre dans la rue, fait très rare jadis et qui se multipliait alors d'une façon inquiétante. Nous étions en *isvoch*. Tout à coup nous entendons des cris, nous voyons une foule de gens qui se sauvent. En Parisiens badauds, nous désirons approcher « pour voir ». Notre gros cocher prudent ne voulait pas, malgré les coups que je lui donnais dans le dos. Enfin nous sommes sur les lieux de la bagarre. C'était une manifestation d'étudiants assez banale, qui huait un professeur. Mais, ce soir-là, nous vîmes pour la première fois la troupe arriver, la foule s'éparpiller en un sauve-qui-peut général et la police balayer la place à grands coups de knout!...

Des scènes de ce genre se renouvelèrent très souvent. On apprit aussi que des incendies éclataient çà et là, que les

ouvriers se révoltaient. Le prince Galitzine, un jeune officier de marine, nous raconta qu'ayant osé parler à l'Empereur de tous ces faits, celui-ci s'était écrié d'un air découragé :

— Mes ministres ne me disent jamais rien!

***

On avait en somme l'impression qu'une révolution était proche, et en même temps on constatait une curieuse recrudescence du sentiment nationaliste.

La Russie aux Russes était le grand air que nous entendions de tous côtés. Le patriotisme slave était effrayé par l'afflux des compétitions étrangères, allemandes et belges surtout, qui menaçaient de submerger le pays. On critiquait le Tsar et la Tsarine qui parlaient anglais dans l'intimité et dont les enfants étaient élevés par une *miss*. Même le français était attaqué comme langue diplomatique!

Ces dispositions nouvelles n'étaient pas de nature à m'encourager pour la présentation de mon tableau. Je savais que les milieux artistiques attendaient avec une certaine méfiance cette œuvre d'un Français représentant un événement de la vie nationale russe.

Dès que j'appris que ma toile était arrivée en gare, j'allai à la douane, muni d'une lettre de recommandation, bien entendu, afin d'en prendre livraison. J'aperçois mon précieux et encombrant rouleau (10 mètres de long) et, à ma stupeur, un agent des douanes désirant s'assurer, je pense, qu'il ne renfermait aucun engin, le perce de sa pique avec le plus grand calme. Heureusement le dégât fut insignifiant, mais quelle émotion!

Il était très difficile de trouver un emplacement assez grand et bien situé pour l'exposition. Là encore le grand-duc Wladimir me vint en aide. Il obtint de son frère, le grand-duc Paul, chef de la cavalerie, l'autorisation d'installer ma toile dans le manège des chevaliers-gardes. Des tapissiers se mirent aussitôt au travail, isolant par des draperies rouges cette partie du manège. Pendant les travaux qui furent poussés hâtivement, on entendait, je me souviens, les soldats qui

continuaient leurs exercices équestres, et, à chaque pause, on les voyait en curieux venir soulever les draperies...

Enfin, le grand jour. La police, dès le matin, inspecte dans tous les coins. Nous attendons, madame Gervex et moi, à la porte du manège. Le froid est intense, mais un beau soleil brille.

Peu à peu arrivent, dans leurs brillants uniformes, Leurs Altesses le grand-duc héritier Michel, les grands-ducs Wladimir, Alexis, la grande-duchesse Constantin, le prince et la princesse de Saxe-Altenbourg, les ducs Georges et Michel de Mecklembourg-Strelitz, le prince de Oldenbourg, le grand-duc Maréchal de la Cour et la princesse Dolgorouky, le ministre de la Cour et baronne Frédéricks, le comte Strogonoff et la grande maîtresse de la Cour de l'Impératrice Mère, le comte et la comtesse de Montebello, M. Delcassé de passage à Pétersbourg, tous les ambassadeurs et les ambassadrices, toute la Cour... Voici Leurs Majestés. Le Tsar monte le petit escalier qui conduit à l'estrade et longuement, pendant plus d'une heure, il se tient debout, étudiant minutieusement ce tableau qui lui rappelle la scène la plus impressionnante de sa vie, causant avec moi et ma femme, me demandant mille détails sur mon travail.

— Mon plus grand désir est que cette œuvre reste en Russie, — me dit-il. — Malheureusement nous avons peu de place dans nos musées et la toile est bien grande! Le président Faure vient de m'envoyer une magnifique tapisserie et je n'ai pas encore trouvé un emplacement digne d'elle.

La visite du Tsar fut le véritable baptême de mon œuvre. Dès le lendemain, le succès était assuré et la foule défila chaque jour au manège des chevaliers-gardes, foule recueillie, contemplant avec respect le couronnement de son Tsar.

Le dimanche, le peuple venait en masse et quelques-uns même s'agenouillaient comme dans un lieu saint et priaient. On se montrait au premier rang du tableau le Père Ivan de Cronstadt, l'idole du peuple! Combien, pour baiser sa main ou le cuir de sa robe, avaient parcouru des routes interminables dans l'espoir d'une guérison, d'un miracle!

Avant la visite de Sa Majesté, le baron Frédéricks m'avait fait demander quel serait le prix de mon œuvre, au cas où

elle plairait à Nicolas II. Cette demande était motivée par un incident récent. Le peintre Alma Tadéma avait exposé à Pétersbourg quelques aquarelles qui plurent à l'Empereur, lequel en acheta plusieurs. Mais quand le ministre de la Cour demanda à l'artiste ce qu'on lui devait, celui-ci réclama une somme énorme. Depuis cette affaire, avant chaque achat, le baron Frédéricks s'enquérait du prix.

Je lui avais donc répondu que, vu l'importance de l'entreprise et les difficultés d'exécution, j'estimais la somme de 100 000 roubles (soit, à ce moment, 260 000 fr.) un prix raisonnable. Peu de jours après on m'écrivait que Sa Majesté désirait conserver mon tableau à Pétersbourg et me félicitait de mon succès.

Comme l'Empereur me l'avait fait prévoir, il était très difficile de lui trouver une place. Le musée de l'Ermitage était réservé aux tableaux anciens, le Musée Michel aux maîtres russes (quelques-uns y avaient des œuvres remarquables, surtout du XVIIIe siècle où ils pouvaient rivaliser avec les meilleurs tableaux de l'école anglaise). Les palais impériaux, avec leurs belles boiseries, n'avaient pas de panneaux assez vastes. Il fallut donc chercher dans les monuments de l'État. On parla, un moment, du théâtre du peuple, grand édifice qu'on venait d'achever et qui comprenait théâtre, restaurant à bon marché, etc., tout cela installé d'une façon merveilleuse et dans la note la plus moderne. Ainsi, en cas d'incendie, en pressant un bouton électrique, on faisait ouvrir toutes les portes, tandis que du plafond, une masse d'eau tombait en pluie.

Craignant que l'endroit ne fût pas très bien approprié à l'exposition d'une œuvre d'art, on renonça à cette idée qu'avait eue le prince d'Oldenbourg, et, finalement, c'est dans un des plus beaux monuments de Pétersbourg, au Cercle des Armées de terre et de mer, que M. Witte décida de placer le *Couronnement du Tsar*.

***

Vous imaginez aisément quel temps avaient pris ces démarches et ces pourparlers. Nous ne nous en plaignions

pas, cependant, car nous étions installés, depuis plusieurs semaines, dans de merveilleuses conditions de bien-être.

Sur le chemin des Iles, aux abords de la Néva, dans son magnifique palais de Kaméniostrow, le prince et la princesse de Saxe-Oldenbourg nous avaient offert une hospitalité fastueuse. Ces cousins de l'Empereur, qui, par leur haute intelligence et leur grande culture, avaient su grouper autour d'eux une élite d'artistes et d'écrivains, avaient ainsi formé à Pétersbourg un salon qui ressemblait un peu à celui de la princesse Mathilde.

C'était au cours de mon précédent voyage que nous avions eu l'honneur d'être présentés à eux, et un souvenir assez piquant marqua le début de nos relations.

Un soir nous avions été conviés par eux à un dîner de gala. Le froid était vif, le vent soufflait fort. Ma femme craignant pour l'harmonie de sa coiffure dans la traversée de la Néva, demanda, à la place du traîneau coutumier, une voiture fermée. Nous apprîmes plus tard que ces voitures de louage servaient surtout à transporter les malades et quelquefois les morts. En tous cas c'était une affreuse guimbarde, les chevaux n'avançaient pas et la route était longue. Or, l'exactitude n'est pas seulement, en Russie, une habitude de politesse, c'est mieux encore. Pour vous donner une idée, on m'a conté que les invités attendent parfois à la porte, dans leur équipage, la minute fixée pour faire leur entrée dans un salon. Aussi jugez de notre émoi en constatant notre retard. Je tirais ma montre à tous moments, je m'impatientais, je pestais, je m'irritais en songeant que nous avions déjà plus d'un quart d'heure de retard et la grande avenue déserte alignait toujours ses réverbères dans la neige. Que devenir? Comment faire? Retourner à l'hôtel et simuler un accident? Presser les chevaux? Nous étions énervés, et trépidants... Enfin la voiture s'arrête, nous sommes devant le perron du palais. Nous nous engageons dans l'antichambre remplie de cosaques, de chasseurs d'ambassade, et de domestiques en grande livrée et nous pénétrons dans les salons, honteux, je vous l'assure, et mortifiés au suprême degré!

En phrases embarrassées je balbutie des excuses pour ce retard involontaire.

— Je croyais qu'on attendait l'Empereur, — nous dit la comtesse de Montebello en riant et en nous montrant d'un coup d'œil le salon plein de princes impériaux, d'ambassadeurs et de hauts dignitaires.

Dans ces circonstances pénibles pour nous, la princesse fut charmante et nous réserva un accueil bienveillant qui m'aida à me remettre, mais madame Gervex était bouleversée et ne parvint pas à oublier cet incident qui lui gâta toute sa soirée. En revanche, elle sut conquérir la princesse, si bien qu'à notre retour à Pétersbourg, à peine arrivés à l'Hôtel de France, nous reçûmes, avant même d'avoir défait nos malles, la visite du prince et de la princesse de Saxe, qui venaient nous prier avec l'insistance la plus affectueuse de descendre chez eux.

— Il faut absolument que vous veniez, — me dit le prince, — c'est la seule façon de ne plus être en retard aux dîners!

Devant des sollicitations présentées avec tant de bonne grâce et de simplicité, nous aurions eu bien tort, n'est-il pas vrai? de ne pas accéder aux désirs de nos hôtes. Et nous fîmes comme ils nous le demandaient. Nous acceptâmes.

Le palais de Kaméniostrow avait été construit par Alexandre Ier, qui, grand admirateur de Napoléon, voulut que tout l'ameublement fût de style empire. Les plus beaux meubles de cette époque, les plus beaux bibelots avaient été réunis par ses soins et le tout constituait un ensemble merveilleux.

Tout avait été laissé intact par le prince et la princesse de Saxe. Dans la chambre du Tsar, par exemple, on voyait encore, sur la table de travail, le grattoir, les plumes et les crayons dont il se servait. Dans un coin se dressait un lit de camp en cuir vert sur lequel il ne s'était même jamais couché, le laissant à son serviteur et se contentant pour lui-même d'une chaise longue où il s'étendait tout habillé. En tout, la plus extrême simplicité. Les objets de toilette, par exemple, témoignaient d'une indifférence pour le confort qui stupéfierait aujourd'hui le plus petit bourgeois ou le plus enragé socialiste.

Ce délicieux palais était peuplé de souvenirs. La princesse me fit voir le petit escalier dérobé par lequel l'ambassadeur

de Prusse rendait visite à Alexandre Ier dès que Caulaincourt sortait du cabinet de l'Empereur. Elle nous apprit aussi que la jolie maison Strogonoff, que nous apercevions sur la rive opposée de la Néva, devant les fenêtres du bel appartement que nous occupions, au rez-de-chaussée du palais, avait abrité madame Vigée-Lebrun lorsqu'elle avait fui la France, à l'époque de la Révolution : c'était là qu'elle avait fait son premier portrait.

Souvent le prince, qui avait combattu dans la guerre de 1870, rappelait de vieux souvenirs, mais il en parlait toujours avec un tact et une courtoisie bien rares chez un Allemand. Pendant tout notre séjour à Kaméniostrow, je ne me souviens pas qu'il ait prononcé un mot capable de froisser ma susceptibilité de Français, et Dieu sait si l'on a l'épiderme sensible, dès qu'on est à l'étranger!...

Le prince de Saxe avait une tête fine et aristocratique. Plus tard, pour obéir au désir de la princesse, je fis son portrait de mémoire, car il mourut peu de temps après notre retour en France. Sa mort fut très belle, empreinte d'un courage souriant. Il fit appeler, paraît-il, ses deux filles à son chevet et leur dit adieu. Puis, après les avoir embrassées :

— Allez-vous-en maintenant, — leur dit-il, — car il va se passer de bien vilaines choses.

Il exprima le désir d'être enterré, enveloppé dans son manteau militaire, comme un soldat, au pied d'un arbre.

Malgré leur immense fortune, une grande simplicité, je vous l'ai dit, était le trait caractéristique de nos hôtes. Nous eûmes maintes fois l'occasion de le constater. Je me souviens, à ce propos, d'une petite scène fort amusante qui eut pour théâtre les salons où nous nous tenions le soir, d'ordinaire.

J'avais pris, je ne sais comment, l'habitude de m'asseoir dans un excellent fauteuil qui se trouvait au coin de la cheminée et qui était le siège favori du prince. Mais je ne pensais jamais à cette particularité et entre dix, c'est toujours ce fauteuil-là dont je m'emparais jusqu'à ce que madame Gervex me dît d'un air de reproche :

— Faites donc attention, vous voilà assis dans le fauteuil du Prince.

Je me levais alors et m'excusais; mais, avec infiniment

de bonne grâce, mon hôte était le premier à rire de ma méprise.

Or, un soir, le prince et la princesse étaient sortis et nous étions installés au salon, ma femme et moi, moi dans le siège princier comme toujours. Là-dessus, la porte s'ouvre, et un domestique introduit un officier, un général russe que nous ne connaissions pas. Il salue. Nous saluons. Et je lui dis de l'air le plus naturel du monde :

— Asseyez-vous donc, général! tandis que je m'enfonce comme toujours dans *mon* moelleux fauteuil.

Le général s'assied. Nous causons, ou, plutôt, je m'efforce de causer, car l'officier paraît de plus en plus timide, de plus en plus réservé. J'essaie d'animer le dialogue. Peine perdue. Mon interlocuteur ose à peine me répondre. Il a l'air suffoqué de me voir à cette place. Enfin voici la princesse qui entre et qui s'écrie :

— Tiens, vous êtes là!

Et s'adressant à nous :

— Permettez-moi de vous présenter mon frère, le duc de Mecklembourg-Strelitz.

Vous voyez qu'on savait concilier dans cette maison la bonne grâce et la simplicité.

La princesse était la première à donner l'exemple. Rarement elle portait ses admirables bijoux. Une modeste petite bague, souvenir de son mari, ornait seule ses doigts. Un jour, sur ma demande, elle consentit à nous laisser voir ses joyaux. Dans une salle gardée par des soldats, des caisses en fer furent ouvertes, et, à mes yeux éblouis, parurent des diadèmes, de tous les styles et de toutes les époques, qui avaient été portés par de nombreuses générations : rivières de diamants, perles, rubis, topazes, c'était inouï, féerique, un conte des *Mille et une Nuits*... [1]

1. Les dames de l'aristocratie russe avaient d'ailleurs dans l'ensemble des joyaux d'une incroyable splendeur. De ce point de vue il n'était pas facile à une étrangère de les éclipser. Pourtant la comtesse de Montebello, notre ambassadrice, assista aux fêtes du couronnement, parée de bijoux d'une telle richesse qu'ils attirèrent tous les regards. On en profita dans quelques milieux politiques parisiens pour chuchoter que la cassette de la France avait servi à acquérir certain diadème d'une rare magnificence...

Ces propos me revinrent aux oreilles et m'irritèrent vivement. Je savais, moi, que les Montebello, bien au contraire, avaient sacrifié une partie de leur

Mais rien de toutes ces choses n'avait le don de passionner notre hôtesse. La charité, les œuvres sociales, la protection des artistes malheureux, telles étaient ses préoccupations. Un véritable petit village entourait son palais, peuplé de ses vieux serviteurs auxquels elle ne cessait jamais de s'intéresser. Exemple admirable sur lequel bien des gens pourraient méditer...

***

Cependant les retards apportés par l'administration à l'installation de mon tableau commençaient à nous impatienter. Nous ne voulions pas abuser de l'aimable hospitalité du prince et de la princesse, mais notre présence à Pétersbourg était toujours indispensable.

Lorsque Pâques arriva, on commença à parler de départ, et nos hôtes nous offrirent spontanément de villégiaturer avec eux dans leur ravissante propriété de Oranienbaum. Par discrétion nous refusâmes de les suivre, et nous nous disposions à retourner à l'Hôtel de France, mais la princesse n'y consentit pas et nous obligea à demeurer en nous laissant des domestiques et un équipage pour notre service particulier.

Nous occupâmes alors nos loisirs à visiter les environs, en particulier les beaux palais impériaux. Nous assistâmes à des courses de lévriers chez le grand-duc Nicolas, le futur

fortune pour faire briller la France lors de ces fêtes mémorables. Aussi crus-je bon de mettre la comtesse de Montebello au courant de ces rumeurs.

Elle bondit d'indignation.

— C'est trop fort, — me dit-elle. — Jusqu'ici j'avais gardé le secret de l'histoire de cette parure, mais si vous voulez la vérité, la voici. Un grand bijoutier de la rue de la Paix, sachant que les bijoux que je possédais ne pourraient jamais rivaliser avec ceux que les femmes de la cour de Russie et des cours étrangères étaleraient en cette circonstance, voulut, par patriotisme, que les représentants de la France conservassent leur rang jusque dans ces détails.

» Aussi m'offrit-il spontanément de me prêter pour les fêtes du Couronnement quelques-unes de ces splendides parures.

» J'acceptai, bien que ce fût pour nous une très lourde responsabilité. Je me souviens même que ce fut un officier qui nous apporta dans une sacoche le merveilleux diadème, objet de toutes les jalousies futures.

» Il n'arriva rien, bien entendu, et les joyaux furent rendus intacts à leur obligeant prêteur dont il ne m'est pas possible de révéler le nom, — un nom bien connu sur tous les marchés de diamants du monde. »

généralissime des armées russes pendant la guerre. Encore un des souvenirs les plus intéressants de mon voyage, ces courses de lévriers, alors presque totalement inconnues. Les magnifiques bêtes poursuivaient loups et lièvres dans les plaines immenses. Que de crochets faisaient les animaux pour échapper aux dents du chien, que de tours et de détours jusqu'à ce qu'enfin ils roulassent sur eux-mêmes!

Le grand-duc Nicolas était aussi un amateur d'art passionné. Sa collection de porcelaines était célèbre. Il nous en fit les honneurs. Les étagères remplies de merveilles garnissaient les murs et certains rayons en étaient particulièrement hauts. Je me souviens de mon étonnement en voyant le grand-duc saisir, pour nous la montrer, une ravissante petite tasse qui se trouvait sur l'un des rayons au-dessus d'une porte; il était si grand qu'en se haussant légèrement sur la pointe des pieds il avait pu la prendre aussi simplement que je l'aurais fait sur une table.

Le grand-duc Wladimir nous invita à déjeuner dans sa jolie propriété de Tsarkoë-Sélo, située non loin du palais impérial; nous en profitâmes pour visiter ce dernier. En dehors de beaucoup d'objets d'art, de riches décorations, ce qui nous frappa, ce fut la salle de jeux des enfants impériaux. Un grand salon tout doré dans lequel il y avait des montagnes russes et des instruments de gymnastique de toutes sortes permettait aux bambins de se récréer pendant les longs jours de la mauvaise saison.

Une autre fois, le frère de la princesse de Saxe, le duc de Mecklembourg-Strelitz et sa femme, la comtesse Carlow, nous proposèrent de passer la journée dans leur palais aux environs de Péterhof, de nous servir de cicérone et de nous mener en voiture dans tous les parcs de l'Empereur remplis de palais. Le plus beau et le plus grand, celui de Péterhof, était inhabité; la vue était superbe et les grandes eaux jouaient jusqu'à la mer. Nous avons aussi été voir le petit « Mon plaisir » bâti par Pierre le Grand; les plafonds en sont très bas et lui, qui était un géant, était obligé de se baisser pour passer sous les portes. On y voyait encore son lit, ses habits tout usés posés dessus et les meubles qu'il faisait lui-même, car il était habile menuisier. Sa cuisine était en

petite faïence bleue avec de grandes vaissellières garnies de plats d'étain et de vieilles bouillottes. Ce petit palais donne à pic sur la mer, les vagues touchent la terrasse, Cronstadt est en face, derrière sont des arbres centenaires et des bosquets avec des jets d'eau à l'infini. Le décor est ravissant.

Imaginez quelle peut être la richesse de ces cinquante palais disséminés dans cet immense domaine, tous admirablement entretenus par une armée de serviteurs et chacun gardé par une sentinelle sabre au clair et un cosaque à cheval. Il faut avoir vu ce déploiement de force armée, cette légion de domestiques, la beauté de ce tableau pour se rendre compte de la puissance d'un Tzar!...

Nous attendions toujours que M. de Witte, ministre des finances, nous permît de toucher le fameux chèque. Il y avait toutes sortes de complications entre la cassette de l'Empereur gérée par le baron Frédériks et la caisse de l'État. Enfin je reçois l'avis de paiement et aussitôt nous commençons nos malles. Mais nous ne voulons pas quitter la Russie sans faire nos adieux à la princesse de Saxe. Nous partons pour Oranienbaum, délicieux petit palais rempli de souvenirs du XVIIIe siècle...

Quelques jours plus tard nous partons, cette fois définitivement, pour Paris. Nous arrivons à la gare de Pétersbourg, dans notre équipage princier. Chaque sentinelle nous rend les honneurs, chaque agent de police nous fait le salut militaire. A la porte de notre wagon deux soldats sont au port d'arme, d'aimables amis ont apporté des fleurs à madame Gervex et l'un d'eux lui offre une de ces ravissantes coupes en vermeil qui servaient autrefois à boire la vodka. Elle était pleine de bonbons pour la route. Comment dire notre reconnaissance pour tant d'aimables attentions?...

Après un fatigant voyage, nous voilà arrivés à la gare du Nord de Paris. Dans le brouhaha nous cherchons nos bagages, nous hélons un fiacre. Enfin voici toutes nos malles, le cocher, un vieux rouleur, ne veut pas charger, et exhale sa fureur :

— Eh, purée, va donc!

Nous faisons dans l'air froid du matin des réflexions philosophiques.

VI

LE « PANORAMA DU SIÈCLE ». CE QU'A ÉTÉ CETTE ENTREPRISE. COMMENT JE L'AI CONÇUE. — DIFFICULTÉS D'EXÉCUTION. — COMMENT MES COLLABORATEURS ET MOI LES RÉSOLÛMES. — INDIFFÉRENCE, PUIS HOSTILITÉ DE CERTAINS HOMMES POLITIQUES A NOTRE ÉGARD. — NOS ÉQUIPES AU TRAVAIL. — GRAND EFFET PRODUIT A L'EXPOSITION. NOMBREUX VISITEURS. — COMMENT ON A LAISSÉ SE DISPERSER NOTRE TRAVAIL.

Le *Panomara du Siècle* a été, je puis le dire, une de mes œuvres les plus importantes. Par sa conception, par son exécution, par la date à laquelle il a été réalisé, cet ensemble de *vues*, comme disaient nos pères, constitue un document tout à fait significatif sur l'état des esprits à la veille de l'Exposition de 1889.

Quand on se souviendra que cette curieuse agglomération d'images avait pour objet de donner une vue synthétique du dix-neuvième siècle tout entier, considéré du point de vue de la France tout au moius, on aura une idée de ce que peut représenter un pareil travail.

Des milliers de visiteurs défilèrent devant le *Panorama du Siècle*; tous les souverains, tous les personnages d'importance attirés à Paris à cette époque défilèrent devant notre œuvre. On en parla, on en discuta, on en fit des reproductions de toutes sortes; les reporters en fournirent des descriptions multiples. Les écoliers de France eux-mêmes purent en connaître les groupes principaux, une maison d'édition ayant eu l'idée de les reproduire sur les couvertures de cahiers scolaires.

Ainsi tout aurait souri à cette idée du *Panorama* si la destinée n'avait voulu que tous ces morceaux de peinture qui représentaient un tel labeur de composition et d'exécution ne fussent sottement dispersés aux quatre coins du monde, aucun mécène ou aucun homme d'affaires ne s'étant trouvé là pour sauver notre œuvre. Ce grand effort d'art aura été perdu, alors qu'il eût été si simple, pour un musée ou une municipalité intelligente, d'en garder les différents morceaux. Seules, les esquisses ont été collectionnées jalousement par le comte

de Montesquiou-Fézensac. Elles sont demeurées, du reste, entre les mains de ses héritiers.

***

C'est trois ou quatre ans avant l'Exposition de 1889 que j'ai conçu l'idée de mon *Panorama*.

A ce moment, il y avait, en France, une sorte de désir patriotique de coopérer, d'une manière ou d'une autre, à la grande foire internationale qui allait ouvrir ses portes. Le pays n'avait pas encore montré de quelle façon il s'était relevé de ses désastres de 1870, la France n'avait pas repris son rang dans le monde; on disait que les étrangers ne viendraient pas, qu'on bouderait l'Exposition. Bref, on était, en quelque sorte, imbu de cette idée qu'il fallait se réhabiliter aux yeux des puissances étrangères.

D'autre part, le XIXe siècle qui finissait commençait d'appeler l'attention des historiens. On en rémémorait les grandes dates, on en repassait les grands faits, on en peignait les grands hommes.

L'idée du *Panorama* qui m'appartient tout entière me hanta longtemps. Imprécise, d'abord, plus nette ensuite, poussée dans tous ses détails enfin.

Elle nécessita, d'abord, pour moi de grandes lectures : il s'agissait de déterminer tous les hommes marquants d'une génération, de les grouper selon leurs affinités, de noter, leurs traits principaux et de chercher à réaliser des ensembles par époques.

Une des difficultés était de placer certains personnages (Thiers, par exemple), qui ont joué un grand rôle durant un siècle entier ou presque et de leur réserver dans la suite de l'histoire le moment précis où se trouva le point culminant de leur destinée.

Enfin il fallut se mettre à fouiller les archives et les musées pour trouver le cadre approprié à tel ou tel groupe de figures.

Aussitôt que l'idée me parut mûre, et que j'eus fait les premières esquisses, je jetai les yeux autour de moi pour trouver des capitalistes. Ce fut, je vous l'avoue, un moment assez pénible, qui, heureusement, ne se prolongea pas à

l'excès. Je n'avais évidemment pas la puissance ni l'attrait du général Boulanger avec lequel Aurélien Scholl me fit déjeuner un jour de cette époque et qui me disait au dessert :

— Comment? Vous cherchez des capitalistes, monsieur Gervex, et vous vous donnez de la peine?... A quoi bon! L'argent vient tout seul. Ainsi moi, on m'en donne autant que je veux.

Et il tirait de sa poche des lettres qu'il nous lisait, dans lesquelles, en effet, on lui offrait de véritables fortunes.

Pareille chance ne m'échut pas. Mais, par bonheur, je rencontrai sur ma route le grand peintre Alfred Stevens.

Ayant entendu parler de mon idée, il vint me voir un beau matin, accompagné de son frère, le marchand de tableaux bien connu. Je leur exposai mon projet dans tous les détails et leur soumis les premières maquettes. Aussitôt, ce fut de leur part un enthousiasme non dissimulé qui se traduisit par une association en règle. Il me fallait cinq cent mille francs pour mettre l'affaire debout : Stevens réunit la moitié de la somme auprès de capitalistes belges et je trouvai le reste.

Il nous fallut ensuite chercher deux choses : des collaborateurs et un emplacement.

Les premiers furent les deux frères Picard, Dupray, le peintre militaire Sinibaldi, Gilbert, Mathey, Cugnet, Bailly, Guignery, etc.

Quant à l'emplacement, ce fut le jardin des Tuileries, dans la partie voisine de la grille de la place de la Concorde. Nous ne pouvions faire, nous semblait-il, un meilleur choix, plus approprié à l'œuvre qui devait avoir elle-même les Tuileries pour cadre.

Le gouvernement nous était favorable : Spuller nous donna la concession. Nous nous mîmes donc au travail sur-le-champ dans les conditions dont je vous entretiendrai tout à l'heure. Quelques mois plus tard, comme nous étions en plein labeur, je reçus une lettre de Lockroy, ministre des Beaux-Arts, m'annonçant que notre concession nous était retirée!

Vous jugez de notre émoi en présence de cette brutale mise en demeure : nos travaux, ceux de mes collaborateurs, nos engagements, tout était perdu! Nos actionnaires étaient frustrés, c'était la fin de tout...

Je laisse à penser si je bondis chez Spuller. J'arrive, il était à table, mais, très aimablement, ne voulant pas me fermer la porte, il me délègue comme ambassadeur un de ses convives, la bouche pleine, et la serviette nouée sous le menton, qui me demande ce que je veux et me présente les excuses de l'amphitryon. Dans ce convive encore en train de mastiquer son déjeuner, je reconnais qui? le directeur du grand U, le fameux restaurant des journalistes! Et celui-ci me conte qu'il est en train de déjeuner avec le nonce et le ministre! Cette salade me parut des plus pittoresques, mais peu de mon goût, je l'avoue, et laissant là la salle à manger Spuller, un peu trop panachée, je me rends au ministère des Beaux-Arts.

J'ai la chance d'y rencontrer un homme intelligent, le délicieux Georges Hecq, secrétaire général, qui comprend tout de suite ma situation et me dit :

— Ne perdez pas une minute. Dans ces sortes de choses il faut être catégorique, brutal même. Allez immédiatement trouver Lockroy et annoncez-lui simplement que vous ne *pouvez* pas accepter sa lettre. Vous m'entendez bien : vous ne *pouvez* pas. Vous laissez la lettre sur un coin de son bureau, et vous partez.

Forts de ce conseil, nous demandons une audience à Lockroy qui ne nous répond pas. Je me décide à aller moi-même le trouver. Il est invisible. Évidemment il se dérobe, ce qui m'incite encore davantage à le rencontrer. Enfin, je parviens à forcer sa porte. Je me trouve devant un homme plus embarrassé que moi-même :

— Ah! le *Panorama*! le *Panorama*! — me dit-il d'un air découragé, — que voulez-vous que je fasse?

— Simplement justice. Vous avez engagé votre parole, vous ne devez plus la retirer.

— Mais je ne puis pas.

— Et pourquoi? N'êtes-vous pas ministre?

Il me regarda avec une certaine compassion.

— Je suis à la merci de deux interpellations, comprenez-vous? Ces deux interpellateurs sont messieurs Clemenceau et Mesureur qui veulent que je retire la concession qui vous a été attribuée. Voyez-les. Si vous pouvez obtenir de l'un

et l'autre l'abandon de leur interpellation, je vous promets de vous laisser tranquille.

Je ne me le fis pas dire deux fois et je bondis, d'abord chez Clemenceau qui m'écoute d'un air bougon pour finir par me donner raison et me promettre sa neutralité. De là, nous sautons, Stevens et moi, chez Gustave Mesureur qui habitait encore son petit appartement haut perché rue d'Uzès. Nous y montons, nous sonnons. Nous sommes reçus dans une petite salle à manger très bourgeoise où Gustave Mesureur, fort aimable, écoute nos doléances et se rend presque tout de suite à nos prières.

Le *Panorama* sauvé! mais quelle alerte, Grands Dieux!

Je vous ai dit que nos collaborateurs s'étaient tout de suite mis à la besogne qui n'était pas mince : une toile de 120 mètres de tour et 20 mètres de haut!

Les visiteurs étaient censés regarder cette toile de l'emplacement du grand bassin. Devant eux, ils avaient les deux terrasses qui bordaient l'ancien pont tournant, la place de la Concorde et l'enfilade des Champs-Elysées, c'est-à-dire la plus belle ordonnance d'édifices qui ait jamais existé. Cet ensemble monumental ne décorait que la moitié de la toile, il fallait compléter celle-ci. Le problème avait été résolu par la construction d'une rotonde à portiques copiée d'après l'un des palais de Gênes. Cette rotonde en demi-lune touchait d'un côté à la terrasse du bord de l'eau, et de l'autre à celle de la rue de Rivoli.

Voyons maintenant les sujets du panorama : il s'ouvrait par la dernière scène significative de l'Ancien Régime avant le XIXe siècle : *Les États Généraux de* 1789. Le groupe de Louis XVI et de sa cour était d'une couleur souriante, il donnait une idée de l'insouciance de certains devant la Révolution qui devait les emporter et dont tous les acteurs se trouvaient représentés là, depuis Mirabeau et Camille Desmoulins jusqu'à Danton, Robespierre et Marat. On voyait Charlotte Corday s'avancer le couteau à la main.

Dans chaque portique, des scènes ou des personnages de la Révolution : Dans le premier, *La Famille Royale sur la*

terrasse du château de Versailles; dans les suivants, *Camille Desmoulins au Palais Royal*, etc.

Au premier plan, devant la rotonde, des groupes de *Conventionnels* ou de *terroristes*; en face d'eux, les *Généraux de la République* qui tiennent tête à l'Europe coalisée contre nous. On saluait, en passant, les héros de la Vendée qui combattaient pour leur foi et leur idéal. Puis, après le Directoire, voici l'Empire. Là, la rotonde finissait; une grande avenue la séparait de la place de la Concorde; par cette avenue débouchait *Napoléon à la tête de son État-Major*; c'était le morceau capital du Panorama. Ce fut aussi (1804) l'un de ceux qui eurent le plus de succès. L'ouvrier et le garde national fraternisant avec l'armée indiquaient ensuite la Révolution de Juillet.

Venaient alors, sur l'avenue des Champs-Elysées, de l'autre côté, au pied de la terrasse du bord de l'eau, les *Personnages qui ont illustré l'époque de Louis-Philippe* et à leur suite les *généraux d'Afrique*. Au bout de la terrasse du côté des Tuileries, les personnages du *Second Empire*. Alors, comme par une échappée, apparaissait la Seine avec ses ponts et les monuments qui la bordent : *l'Institut, Notre-Dame, Saint-Gervais, l'Hôtel-de-ville*, etc.

L'Impératrice était sur la terrasse des Tuileries où elle semblait s'épanouir dans le succès. Napoléon III se tenait auprès d'elle avec son fils, entourés des généraux célèbres et des hommes d'État fameux.

Plus bas, la princesse Mathilde, détachée de la politique, vivant dans une charmante intimité avec les grandes intelligences de son temps.

Avec la guerre, nous passions au gouvernement de la Défense Nationale, puis à la Commune, à peine indiquée pour ne pas insister sur les guerres civiles qui ont attristé ce siècle. Le vieux Thiers, l'âme de la libération, se montrait au milieu de ses collaborateurs. Puis la paix définitive : on assistait à l'épanouissement de la Troisième République avec une vue sur Paris pavoisé pour la célébration de la Fête Nationale.

Enfin, après le siège de Paris avec ses ballons et ses pigeons, la Troisième République avec ses illustrations politiques : de Mun et Gambetta, le duc de Broglie, Clemenceau.

C'est Sadi Carnot qui terminait cette triomphale marche du siècle. A ses côtés, les illustrations vivantes de l'époque, groupées debout, sauf Chevreul qui, disait un critique, « a bien, en effet, gagné le droit de s'asseoir ».

Enfin pour synthétiser d'une façon frappante, en quelque sorte, les cent années écoulées, nous avions eu l'idée de donner comme trait d'union aux deux siècles, l'homme qui est né « quand ce siècle avait deux ans ». Victor Hugo était représenté en costume de bourgeois, avec ses cheveux blancs, devant un monument figurant la France, aux deux côtés duquel s'élevaient deux statues représentant : l'une, le Travail, l'autre, la Défense de la Patrie.

Ai-je besoin d'insister maintenant, pour faire comprendre l'énormité de l'œuvre que nous avions entreprise? Nous nous y sommes tous mis de grand cœur. Pendant des mois et des mois, ces mois fiévreux qui précédaient l'ouverture de la grande exposition, ces mois pendant lesquels Paris avait l'air d'un immense chantier, nous travaillions tous d'arrache-pied dans notre vaste rotonde des Tuileries.

Nous avions fait ériger une plate-forme qui était comme la dunette d'un grand navire, et, de là, nous surveillions toutes nos équipes.

Parfois nous recevions une visite d'importance : c'était celle du Président Carnot qui poussait volontiers ses promenades jusqu'aux Tuileries et qui entrait pour voir où en était notre *Panorama*. Silencieux et discret, il surgissait brusquement sur la dunette. Nous nous empressions, mais il nous arrêtait d'un geste :

— Ne soyez pas inquiets : je suis un ancien ingénieur, j'ai l'habitude des échelles!

Nous avions aménagé aussi une sorte de petite cabane dans laquelle siégeait en permanence un photographe très habile. Nous faisions venir les célébrités vivantes que nous voulions faire figurer dans notre œuvre, et, sous couleur de les promener, nous les faisions saisir à l'instantané par notre homme embusqué derrière son rideau noir. C'est ainsi que nous avions des attitudes véritables, des gestes familiers, documents incomparables relatifs à ceux que nous voulions

portraiturer. Zola, Daudet, Sully-Prudhomme et bien d'autres furent les victimes innocentes de notre petite supercherie.

Notre ouvrage, je puis bien vous l'avouer sans fausse modestie, eut le plus grand succès. Le public affluait de partout. Nous faillîmes même avoir une souveraine en la personne de l'impératrice d'Allemagne. Vous vous souvenez de quelle façon elle était venue à Paris, appelée par l'intrigant de Munster qui espérait un rapprochement franco-allemand. Ayant entendu parler du *Panorama du Siècle*, elle manifesta le désir de le visiter. Il avait été convenu qu'elle prendrait le thé chez Alphonse de Rothschild et que là, je serais présenté à elle. Ce qui eut lieu en effet. Mais l'ambassadeur ayant commis la maladresse de lui faire visiter les ruines du château de Saint-Cloud, vous savez quel article cette promenade de mauvais goût provoqua de la part de Cassagnac. Bon gré mal gré, elle dut repartir sur-le-champ pour Berlin, la foule houleuse s'amassait déjà devant les fenêtres de l'ambassade d'Allemagne. Et c'est ainsi que nous ne vîmes point l'impératrice aux Tuileries!

Que sont devenues ces images du *Panorama*? Hélas! elles ont été dispersées. Lorsque l'Exposition fut terminée, nous attendîmes avant de démolir le *Panorama du Siècle*, les propositions du Gouvernement français. Dans notre naïveté, nous imaginions que cet ensemble pictural pouvait avoir quelque intérêt, que le ministère de l'Instruction Publique, les Beaux-Arts ou la Ville de Paris accompliraient le geste nécessaire. Hélas! Ce geste fut fait, en effet... mais par l'Allemagne! Deux fois des propositions d'achat me furent envoyées de Berlin. Nous les repoussâmes, bien entendu, mais nous nous trouvâmes alors dans la nécessité de partager le *Panorama* entre nos actionnaires. Chacun d'eux en eut un morceau d'importance inégale. Je ne sais où ils se trouvent. Tout ce que je puis dire est que l'entrée de Napoléon est à Bruxelles, dans un musée...

HENRI GERVEX

(A suivre.)

LE DUEL[1]

IV

Aucun de nous ne réussit dans toutes ses entreprises, et notre existence à tous comporte quelque faillite; l'essentiel c'est de ne pas flancher au moment d'une tentative, et de soutenir jusqu'au bout l'effort de notre vie. En l'espèce, c'est la vanité qui nous égare et nous lance dans les aventures d'où nous ne pouvons sortir indemnes. L'orgueil, au contraire, est notre sauvegarde, par la réserve qu'il impose au choix de nos tentatives, autant que par la force qu'il nous assure.

Le général d'Hubert était fier et réservé. Il s'était toujours tiré sans dommage d'amours passagères, heureuses ou non. Dans son corps, couvert de cicatrices guerrières, son cœur de quarante ans restait impollué. Entré avec circonspection dans les projets matrimoniaux de sa sœur, il s'était irrémédiablement jeté dans l'amour, comme on tombe d'un toit. Il était trop fier pour être épouvanté, et d'ailleurs la sensation était trop délicieuse pour être alarmante.

L'inexpérience de la quarantaine est bien plus grave que celle de la vingtième année, parce qu'elle n'est pas compensée par l'ardeur d'un sang chaud. La jeune fille était mystérieuse, comme le sont les jeunes filles, par le seul effet de leur réserve ingénue, mais le mystère de celle-là lui semblait exceptionnel et fascinant. Au moins n'y avait-il rien de mystérieux dans les projets de mariage échafaudés par

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre et 1er novembre.

madame Léonie, et rien de particulier non plus. C'était une union des mieux assorties, parfaitement accueillie par la mère de la jeune fille (le père était mort) et acceptée par son oncle, vieil émigré récemment rentré d'Allemagne, et qui parcourait, canne en main, les allées du jardin ancestral, comme un fantôme émacié de l'ancien régime.

Le général d'Hubert n'était pas homme à se satisfaire d'une femme et d'une fortune. Son orgueil (et l'orgueil cherche toujours le vrai succès) ne pouvait se contenter que de l'amour. Mais comme l'amour exclut aussi la vanité, il ne pouvait imaginer que cette mystérieuse créature aux yeux brillants et profonds de violette éprouvât pour lui un sentiment plus chaud que de l'indifférence. La jeune fille (elle s'appelait Adèle) déjouait toutes ses tentatives de claire entente sur ce point. Il est vrai que ces tentatives étaient gauches et timides, parce que le général se rendait un compte trop précis du nombre de ses années, de ses blessures et de ses imperfections morales, de son indignité totale, en un mot, et avait appris par expérience le sens du mot « peur ». Il avait cru comprendre, à entendre Adèle, qu'avec une confiance sans bornes dans l'affection et la sagesse maternelles, elle n'éprouvait pas pour sa personne une insurmontable aversion, et que l'on ne saurait exiger plus d'une jeune fille bien élevée, pour inaugurer l'existence conjugale. Cette idée blessait et tourmentait l'orgueil du général. Qu'aurait-il pu attendre de plus, pourtant, se demandait-il avec une sorte de désespoir. Elle avait le front lisse et lumineux et ses yeux de violette riaient, tandis que ses lèvres et son menton gardaient une gravité admirable. Tout cela était complété par une masse si glorieuse de cheveux blonds, par un teint si merveilleux, par une telle grâce d'expression, que d'Hubert ne trouvait jamais le temps d'examiner avec un détachement suffisant les exigences altières de son orgueil. A vrai dire, il redoutait un peu cette sorte d'enquête intérieure qui l'avait conduit une ou deux fois à une crise de frénésie solitaire, et lui avait fait sentir qu'il aimait assez la jeune fille pour la tuer plutôt que de la perdre. Ces crises, fréquentes chez les hommes de quarante ans, le laissaient épuisé, brisé, repentant, un peu épouvanté aussi. Il trouvait

heureusement une consolation puissante dans la pratique quiétiste de longues stations nocturnes à sa fenêtre ouverte, et de méditations sur le prodige de l'existence de sa fiancée, comme un croyant perdu dans la contemplation mystique de sa foi.

Il ne faudrait pas croire que toutes ces variations de son humeur intime se reflétassent à l'extérieur. D'Hubert n'éprouvait aucune peine à paraître tout épanoui de sourires. Et en fait, il était très heureux. Il obéissait aux règles établies des fiançailles, envoyait chaque matin des fleurs cueillies dans le jardin ou les serres de sa sœur, puis, un peu plus tard, s'en allait déjeuner avec sa fiancée, sa mère et son émigré d'oncle. On passait le milieu de la journée à l'ombre des arbres ou en lentes promenades. Une déférence vigilante, toute voisine d'une frémissante tendresse, caractérisait l'attitude du général, avec un tour enjoué destiné à masquer le trouble profond que causait à son être tout entier une inaccessible proximité. A la fin de l'après-midi, d'Hubert regagnait son logis entre les champs de vignes, certains jours affreusement malheureux, d'autres suprêmement heureux, le lendemain en proie à une tristesse pensive; au moins éprouvait-il toujours une intensité particulière de vie, cette exaltation commune aux artistes, aux poètes et aux amoureux, aux hommes hantés par une grande passion, une noble pensée, ou la vision nouvelle de la beauté plastique.

Le monde extérieur n'avait pas, à cette époque, d'existence réelle pour le général d'Hubert. Un soir pourtant, en franchissant une crête d'où la vue s'étendait sur les deux domaines. il distingua deux silhouettes dans le lointain de la route. La journée avait été divine. Le décor somptueux d'un ciel enflammé parait d'un éclat doux les lignes sobres du paysage méridional. Rochers gris, champs bruns, lointains violets et onduleux s'harmonisaient en un lumineux accord, et exhalaient déjà les parfums du soir. Les deux silhouettes se détachaient en noir sur le ruban blanc de la route poussiéreuse, comme deux pantins de bois rigides. D'Hubert distingua les longues capotes militaires toutes droites, boutonnées jusqu'au menton, les chapeaux retroussés, les traits accusés et amaigris; c'étaient de vieux soldats,

de vieilles moustaches. Le plus âgé des deux portait un carré noir sur un œil; le visage sec et dur de l'autre offrait une particularité bizarre et inquiétante qui, à plus ample examen, se révélait comme l'absence d'un morceau de nez. Levant la main d'un seul mouvement pour saluer le civil qui appuyait sur une grosse canne sa boiterie légère, ils s'enquirent de la maison où habitait le général baron d'Hubert, et de la meilleure façon de pouvoir lui parler tranquilement.

— Vous vous trouverez peut-être assez tranquilles ici, — répondit le général en regardant les vignes baignées de teintes de pourpre et dominées par les murs jaunes et gris d'un village niché sur une colline conique, où le clocher trapu d'une église affectait la silhouette d'un sommet rocheux. — Vous pouvez donc lui parler, et je vous prie, camarades, de le faire ouvertement, en toute confiance.

Ils reculèrent d'un pas, et levèrent à nouveau la main à leur chapeau, en un salut cérémonieux. Alors l'homme au nez gelé, parlant en leur nom à tous deux, fit observer que l'affaire était confidentielle et exigeait de la discrétion. Ils avaient établi leur quartier général là-bas dans ce village, où les maudits croquants — le diable emporte leurs cœurs de damnés royalistes — regardaient de travers trois militaires modestes. Pour le moment, il ne pouvait que demander le nom de deux amis du général d'Hubert.

— Deux amis? — fit avec stupeur le général, tout désorienté. — J'habite chez mon beau-frère, là-bas.

— Eh bien, celui-là fera l'affaire, — fit le vétéran mutilé.

— Nous sommes les amis du général Féraud, intervint l'autre, qui avait jusque-là gardé le silence et se contentait de dévorer du regard de son œil unique l'homme qui n'avait *jamais* aimé l'Empereur.

C'était un spectacle qui en valait la peine. Car même les Judas brodés d'or, qui l'avaient vendu aux Anglais, les maréchaux et les princes l'avaient aimé un jour ou l'autre. Mais cet homme-là n'avait *jamais* aimé l'Empereur, le général Féraud l'affirmait péremptoirement.

Le général d'Hubert ressentit un coup dans sa poitrine. Pendant une imperceptible fraction de seconde, il lui sembla que le mouvement de la terre était devenu perceptible, sous

forme d'un frémissement subtil et terrible dans l'immobilité éternelle des espaces. Mais ce bruit de sang se tut presque aussitôt dans ses oreilles. Il murmura involontairement :

— Féraud,... j'avais oublié son existence.

— Il existe pourtant, bien qu'assez mal en point, à vrai dire, dans l'infâme auberge de ce nid de sauvages, — fit sèchement le cuirassier borgne. — Nous sommes arrivés tout à l'heure dans votre pays sur des chevaux de poste. Il attend notre retour avec impatience. Nous sommes pressés, vous savez. Le général a contrevenu aux ordres ministériels pour vous demander la satisfaction à laquelle lui donnent droit les lois de l'honneur, et naturellement il a envie de finir la chose avant que la gendarmerie ne soit à ses trousses.

L'autre élucida un peu mieux la question :

— Revenir en douce, comprenez-vous? Fuitt... Ni vu, ni connu. Nous avons pris la poudre d'escampette, nous aussi. Votre ami le roi serait heureux de nous supprimer notre maigre pitance sous le premier prétexte venu. C'est un risque. Mais l'honneur avant tout.

D'Hubert avait retrouvé la parole.

— Alors, vous venez comme cela, sur cette route, pour m'inviter à me couper la gorge avec ce... ce... Un rire de fureur le secoua : Ha! Ha! Ha!

Les poings sur les hanches, il riait sans arrêt; devant ces hommes efflanqués, qui se tenaient tout droits, comme s'ils eussent été lancés par un ressort à travers une trappe. Maîtres de l'Europe, vingt-quatre mois plus tôt, ils prenaient déjà la mine de fantômes antédiluviens, et paraissaient moins consistants dans leurs capotes fanées que leurs ombres étriquées, toutes noires sur la route blanche. Ombres militaires et grotesques de vingt ans de guerres et de conquêtes. Ils avaient l'aspect étrange de deux bonzes imperturbables de la religion du sabre. Et le général d'Hubert, l'un des anciens maîtres de l'Europe aussi, riait de ces fossiles solennels, dressés sur son chemin.

L'un d'eux fit, en désignant le général d'un hochement de tête :

— Voilà un joyeux compagnon.

— Il y en a parmi nous qui n'ont plus souri, depuis le jour où l'Autre est parti, — remarqua son camarade.

Une violente envie se sauter sur ces deux spectres irréels et de les abattre sur le sol épouvanta le général d'Hubert. Il cessa brusquement de rire. Tout son désir était maintenant d'en finir avec ces hommes, de les soustraire à sa vue, avant de perdre tout empire sur lui-même. Il s'étonna de la fureur qu'il sentait monter dans sa poitrine. Mais il n'avait pas, pour le moment, le temps d'analyser ses sensations.

— Je comprends que vous désiriez régler cette affaire au plus vite. Ne perdons pas de temps en cérémonies oiseuses. Voyez-vous ce bois, là-bas, au pied de la côte? Oui, le bois de pins. Rencontrons-nous là-bas au lever du soleil. J'apporterai épées ou pistolets, à moins que vous ne préfériez les deux.

Les témoins de Féraud se regardèrent.

— Des pistolets, général, — fit le cuirassier.

— Soit! Au revoir; à demain matin. Jusque-là, laissez-moi vous conseiller de vous tenir cois, si vous ne voulez pas que la gendarmerie vienne faire une enquête sur votre compte avant la nuit. On ne voit pas souvent d'étrangers par ici.

Ils saluèrent silencieusement et s'éloignèrent.

Le général d'Hubert leur tourna le dos et resta longuement planté au milieu de la route, en se mordant les lèvres et en regardant à ses pieds. Puis il se mit à marcher droit devant lui, revenant sur ses pas jusqu'à la grille du parc de sa fiancée. Le crépuscule tombait. Immobile, il regardait à travers les barreaux la façade de la maison toute claire derrière les massifs. Des pas sonnèrent sur le gravier, et bientôt une haute silhouette voûtée émergea d'une allée latérale pour suivre à l'intérieur la clôture du parc.

Le chevalier de Valmassigue, oncle de l'adorable Adèle, ex-général à l'armée des Princes, relieur à Altone (plus tard bottier avec une grande réputation d'élégance dans la façon des chaussures de dames dans une autre petite ville d'Allemagne), portait des bas de soie sur ses jambes maigres, des souliers bas à boucles d'argent et un gilet à ramages. Un habit à longues basques à la française épousait la courbure de son dos maigre. Un petit tricorne reposait sur son abondante chevelure grise nouée en queue.

— Monsieur le Chevalier, — héla doucement d'Hubert.

— Quoi! Encore ici, mon ami. Auriez-vous oublié quelque chose?

— C'est cela, tonnerre! J'avais oublié quelque chose que je suis venu vous dire. Non... dehors. Derrière le mur. C'est une chose trop affreuse pour la raconter dans un endroit où elle habite.

Le Chevalier sortit tout de suite, avec cette résignation bienveillante dont font montre certains vieillards pour les fugues de la jeunesse. Plus âgé d'un quart de siècle que le général d'Hubert, il le tenait, dans le fond de son cœur, pour un jeune amoureux assez fâcheux. Il avait bien entendu ses paroles énigmatiques, mais n'attachait pas une importance excessive à ce que peut raconter un homme de quarante ans si durement touché. L'état d'esprit de la génération française mûrie pendant ses années d'exil lui restait à peu près inintelligible. Leurs sentiments avaient pour lui une absurde violence, manquaient de tact et de mesure, leur langage était inutilement exagéré. Il rejoignit tranquillement le général sur la route, et ils firent quelques pas en silence; d'Hubert s'efforçait de maîtriser son agitation et de retrouver le calme de sa voix.

— C'est parfaitement exact; j'avais oublié quelque chose; j'avais oublié, jusqu'à l'heure dernière, que j'avais une affaire d'honneur urgente sur les bras. C'est incroyable, mais c'est vrai.

Il y eut un instant de profond silence. Puis dans la paix vespérale de la campagne, la vieille voix claire du chevalier s'éleva légèrement chevrotante :

— Monsieur, c'est une indignité!

Telle fut sa première pensée. L'enfant née pendant son exil, la fille posthume de son pauvre frère, assassiné par une bande de Jacobins, était devenue, depuis son retour, très chère à son vieux cœur, qui n'avait vécu tant d'années que des souvenirs d'anciennes tendresses.

— C'est une chose inconcevable, vous savez! Un homme règle les affaires de ce genre, avant de demander la main d'une jeune fille. Eh! si vous aviez oublié votre histoire dix jours de plus, vous auriez été marié avant que la mémoire ne vous fût revenue. De mon temps les hommes n'oubliaient

ni de telles obligations, ni le respect dû aux sentiments d'une enfant innocente. Si je ne les respectais pas moi-même, je qualifierais votre conduite d'une façon qui ne vous plairait guère.

Le général d'Hubert laissa échapper un gémissement :

— Que cette considération ne vous retienne pas. Vous ne courez pas grand risque de l'offenser mortellement.

Mais le vieillard ne faisait pas attention à cette ineptie d'amoureux. Peut-être ne l'entendit-il même pas.

— De quoi s'agit-il? — demanda-t-il. — Quelle est la nature de cette...

— Dites de cette folie de jeunesse, monsieur le Chevalier. C'est le résultat incroyable, inconcevable de... — Il s'arrêta court. « Il ne voudra jamais me croire, se dit-il. Il va penser que je le prends pour un imbécile, et se jugera offensé. » D'Hubert reprit : — Oui, née d'une folie de jeunesse, elle est devenue...

— Eh bien, il faut arranger les choses, — interrompit le chevalier.

— Arranger?

— Oui, dût-il en coûter à votre amour-propre. Vous auriez dû vous rappeler que vous étiez fiancé. Vous l'avez oublié aussi, sans doute. Et voilà que vous oubliez votre querelle. C'est le plus déplorable exemple de légèreté dont j'aie jamais entendu parler.

— Grands dieux, monsieur! Vous ne vous figurez pas que j'aie été ramasser ce duel lors de mon dernier séjour à Paris, peut-être, ou depuis quelques jours.

— Eh! qu'importe la date précise de votre folie, monsieur, — s'écria sèchement le chevalier. — Le principal, c'est d'arranger l'affaire.

En voyant le général tressaillir, et chercher à placer un mot, le vieil émigré leva la main et ajouta avec dignité :

— J'ai été soldat aussi. Je n'oserais pas proposer une démarche douteuse à l'homme dont ma nièce doit porter le nom. Je vous affirme qu'entre deux galants hommes, une affaire peut toujours s'arranger.

— Mais, saperlotte, monsieur le Chevalier, celle-là date de quinze au seize ans. J'étais lieutenant de hussards, à l'époque.

Le vieux chevalier resta confondu devant l'accent de véhément désespoir de cette affirmation.

— Vous étiez lieutenant de hussards, il y a seize ans? — balbutia-t-il avec stupeur.

— Évidemment. Vous ne pensez pas que j'aie été nommé général au berceau, comme un prince du sang?

Dans le crépuscule mauve qui s'épaississait sur les vignes, avec une bande sombre pourpre très bas au couchant, la voix de l'ex-officier à l'armée des Princes se fit très nette, méticuleusement polie.

— Je rêve. Est-ce que vous plaisantez, ou dois-je comprendre que vous avez laissé dormir une affaire d'honneur pendant seize ans?

— Elle m'a poursuivi tout ce temps-là, voilà ce que je veux dire. Son origine n'est pas facile à expliquer. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois sur le terrain depuis le début de l'affaire.

— Quelles manières! Quelle horrible perversion du courage! Il faut la folie sanguinaire de la Révolution, qui a marqué toute une génération, pour expliquer une telle inhumanité, — murmura le vieil émigré d'un ton pensif. — Comment s'appelle votre adversaire?

— Mon adversaire? Féraud.

Diaphane, sous le tricorne et les vêtement anciens, comme un fantôme voûté et émacié de l'ancien régime, le chevalier évoqua des souvenirs défunts :

— Je me souviens des démêlés, au sujet de la petite Sophie Derval, entre monsieur de Brissac, capitaine aux Gardes du Corps, et d'Anjorrant (pas le grêlé, l'autre, le beau d'Anjorrant, comme on disait). Ils se rencontrèrent trois fois en dix-huit mois, le plus galamment du monde. C'était la faute de cette petite Sophie, qui s'obstinait à jouer...

— Il n'y a rien de pareil ici, — interrompit le général d'Hubert avec un rire sardonique. — L'affaire n'est pas du tout aussi simple, de moitié aussi raisonnable, — ajouta-t-il, en grinçant des dents avec rage.

Il y eut un long moment de silence, que le chevalier rompit pour demander, sans animation :

— Qui est-ce, ce Féraud?

— Un lieutenant de hussards, aussi... pardon; il est général maintenant. C'est un Gascon; le fils d'un forgeron, je crois.

— Là! Je le pensais bien. Ce Bonaparte avait une prédilection pour la canaille. Je ne dis pas cela pour vous, d'Hubert. Vous êtes des nôtres, quoique vous ayez servi cet usurpateur qui...

— Laissez-le donc tranquille; il n'a rien à voir là dedans, — s'écria d'Hubert.

Le chevalier haussa ses maigres épaules.

— Des Féraud! Des enfants de forgeron et de traînées de village. Voyez ce que l'on gagne à se mêler à cette sorte de gens.

— Vous avez fait des souliers, vous, chevalier.

— D'accord; je ne suis pas fils de savetier. Ni vous non plus, monsieur d'Hubert. Nous avons l'un et l'autre quelque chose que n'ont pas tous les princes, tous les ducs, tous les maréchaux de votre Bonaparte, parce que nul pouvoir sur terre n'aurait pu le leur donner, — riposta le vieil émigré avec l'animation croissante de l'homme qui a trouvé un argument solide. — Ça n'existe pas, ces Féraud! Féraud! Qu'est-ce que c'est que Féraud? Un va-nu-pieds transformé en général par un aventurier corse déguisé en empereur. Il n'y a pas de raison plausible pour qu'un d'Hubert aille s'encanailler en se battant avec un individu de cette espèce. Vous pouvez parfaitement lui faire des excuses. Et si le manant s'avise de les repousser, vous n'avez qu'à refuser de le rencontrer.

— Vous dites que je puis faire cela?

— Oui, je le dis, en toute conscience.

— Monsieur le Chevalier, à quoi vous croyez-vous donc revenu, au retour de votre émigration?

D'Hubert avait prononcé ces paroles avec un accent si vibrant que le vieillard redressa vivement la tête où l'argent des cheveux brillait sous le petit tricorne. Il resta un instant interdit, puis montrant, d'un geste lent et grave, une grande croix, dressée à un carrefour, sur un bloc de pierre, et qui dessinait en noir ses bras de fer forgé contre la bande rouge du ciel assombri :

— Dieu le sait, — fit-il enfin; — Dieu le sait! N'était cet emblème que je me souviens d'avoir vu en ce même endroit dans mon enfance, je me demanderais à quoi nous sommes

revenus, en effet, nous les fidèles à notre Dieu et à notre roi? La voix même des gens a changé!

— Oui, c'est une France nouvelle, — fit le général d'Hubert. Il semblait avoir recouvré son calme et son accent était légèrement ironique. — Et c'est pourquoi je ne saurais suivre votre conseil. Comment, d'ailleurs refuser d'être mordu par un chien qui veut mordre? C'est impossible. Croyez-moi; Féraud n'est pas homme à se laisser arrêter par des excuses ou des refus. Mais il y a d'autres moyens. Je pourrais, par exemple, faire tenir un mot au brigadier de gendarmerie de Soulac; le général et ses amis seraient arrêtés sur un simple ordre de ma part. Cela ferait jaser dans l'armée, chez les officiers en service ou en disponibilité,... surtout chez les demi-soldes. De la canaille, tout cela; d'anciens compagnons d'armes d'Armand d'Hubert. Mais un d'Hubert se soucie-t-il de gens sans existence? Mieux encore, je pourrais envoyer chercher le maire du village par mon beau-frère pour le prévenir. Il n'en faudrait pas plus pour faire assaillir les trois brigands à coups de fléaux et de fourches, et pour les faire flanquer dans un bon fossé bien creux et bien humide. Personne n'en saurait rien. On l'a fait, à moins de quatre lieues d'ici, à trois pauvres diables, trois lanciers rouges de la Garde qui rentraient chez eux. Que dit votre conscience, Chevalier? Un d'Hubert peut-il agir ainsi avec trois hommes qui n'existent pas?

Quelques étoiles trouaient l'obscurité bleue du ciel de cristal. La petite voix sèche du chevalier demanda aigrement :

— Pourquoi me dites-vous tout cela?

Le général saisit et serra violemment la vieille main desséchée :

— Parce que je vous dois toute franchise. Qui pourrait dire la vérité à Adèle, sinon vous? Vous comprenez pourquoi je n'ose pas me confier à mon beau-frère ni à ma sœur, Chevalier. J'ai été si près de faire tout ce que je viens de vous dire que j'en tremble. Vous ne savez pas combien ce duel me paraît redoutable. Et il n'y a pas moyen d'y échapper. — Puis murmurant, après un silence : — C'est une fatalité! il lâcha la main inerte du chevalier, et dit de son ton ordinaire :

— Il faudra que je me passe de témoins. Si je dois rester

sur le terrain, vous saurez vous, au moins, tout ce que l'on peut savoir de cette affaire.

Le fantôme falot de l'ancien régime semblait s'être voûté encore pendant cet entretien :

— Comment ferai-je pour garder ce soir un visage paisible devant ces deux femmes? — gémit-il. — Général, j'ai bien de la peine à vous pardonner!

D'Hubert ne répondit pas.

— Votre cause est-elle bonne, au moins?

— Je suis parfaitement innocent.

Et, saisissant le bras du chevalier au-dessus du coude, il lui infligea une brusque secousse :

— Il faut que je le tue! — siffla-t-il, — puis, ouvrant la main, il descendit la route.

Les attentions délicates d'une sœur très aimante avaient assuré au général une parfaite liberté de mouvements dans la maison dont il était l'hôte. Il avait même sa propre entrée par une petite porte percée au coin de l'orangerie. Aussi n'eut-il pas, ce soir-là, à dissimuler son agitation devant la calme ignorance de ses hôtes. Il en fut heureux. Il lui semblait que, s'il devait ouvrir la bouche, ce serait pour éclater en imprécations affreuses et vaines, pour saccager les meubles, briser les verres et la vaisselle. En ouvrant sa porte particulière, et en gravissant les vingt-huit marches d'un escalier tournant qui donnait accès au couloir où s'ouvrait sa chambre, il vit se jouer une scène horrible et humiliante, où un fou furieux aux yeux injectés et à la bouche écumante faisait des dégâts inouïs en brisant les objets inanimés qui peuvent se trouver dans une salle à manger bien ordonnée. Quand il ouvrit la porte de son appartement, la crise était passée, mais sa fatigue physique était telle qu'il dut s'appuyer au dossier des sièges pour traverser la pièce, et aller s'affaler sur un divan bas et large. Sa prostration morale était plus grande encore. Cette brutalité de sentiments qu'il n'avait connue qu'en chargeant l'ennemi sabre en main, stupéfiait cet homme de quarante ans, qui n'y reconnaissait pas la furie instinctive de sa passion menacée. Mais dans son épuisement mental et physique, cette passion s'éclaircissait, se distillait, se raffinait en un sentiment de désespoir mélanco-

lique, à l'idée de devoir mourir peut-être avant d'avoir appris à l'adorable fille à l'aimer.

Cette nuit-là, allongé sur le dos, avec les mains sur les yeux, ou couché sur le ventre, le visage enfoui dans les coussins, le général d'Hubert fit tout le pèlerinage des émotions. Écœurant dégoût devant l'absurdité de la situation, doute de sa propre attitude à la conduite de la vie, défiance de ses meilleurs sentiments (que diable avait-il besoin d'aller chez Fouché?), il connut tout cela tour à tour. « Je suis un idiot, ni plus ni moins, se dit-il. Un idiot susceptible. Parce que j'ai entendu deux hommes parler dans un café... Je suis un idiot qui a peur des mensonges, alors que dans la vie la vérité compte seule!

Il se leva à diverses reprises, et marchant en chaussettes pour n'être pas entendu, but toute l'eau qu'il put trouver dans la nuit. Il connaissait les tourments de la jalousie aussi. Elle épouserait un autre homme. Son âme tressaillait d'angoisse. La ténacité de ce Féraud, l'atroce insistance de cette brute imbécile l'accablaient avec la force terrifiante d'une impitoyable destinée. D'Hubert tremblait en reposant le pot à eau. « Il finira par m'avoir », se dit-il. Il goûtait toutes les émotions que la vie peut donner. Il sentait dans sa bouche le goût subtil et nauséeux de la peur, non pas de la peur excusable devant un regard candide et amusé de jeune fille, mais la peur de la mort, et la peur de la lâcheté que connaît l'homme d'honneur.

Si le véritable courage consiste à affronter un danger odieux, dont la seule pensée fait cabrer notre corps, notre cœur et notre âme, le général d'Hubert eut l'occasion de le mettre en pratique pour la première fois de sa vie. Il avait avec ivresse chargé batteries ou carrés d'infanterie, et avait, sans même y penser, porté des messages sous des grêles de balles. Son rôle, aujourd'hui, était de marcher en tapinois, au lever du jour, vers une mort obscure et révoltante. Il n'hésita pas un instant. Il portait deux pistolets dans un sac de cuir qu'il passa en bandoulière. Avant de sortir du jardin, il se sentit à nouveau la bouche sèche; il cueillit deux oranges. C'est seulement après avoir refermé la grille derrière lui qu'il eut un moment de faiblesse.

Il se força à avancer quand même, et retrouva l'usage de ses jambes après quelques pas. Dans l'aube incolore et transparente, le bois de pins détachait avec netteté contre les rochers gris de la colline les colonnes de ses troncs et la masse sombre de sa verdure. D'Hubert regardait fixement devant lui, et suçait une orange en marchant. Le calme souriant, en face du danger qui avait fait de lui un officier aimé de ses hommes et apprécié de ses supérieurs, lui revenait peu à peu. Il marchait à une bataille. A l'orée du bois, il s'assit sur un rocher, en tenant la seconde orange dans sa main, et se reprocha d'être arrivé si ridiculement tôt sur le terrain. Il ne fut pourtant pas long à entendre un sifflement de branches, des pas sur le sol dur, et le bruit d'une conversation entrecoupée, à voix haute. Une voix disait quelque part, derrière lui, avec un accent vantard :

— C'est un beau gibier pour ma carnassière!

« Les voici, se dit-il. Que parlent-ils de gibier? Serait-ce de moi qu'il s'agit? » Et voyant le fruit qu'il tenait à la main : « Bonnes oranges, se dit-il; c'est l'arbre de Léonie; autant manger celle-là que de la jeter! »

Émergeant d'un désert de rochers et de buissons, Féraud et ses seconds aperçurent le général d'Hubert en train de peler l'orange. Ils s'arrêtèrent, attendant de lui voir redresser la tête. Alors les témoins levèrent leur chapeau, tandis que Féraud s'écartait un peu, les mains derrière le dos.

— Je suis obligé, messieurs, de prier l'un de vous de se mettre à ma disposition, — fit d'Hubert; — je n'ai pas amené d'ami. Y consentez-vous?

— Cela ne se refuse pas, — fit sentencieusement le cuirassier borgne, tandis que l'autre vétéran remarquait :

— C'est gênant, tout de même.

— L'état d'esprit des gens, dans cette partie du pays. m'interdisait d'avertir personne de la raison de votre présence, — expliqua courtoisement d'Hubert.

Ils saluèrent, regardèrent autour d'eux, et firent observer tous deux en même temps :

— Fichu terrain!

— Rien à faire ici.

— Pourquoi nous tourmenter de terrain, de mesures, d'un

tas d'embarras? Simplifions les choses. Chargez les deux paires de pistolets. Je prendrai ceux du général Féraud et il prendra les miens. Ou mieux encore; prenons une paire mixte, un de chaque paire. Puis nous entrerons dans le bois et nous tirerons à vue, pendant que vous resterez sur la lisière. Nous ne sommes pas ici pour faire des cérémonies, mais pour un combat à mort. Le premier terrain venu est assez bon pour cela. Si je tombe, laissez-moi où je serai et sauvez-vous; il ne serait pas prudent pour vous d'être découverts dans les environs.

Après une courte discussion, Féraud accepta ces conditions. Pendant que les seconds chargeaient les pistolets, on l'entendit siffler et on le vit se frotter les mains avec une parfaite satisfaction. Il défit vivement sa capote, tandis que le général ôtait la sienne, et la posait soigneusement sur un rocher.

— Vous pourrez conduire votre homme à l'autre lisière du bois et l'y laisser entrer exactement dans dix minutes — proposa d'Hubert avec calme, mais avec le sentiment qu'il donnait des ordres pour son exécution. Ce fut, d'ailleurs, son dernier moment de faiblesse. — Attendez. Comparons nos montres, d'abord.

Il sortit la sienne. L'homme au nez gelé alla emprunter celle du général Féraud. Ils penchèrent un instant la tête sur les aiguilles.

— Entendu! à six heures moins quatre à la vôtre; moins sept à la mienne.

C'est le cuirassier qui resta auprès du général d'Hubert, son œil unique immuablement fixé sur le cadran blanc de la montre qu'il tenait dans le creux de sa main. Il ouvrit la bouche, attendant le battement de la dernière seconde pour lancer le mot :

— Avancez.

Le général d'Hubert se mit en marche et passa de l'éclat d'un matin ensoleillé de Provence à l'ombre fraîche et aromatique des pins. Le soleil était net entre les troncs rougeâtres dont la multitude, inclinée sous des angles variés, lui fit d'abord un peu tourner la tête. Il lui semblait être au début d'une bataille, et la confiance en lui qui faisait sa force dominante se réveilla dans son cœur. Il se sentait tout à son affaire

maintenant, et le problème n'était plus que de tuer son adversaire. Il ne fallait rien moins pour le délivrer de ce cauchemar imbécile. « Il ne servirait à rien de blesser une brute pareille, » se disait-il. Il avait une réputation d'ingéniosité et ses camarades, bien des années auparavant, aimaient l'appeler le stratégiste. En fait, il savait penser en face de l'ennemi. Féraud, au contraire, n'était qu'un combattant, mais un tireur émérite, malheureusement.

— Il faut que j'essuie son feu à la plus grande distance possible, — se dit-il.

A ce moment il vit quelque chose de blanc remuer au loin entre les arbres, la chemise de son adversaire. Il fit résolument un pas entre les troncs, s'exposant en plein. Puis, rapide comme l'éclair, il bondit en arrière. La tentative était hasardeuse, mais elle fut couronnée de succès. D'Hubert entendit le bruit sec d'un coup de feu, en même temps qu'un petit morceau d'écorce détaché par la balle lui piquait douloureusement l'oreille.

Le général Féraud, avec une balle perdue, devenait prudent. D'Hubert hasarda un œil hors de son abri, mais il ne vit rien. Une telle ignorance de la situation de son adversaire comportait un sentiment d'insécurité. D'Hubert se sentait affreusement exposé sur le flanc. Tout à coup il vit de nouveau quelque chose de blanc passer devant lui. Ha! l'ennemi était encore en face, alors. Il avait eu peur d'un mouvement tournant. Mais sans doute le général Féraud n'y avait-il pas même songé. D'Hubert le vit passer sans précipitation d'un arbre à l'autre, en droite ligne. Avec un grand calme, il affermit sa main. Trop loin encore. Il se savait tireur médiocre. Il devait jouer une partie d'attente... pour tuer.

Voulant profiter de la plus forte épaisseur du tronc, il s'allongea sur le sol. Ainsi étendu, la tête du côté de son adversaire, il se trouvait entièrement protégé. Il ne s'agissait plus de s'exposer, maintenant; l'ennemi était trop près. La conviction que Féraud ne tarderait pas à faire un geste téméraire était un baume à l'âme du général d'Hubert. Mais il était bien gênant, et médiocrement utile de tenir le menton levé au-dessus du sol. Il pencha un peu la tête de côté, et en exposa une petite partie avec une certaine appré-

hension, mais somme toute sans grand péril. Son adversaire ne pouvait pas le chercher si près de la terre. Il aperçut au vol le général Féraud qui passait d'arbres en arbres avec une prudente résolution. « Il se moque de mon tir », se dit-il, avec cette compréhension de l'âme de l'adversaire qui aide si bien à gagner les batailles. Il s'en trouva confirmé dans sa tactique d'immobilité. « Si je pouvais voir derrière moi aussi bien que devant », se disait-il avec anxiété, en souhaitant l'impossible.

Il lui fallut une certaine force de caractère pour lâcher ses pistolets, mais, obéissant à une impulsion soudaine, il les posa pourtant, très doucement, à droite et à gauche. A l'armée on l'accusait volontiers de jouer au petit maître parce qu'il se rasait et mettait une chemise propre les jours de bataille. Il s'était toujours en effet montré très soigneux de sa personne. Chez un homme qui frise la quarantaine, et qui tombe amoureux d'une jeune et charmante fille, ce louable amour-propre peut conduire à de menues faiblesses, telles que la possession d'un élégant écrin contenant un petit peigne d'ivoire et nanti sur le couvercle d'un bout de miroir. De ses mains libres, le général d'Hubert fouilla dans les poches de son pantalon pour chercher cet ustensile d'une vanité innocente, bien excusable chez le possesseur de longues moustaches soyeuses. Il le sortit, puis, avec un parfait sang-froid et une promptitude égale, il se retourna sur le dos. Dans cette attitude, la tête, légèrement redressée, et le miroir un peu en dehors du tronc d'arbre, il y louchait de l'œil gauche, tandis que son œil droit s'ouvrait sur ses derrières. Il démontrait de la sorte le bien-fondé de la parole de Napoléon, « que pour un soldat français, le mot impossible n'existe pas ». L'ombre qu'il surveillait remplissait presque le champ de son petit miroir.

— S'il fait un pas, — se dit-il avec satisfaction, — je verrai forcément ses jambes. En tout cas il ne pourra pas me tomber dessus à l'improviste.

Et en effet il distingua bientôt les bottes du général Féraud, qui brillaient une seconde pour disparaître aussitôt, et éclipsaient un instant toute autre image dans le petit miroir. Il changea de position, mais, avant d'adopter au

jugé une direction nouvelle, il ne se rendit pas compte que ses pieds et une partie de ses jambes étaient maintenant en pleine vue de son adversaire.

Le général Féraud s'était peu à peu laissé impressionner par l'adresse stupéfiante avec laquelle son ennemi se dissimulait. Il était absolument certain d'avoir, avec une précision meurtrière, touché l'arbre qu'il avait visé. Et pourtant il n'avait pu distinguer le bout d'une oreille. Comme il le cherchait à cinq pieds dix pouces du sol, le fait n'était pas très surprenant, mais n'en paraissait pas moins étrange au général Féraud.

La vue de ces pieds et de ces jambes lui fit monter à la tête un brusque flot de sang. Il chancela littéralement derrière son arbre, et dut se retenir avec la main. L'autre était à terre, alors. A terre. Parfaitement immobile. En pleine vue. Qu'est-ce que cela voulait dire? L'idée qu'il avait abattu son adversaire du premier coup se fit jour dans la tête de Féraud et y prit consistance de seconde en seconde, étouffant toute autre supposition, irrésistible, triomphante, féroce.

— Quel idiot j'étais de croire que j'avais pu le manquer, — grommela-t-il entre ses dents; — il est resté exposé en plein, l'imbécile, pendant deux bonnes secondes.

Féraud regardait les membres immobiles, et sentait les derniers vestiges de surprise faire place en lui à une admiration sans bornes pour sa propre adresse de tireur.

— Les pieds en l'air! Par le dieu de la guerre, voilà un coup! — exultait-il en lui même. — Il l'a évidemment reçu en plein dans la tête, où j'ai visé, et est venu tomber derrière cet arbre, en roulant sur le dos pour mourir.

Il ouvrait de grands yeux, oubliant le danger, avec une sorte d'épouvante et presque de regret. Pour rien au monde, cependant, il n'aurait voulu revenir sur un coup pareil.

— Roulé sur le dos pour mourir!

C'était cette position désespérée d'un homme sur le dos qui criait l'évidence au général Féraud. Il ne pouvait s'imaginer qu'une semblable attitude eût été délibérément adoptée par un homme vivant. C'était inconcevable, en dehors de toute supposition raisonnable. On ne pouvait invoquer de

raison plausible pour une telle folie. Il faut reconnaître que les pieds dressés du général d'Hubert paraissaient étrangement morts. Le général Féraud gonfla ses poumons pour lancer à ses témoins un appel de stentor, mais il se retint un instant, pour obéir à ce qu'il prenait pour un excès de scrupule.

— Je vais aller voir s'il vit encore, — grommela-t-il en abondonnant sans crainte le couvert de son arbre. Ce mouvement fut immédiatement décelé par l'ingénieux d'Hubert. Il crut à un nouveau bond, mais ne voyant pas les bottes dans le champ du miroir, il conçut quelque inquiétude. Féraud s'était seulement un peu écarté de sa ligne de visée, mais d'Hubert ne pouvait se représenter qu'il vînt à lui avec une insouciance parfaite. Il commmençait à se demander ce qu'était devenu son adversaire, et fut pris tout à fait à l'improviste : le premier signal d'un danger fut pour lui l'apparition de l'ombre de son ennemi qui tombait allongée par l'obliquité du soleil matinal, sur ses jambes étendues. Il n'avait pas entendu le moindre bruit de pas sur le sol meuble entre les arbres.

C'en était trop pour son sang-froid. Il bondit brusquement, en laissant ses pistolets sur le sol. L'instinct irrésistible d'un homme ordinaire (à moins qu'il ne fût paralysé par la terreur) eût été de se baisser pour ramasser ses armes, au risque de se faire fusiller dans cette position. L'instinct est irréfléchi, bien entendu; c'est sa définition même. Mais il vaudrait la peine de rechercher si dans une humanité pensante, les impulsions machinales de l'instinct ne sont pas affectées par le mode ordinaire de la pensée. Dans sa jeunesse, Armand d'Hubert, officier sérieux et d'avenir, avait exprimé l'opinion qu'à la guerre, il ne faut jamais se retrancher derrière une faute. Cette idée, développée et défendue en maintes discussions, s'était implantée dans son cerveau comme une notion fondamentale, pour devenir une partie de son individualité mentale. Qu'elle l'eût assez profondément imprégné pour affecter les réflexes de son instinct ou qu'il fût simplement trop « stupéfait » pour se souvenir des maudits pistolets », comme il le déclarait lui-même plus tard, le fait est que le général d'Hubert ne songea pas à se pencher pour les ramasser. Au

lieu de revenir sur son erreur il saisit à deux mains le tronc rugueux et se jeta derrière avec une telle impétuosité qu'il en fit le tour. Une flamme, un coup de feu. Il se retrouva face à face avec le général Féraud qui, complètement déconcerté par un tel déploiement d'agilité chez un mort, restait tout tremblant. Un léger nuage de fumée volait devant son visage qui avait un aspect extraordinaire, comme si la mâchoire avait été déboîtée.

— Je ne l'ai pas raté! — croassa-t-il d'une voix rauque, sortie des profondeurs de sa gorge sèche.

Ce cri sinistre rompit le charme qui semblait paralyser le général d'Hubert.

— Si, vous m'avez raté... à bout portant! — s'écria-t-il, sans avoir encore retrouvé tout à fait ses esprits. Le retour de la conscience s'accompagna chez lui d'une bouffée de fureur homicide. dont la violence était faite de tous les ressentiments accumulés pendant une vie. Pendant des années, le général d'Hubert avait été exaspéré et humilié par une absurdité atroce que lui imposait le caprice sauvage de cet homme. Au surplus, d'Hubert avait été, en cette dernière circonstance, trop révolté par l'idée de la mort prochaine pour que la réaction de son angoisse n'affectât pas la forme d'un désir de meurtre. — Et j'ai encore mes deux balles, — ajouta-t-il impitoyablement.

Féraud grinça des dents et son visage prit une expression furieuse et implacable.

— Allez-y! — fit-il sourdement.

C'eussent été là ses dernières paroles, si son adversaire eût tenu ses pistolets à la main. Mais les pistolets étaient à terre, au pied d'un pin. D'Hubert eut la seconde de réflexion nécessaire pour songer que ce n'est pas comme homme mais comme amoureux qu'il avait redouté la mort; en elle il voyait non le danger, mais le rival possible, non l'ennemie de la vie, mais l'obstacle à son mariage. Et voilà que la mort était vaincue et le rival écarté, entièrement écarté, écrasé...

Il ramassa machinalement ses pistolets, et au lieu de tirer dans la poitrine de Féraud, il exprima la pensée qui obsédait son esprit :

— Vous ne vous battrez plus en duel, dorénavant!

Son accent de satisfaction paisible et ineffable fut intolérable au stoïcisme du général Féraud :

— Ne musardez pas, alors, maudit muguet d'état-major! — hurla-t-il tout à coup, sans cesser de dresser fièrement son visage impassible sur un corps très droit.

Le général d'Hubert désarma soigneusement ses pistolets. Ce geste fut observé avec des sentiments contradictoires par son adversaire.

— Vous m'avez manqué deux fois, — dit froidemnt le vainqueur, en prenant les deux pistolets dans une seule main, et la seconde fois à un pied à peine de distance. Par toutes les règles du combat singulier, votre vie m'appartient. Cela ne veut pas dire que je veuille en disposer maintenant.

— Je n'ai que faire de votre longanimité, — grommela d'un ton farouche le général Féraud.

— Laissez-moi vous faire observer que cela ne me regarde pas, — fit d'Hubert, dont toutes le paroles étaient dictées par une délicatesse consommée. La colère lui aurait fait tuer cet homme, mais de sang-froid, il répugnait à humilier, par un déploiement de générosité, cet être absurde, — ce vieux soldat de la Grande Armée, ce compagnon des prodiges et des terreurs de la grande épopée militaire. — Vous n'avez pas la prétention de m'indiquer ce que je dois faire de ce qui m'appartient!

Le général Féraud tressaillit, et l'autre continua :

— Vous m'avez forcé, au nom de l'honneur, à tenir ma vie à votre disposition, pendant quinze ans. Très bien. Maintenant que l'affaire est terminée à mon avantage, je réclame du même principe pour disposer de votre vie comme je l'entendrai. Vous la tiendrez à ma disposition, tant qu'il me plaira, ni plus, ni moins. Vous êtes mon prisonnier sur parole, jusqu'à ce que je vous donne la liberté.

— C'est vrai, mais c'est une situation absurde pour un général de l'Empire, — s'écria Féraud avec une conviction profonde et effarée. — Alors je vais passer le reste de ma vie à attendre votre bon plaisir, avec pistolet chargé dans mon tiroir. C'est... c'est idiot! Je serai un objet de... de dérision!

— Absurde? Idiot? Croyez-vous? — demanda le général d'Hubert, avec une feinte gravité. — C'est possible; mais je ne

sais qu'y faire. Pourtant, il est peu probable que j'aille causer beaucoup de cette aventure, et personne n'a besoin d'en rien savoir au même titre que tout le monde ignore, jusqu'à ce jour, l'origine de notre querelle. Pas un mot de plus, ajouta-t-il vivement. — Je ne puis discuter cette question avec un homme qui, en ce qui me concerne, n'a plus d'existence.

Quand les deux duellistes sortirent du bois, Féraud un peu en arrière et apparemment plongé dans une sorte de léthargie, les deux témoins accoururent, chacun de leur côté. Le général d'Hubert prit la parole, d'une voix forte et distincte :

— Messieurs, je me fais un devoir d'affirmer solennellement ici, en présence du général Féraud, que notre différend est enfin réglé pour de bon. Vous pourrez en informer tous ceux que la chose intéresse.

— Une réconciliation, après tout? — s'écrièrent-ils en même temps.

— Une réconciliation? Pas tout à fait. Mais quelque chose de beaucoup plus solide. N'est-ce pas, général Féraud?

Le général Féraud se contenta de baisser la tête en signe d'assentiment. Plus tard dans la journée, en se trouvant seuls hors de portée des oreilles de leur irascible ami, le cuirassier déclara tout à coup :

— D'ordinaire, j'y vois aussi bien avec mon seul œil que tout le monde. Mais cette histoire me dépasse; il ne veut rien dire.

— Dans cette affaire, je me suis laissé dire qu'il y avait eu, du commencement à la fin, quelque chose que personne à l'armée ne comprenait tout à fait, — commenta le chasseur au nez incomplet. — Elle a commencé dans le mystère, s'est poursuivie dans le mystère, et doit finir dans le mystère, apparemment.

Le général d'Hubert retournait chez lui à grands pas pressés. Il ne se sentait soulevé par aucun sentiment de triomphe; il avait vaincu, mais ne sentait pas qu'il eût gagné beaucoup par sa victoire. La nuit précédente, il répugnait à risquer une vie qui lui apparaissait délicieuse et digne d'être conservée pour conquérir un amour de jeune fille. Il avait traversé des minutes où, par une merveilleuse illusion, cet amour lui semblait déjà conquis, et où son existence menacée

prenait une capacité d'adoration plus prodigieuse encore. Sa vie maintenant assurée avait perdu toute magnificence et prenait un aspect particulièrement alarmant, comme un piège destiné à faire éclater son indignité. Quant à la merveilleuse illusion d'amour dont il s'était un instant leurré dans l'agitation d'une nuit, qui aurait pu être sa dernière sur terre, il en comprenait maintenant l'ironie. Ce n'était que le paroxysme d'une vanité en délire. Ainsi, à cet homme calmé par l'heureuse issue d'un duel, la vie paraissait dépouillée de tout charme, simplement parce qu'elle n'était plus menacée.

En abordant la maison par l'arrière, et en traversant le verger et le potager, il ne put remarquer l'agitation qui régnait sur la façade. Il ne rencontra pas une âme. Mais dans le corridor où il étouffait ses pas il s'avisa soudain que la maison était éveillée et plus animée que de coutume. Dans un bruit confus d'allées et venues, on entendait héler des domestiques. Il s'aperçut avec chagrin que la porte de sa chambre était grande ouverte, bien que les persiennes en fussent encore closes. Il avait espéré que son escapade matinale passerait inaperçue. Il croyait trouver un domestique dans la chambre, mais un rayon de lumière filtré par une fente des volets lui laissa distinguer sur un divan bas une masse confuse, où il crut déceler deux silhouettes de femmes étroitement embrassées, et d'où sortaient mystérieusement des sanglots et des murmures désolés. Le général d'Hubert poussa violemment les volets de la plus proche fenêtre. Une des femmes bondit. C'était sa sœur. Elle resta un instant immobile, les cheveux tombants et les bras levés au-dessus de sa tête, puis, avec un cri étouffé, elle se jeta contre sa poitrine. Il lui rendit son étreinte, tout en s'efforçant de se dégager. L'autre femme ne s'était pas levée, et semblait au contraire se tapir davantage sur le divan, en cachant son visage dans les coussins. Sa chevelure défaite également était d'un blond admirable. Le général d'Hubert la reconnut avec une émotion poignante. Mademoiselle de Valmassigue! Adèle! dans une pareille détresse!

Fort inquiet, il s'arracha délibérément à l'étreinte de sa sœur. Madame Léonie étendit alors son beau bras nu sous la manche du peignoir, et montrant le divan d'un geste tragique :

— Cette pauvre enfant terrifiée est accourue ici, de chez elle à pied; une demi-lieue en courant tout le temps.

— Qu'est-ce qui a donc pu arriver? — demanda le général d'Hubert d'une voix basse et agitée.

Mais madame Léonie continuait intrépidement :

— Elle a sonné à la grande porte, et a éveillé toute la maison. Nous dormions encore tous. Tu peux imaginer l'horrible secousse... Adèle, mon enfant, remettez-vous.

L'expression du général d'Hubert n'était pas celle d'un homme qui « imagine » facilement. Dans le chaos des suppositions, il s'arrêta un instant à l'idée que sa future belle-mère avait dû mourir subitement. Il la repoussa d'ailleurs tout de suite, il ne concevait pas la nature de l'événement ou de la catastrophe qui pût inciter mademoiselle de Valmassigue à quitter une maison pleine de domestiques pour apporter elle-même la nouvelle, et faire, à travers champs, une demi-lieue au galop.

— Pourquoi donc êtes-vous dans cette chambre? — demanda-t-il avec stupeur.

— Je suis montée quatre à quatre, naturellement, et cette enfant m'a suivie à mon insu. C'est cet absurde chevalier, — poursuivit madame Léonie en regardant le divan. — Ses cheveux sont tout défaits. Tu penses bien qu'elle n'a pas appelé sa femme de chambre pour la coiffer avant de partir... Adèle, ma chérie, remettez-vous. Il lui a tout raconté à cinq heures et demie du matin. Elle s'était éveillée de bonne heure et avait ouvert ses croisées pour respirer l'air frais; quand elle l'aperçut effondré sur un banc du jardin au bout de la grande allée. A cette heure, pense un peu! Et la veille au soir, il s'était dit indisposé. Elle a passé en hâte une robe, et a couru à lui. On serait inquiète à moins. Il l'aime fort, mais sans grande intelligence. il était resté debout toute la nuit, tout habillé, le pauvre homme, et complètement épuisé. Il n'était pas en état d'inventer une histoire plausible... Ah! tu as choisi un beau confident! Mon mari était furieux. Il m'a dit : « Nous ne pouvons plus intervenir maintenant! » Alors nous nous sommes assises pour attendre. C'était affreux. Et cette pauvre enfant accourant ici, les cheveux défaits, aux yeux de tous. Elle a été vue par des paysans

dans les champs. Et ici aussi, elle a réveillé tout le monde. C'est gênant pour elle. Heureusement que vous devez vous marier la semaine prochaine... Adèle, remettez-vous... Il est revenu sur ses jambes... Nous nous attendions à te voir rapporter sur une civière peut-être; que sais-je? Va voir si la voiture est prête. Il faut que je reconduise tout de suite cette enfant-là chez elle. Il n'est pas convenable qu'elle reste ici une minute de plus.

D'Hubert ne bougeait pas plus que s'il n'eût pas entendu un mot. Madame Léonie changea d'idée. « Je vais aller voir moi-même, cria-t-elle. Je veux mon manteau aussi. Adèle... » commença-t-elle, sans ajouter « remettez-vous ». Elle partit en criant à voix haute et joyeuse : « Je laisse la porte ouverte. »

Le général fit un pas vers le divan, mais Adèle se releva, et ce mouvement l'arrêta net. Il se dit : « Je ne suis pas rasé ce matin. Je dois avoir une mine de bandit. Il y a de la boue sur le dos de ma capote, et des aiguilles de pin dans mes cheveux. » Il songea que la situation exigeait de sa part beaucoup de circonspection.

— Je suis fâché, mademoiselle, — commença-t-il, pour renoncer aussitôt à sa phrase.

Assise sur le divan, elle avait les joues anormalement roses, et ses cheveux brillants, dénoués sur les épaules, offraient au général un spectacle tout nouveau. Il se mit à arpenter la chambre, en tenant prudemment les yeux sur la fenêtre. « Je crains que vous ne m'accusiez de folie », fit-il avec un accent de désespoir sincère. Il se retourna brusquement et vit les yeux de la jeune fille fixés sur lui. Elle ne les baissa pas devant son regard. Et l'expression du jeune visage était nouvelle, aussi pour lui, inversée pour ainsi dire. Les yeux le contemplaient avec un grave regard, tandis que les lignes exquises de la bouche évoquaient l'idée d'un sourire contenu. Cette transformation rendait sa transcendante beauté bien moins mystérieuse, bien plus accessible à une compréhension d'homme. Une extraordinaire liberté d'esprit surprit le général et lui donna même une grande aisance d'attitudes. Il marchait à travers la pièce avec autant de plaisir qu'il en aurait trouvé à marcher contre une batterie vomissant mort, flamme et

fumée; puis s'arrêtant avec des yeux souriants devant la jeune fille dont le mariage avec lui avait été si habilement arrangé pour la semaine suivante par la sage, la bonne, l'admirable Léonie :

— Ah! mademoiselle! — fit-il sur un ton de regret courtois, — si seulement je pouvais croire que vous n'ayez pas fait ce matin une demi-lieue en courant, par simple affection pour madame votre mère!

Imperturbable, mais en proie à une exaltation secrète, il attendait une réponse qui vint dans un sage murmure avec des paupières baissées, en une attitude ensorcelante :

— Il ne faut pas être aussi méchant que fou!

Sur quoi le général déclancha vers le divan une offensive que rien n'aurait pu contenir. Le meuble n'était pas exactement en vue de la porte ouverte. Pourtant, madame Léonie qui revenait enveloppée d'un léger manteau et portait sur son bras une écharpe de dentelle destinée à cacher la compromettante chevelure d'Adèle eut une vision furtive d'un frère à genoux qui se relevait brusquement.

— Allons, venez, ma chère enfant, — cria-t-elle de la porte.

Le général, pleinement revenu à lui-même, montra l'ingénieuse promptitude d'esprit d'un officier de cavalerie et l'autorité d'un meneur d'hommes :

— Tu ne penses pas qu'elle va descendre toute seule à la voiture, — cria-t-il, avec indignation. — Elle n'est pas en état de le faire. Je vais la porter.

Il la porta doucement dans ses bras suivi par sa sœur respectueuse et stupéfaite; puis remonta comme un tourbillon pour effacer de son visage toutes les traces d'une nuit d'angoisse et d'un matin de combat; il endossa les vêtements de fête du conquérant avant de se précipiter vers la demeure de sa fiancée. S'il n'eût été aussi occupé, le général se fût senti capable de monter à cheval, pour se lancer à la poursuite de son adversaire et l'embrasser, dans l'excès de son bonheur. « C'est à ce butor que je dois tout, se disait-il; il m'a fait saisir en une heure ce qu'il m'eût peut-être fallu des années pour découvrir, timide imbécile que je suis! Pas la moindre confiance en moi. Le dernier des poltrons. Et le chevalier!

Ah! le vieux brave homme! » Le général avait hâte de l'embrasser aussi.

Le chevalier était au lit. Pendant plusieurs jours il fut très mal. Les hommes de l'Empire et les jeunes filles de la Révolution l'interloquaient. Il se leva la veille du mariage, et en curieux qu'il était, emmena sa nièce à l'écart pour causer tranquillement avec elle. Il lui conseilla d'exiger de son mari la véritable histoire de l'affaire d'honneur si impérative et si tenace qui avait failli se terminer pour elle en tragédie. « Il est juste que sa femme en soit informée et, le mois prochain, tu pourras savoir tout ce que tu voudras, mon enfant. »

Plus tard, quand le jeune couple vint en visite chez la mère de la mariée, madame la générale d'Hubert rapporta à son cher vieil oncle le récit qu'elle avait obtenu sans peine de son mari. Le chevalier l'écouta jusqu'au bout avec une attention profonde, huma une pincée de tabac, chassa les grains de son jabot, et demanda d'un ton calme :

— C'est tout?

— Oui, oncle, — répondit la jeune femme, en ouvrant très grands ses jolis yeux. — C'est drôle, n'est-ce pas? C'est insensé de penser ce dont les hommes sont capables!

— Hum! — commenta le vieil émigré. — Cela dépend de quels hommes! Ces soldats de Bonaparte étaient des sauvages. C'est insensé, en effet. En tant que femme, mon enfant, tu dois croire implicitement tout ce que te dit ton mari.

Mais au mari de Léonie, le chevalier confia sa véritable opinion :

— Si c'est là l'histoire que le général a inventée pour sa femme, et pendant la lune de miel encore, vous pouvez bien être sûr que personne ne connaîtra jamais le fin mot de cette affaire.

Beaucoup plus tard encore, le général d'Hubert jugea le moment venu et l'occasion propice pour écrire au général Féraud. Il commençait sa lettre en se défendant de toute animosité.

Jamais, écrivait-il, *pendant toute notre déplorable querelle, je n'ai souhaité votre mort. Permettez-moi de vous rendre formellement une vie qui m'appartenait. Il est nécessaire que deux*

compagnons de gloire comme nous soient en bons termes aux yeux du public.

La même lettre contenait encore un mot personnel d'information domestique. C'est en réponse que le général Féraud adressa à son ancien adversaire une lettre datée d'un petit village des bords de la Garonne :

Si parmi les noms de votre fils, — écrivait-il, — *j'avais lu celui de Napoléon, de Joseph, voire de Joachim, je vous féliciterais avec plus de cœur. Comme vous avez jugé bon de lui donner les noms de Charles-Henri-Armand, je me sens confirmé dans mon opinion que vous n'avez* JAMAIS *aimé l'Empereur. La pensée de ce héros sublime enchaîné sur un rocher au milieu de l'Océan sauvage enlève si bien pour moi toute saveur à la vie que je recevrais avec une véritable joie votre ordre de me brûler la cervelle. Je considère que l'honneur m'interdit le suicide. Mais je conserve un pistolet chargé dans mon tiroir.*

Madame la générale d'Hubert leva des mains désespérées en lisant cette réponse.

— Vous voyez; il ne veut pas entendre parler de réconciliation, — fit son mari. — Il ne faut jamais qu'il risque d'apprendre d'où vient l'argent. Ce serait épouvantable; il n'y résisterait pas!

—Vous êtes un brave homme, Armand, — fit madame la Générale, d'un ton approbateur.

— Ma chérie, j'avais le droit de lui briser le crâne, mais puisque je ne l'ai pas fait, je ne puis pas le laisser mourir de faim. Il a perdu sa pension et est parfaitement incapable de faire quoi que ce soit en ce monde. Il faut que nous veillions sur lui, en secret, jusqu'à ses derniers jours. N'est-ce pas à lui que je dois le plus beau moment de bonheur de ma vie? Ha! Ha! Ha!... A travers champs! Une demi-lieue! En courant d'un bout à l'autre! Je ne pouvais en croire mes oreilles... Sans la stupide férocité de cet animal il m'aurait fallu des années pour vous découvrir! C'est extraordinaire comme, d'une façon ou de l'autre, cet homme a trouvé le moyen de s'immiscer aux sentiments les plus profonds de mon cœur!

JOSEPH CONRAD

(Traduction PH. NEEL.)

MARIE KALERGIS-MOUKHANOW

NÉE NESSELRODE[1]

IX

MADAME KALERGIS ET LA POLOGNE

Ces incohérences n'étaient pourtant que bagatelles auprès du combat sans fin que se livraient dans l'âme de madame Kalergis son amour instinctif pour la Pologne et son loyalisme envers le tzar. Née à Varsovie, elle y avait sucé, avec le lait maternel, l'aversion et le mépris du Russe, ce voisin tyrannique, formidable assurément par la masse, mais d'esprit moins agile, moins sensible que le Polonais aux raffinements de la civilisation occidentale.

Envoyée plus tard à Pétersbourg, dans la citadelle même de la puissance impériale russe, elle subit une épreuve bien plus cruelle que d'entendre insulter aux malheurs de la Pologne. Ni son père ni son oncle ne prenaient les Polonais au sérieux. Dévoués corps et âme au tzar, comblés de ses faveurs, ces hauts fonctionnaires russes jugeaient ridicules, insupportables, odieux même, les agitateurs qui entretenaient en Pologne le souvenir des revendications nationales. Le chancelier Nesselrode protestait sans cesse, d'ordre de son souverain, auprès des gouvernements de Louis-Philippe, de la Seconde République et de Napoléon III contre la protection

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 octobre et 1er novembre.

accordée par la France aux factieux du grand-duché de Varsovie. Il pressait la Sublime Porte de consentir à l'extradition des Polonais réfugiés à Constantinople. Ces demandes revenaient chaque jour dans les memorandums et les notes auxquels on travaillait au ministère des Affaires étrangères, à l'époque où la petite Marie Nesselrode, — celle que ses parents de Pétersbourg appelaient « Marie la Polonaise », — y grandissait dans le culte de la famille impériale russe.

Comment eût-elle oublié les leçons reçues en cet hôtel dont les fenêtres regardaient le Palais d'hiver? Ces traditions de respect, le souvenir des bontés que les Romanow eurent depuis Catherine II pour les Nesselrode, Marie les conserva religieusement jusqu'à son dernier soupir.

***

Dans sa jeunesse, lors de son paroxysme romantique, l'amour de la Pologne commença par triompher des scrupules du loyalisme. Marie s'enivrait alors de la musique de Chopin, et ces mélodies, pleines de sanglots et de défis, emportaient son cœur avec elles. Sans être précisément brouillée avec les Nesselrode, elle évitait Pétersbourg, aimant mieux se mouvoir librement hors des frontières de l'empire. Pendant ses voyages à travers la France et l'Italie, les Polonais proscrits lui faisaient leur cour, et elle subissait volontiers leur influence. Puis, rentrée à Varsovie, elle profitait de la haute position des siens pour servir adroitement la cause qui lui était chère.

Elle en eut plus d'une fois l'occasion. Et même, à en croire ses descendants, elle fut, pendant cette série de conspirations avortées qui coïncidèrent, dans le grand-duché de Varsovie, avec l'annexion de la république de Cracovie par l'Autriche, l'héroïne d'un épisode romanesque...

Quand elle arrivait chez son père, à Varsovie, madame Kalergis occupait d'habitude un logement au rez-de-chaussée. Or, par une froide nuit de l'hiver 1846, un bruit insolite la tira de son sommeil. Quelqu'un frappait du dehors aux vitres de la croisée... Elle se lève, entr'ouvre la fenêtre et reconnaît la plus intime de ses amies polonaises, seule et debout dans la neige... Cette dame la supplie, toute trem-

blante, d'accepter en dépôt une liasse de documents. Leur importance est capitale, car ils contiennent les statuts d'une organisation secrète, déjà éventée par la police, avec les listes et les adresses de tous les conjurés. Malheur aux Polonais si les autorités russes s'en emparent! L'exil en Sibérie, le knout ou la potence, voilà ce qui les attend. Donc, puisqu'il faut une cachette à ces papiers, on a pensé qu'ils ne seraient nulle part plus à l'abri que chez la fille du comte Frédéric Nesselrode... Marie n'hésite pas une minute; elle remercie son amie d'avoir compté sur son dévouement. Avec sa nonchalance coutumière, elle jette les pièces compromettantes sur une table, au fond d'un vaste carton à chapeau, puis, ne prenant même pas la peine de poser un couvercle sur cette boîte, elle se recouche et se rendort... Mais, le lendemain matin, elle est réveillée par le comte Frédéric en personne. Le visage irrité, la voix dure, il accuse sa fille de recéler chez elle certains documents intéressant la sûreté de l'État; il ordonne qu'une perquisition minutieuse ait lieu à l'instant même, dans cet appartement, sous ses yeux. Et les recherches de commencer aussitôt. Les inspecteurs vident les tiroirs, soulèvent les tapis, sondent les matelas, fouillent tous les recoins de la chambre; enfin, n'ayant rien découvert, ces agents s'excusent et se retirent. Madame Kalergis respire alors... Par une chance vraiment providentielle, les policiers ont omis d'examiner le carton demeuré grand ouvert.

***

Si cette tradition de famille atteste que Marie se passionnait dans sa jeunesse pour la cause polonaise, au point de compromettre, durant l'hiver 1846, le lieutenant-général Frédéric Nesselrode, son père, nous possédons, d'autre part, une longue lettre de celui-ci, adressée à la comtesse Charles Nesselrode, où l'on trouve de curieux détails sur ce court accès de fièvre patriotique [1].

Le commandant de la gendarmerie russe à Varsovie explique

1. Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, Bade 11/23 avril 1846, lettre inédite.

dans quelles conditions sa fille s'est laissée compromettre dans les intrigues polonaises :

Ma fille avait quitté Varsovie le 1er juin 1844 dans le plus grand calme sous le rapport de ses opinions politiques, si bien que personne ne se doutait même de quelle couleur elles étaient. Je lui avais donné en guise de mentor, la fille d'un général polonais, tué pendant la révolution par les insurgés mêmes, ses compatriotes, parce qu'il ne voulait pas trahir son souverain, personne sensée, instruite, élevée dans une campagne en Lithuanie, n'ayant jamais connu les séductions du grand monde et laideron par excellence, — par conséquent, comme je me l'imaginais, à l'abri de toute exaltation.

Qu'est-ce qui arrive? Après un séjour d'un an et demi, elles reviennent toutes les deux folles. L'autre, cependant, moins; mais la mienne, je vous dis folle à lier, plus ultra-polonaise que le vieux Lelewel, plus ultra-catholique que le Pape! — Voyez-vous le fruit de cette vie à l'étranger! C'est pourquoi je déteste tant ces voyages pour la jeunesse, dans le siècle où nous vivons; car en voilà le résultat.

Marie, partout où elle voyageait, avait à sa suite toute une kyrielle de jeunes Polonais, les Branicki, Potocki, Potulicki, etc., en tête. Elle a beaucoup vu les émigrés les plus enragés, comme Ladislas Zamoyski, la princesse de Wirtemberg (la sœur de Czartoryski), enfin, à Rome, les prêtres révolutionnaires, MM. Semenenko, Jalowecki, etc. Comment voulez-vous qu'elle n'ait point subi leur influence?

Marie a beaucoup de charme, j'en conviens moi-même; elle est séduisante. Mais elle se trompe fort, si elle croit que c'est là la principale raison de ses succès auprès de ces messieurs. Ce qu'elle n'a pas compris, c'est que ces gens-là tenaient, avant tout, à compromettre la nièce du chancelier de Russie, et à prouver à l'univers entier qu'elle aussi partageait leurs opinions.

Au reste, l'exaltation patriotique de sa fille se double d'un enthousiasme religieux.

Un autre inconvénient de ces voyages, c'est que vous avez continuellement sous les yeux un tas de journaux et de gazettes qui ne renferment que des horreurs contre la Russie, les calomnies les plus affreuses — qu'à force de les lire et relire, vous finissez par croire vraies. Marie, nourrie de ces lectures, voit en Pologne partout la persécution la plus horrible de la religion catholique, tandis que personne n'y pense. Vous sentez bien que, si cela était, j'en saurais quelque chose, mais, je vous le répète, cela n'est pas vrai...

Or donc, pour en revenir à Marie, je dois vous dire la vérité tout entière. Les choses en sont venues au point que sa position à Varsovie, du moins pour le moment, n'était plus tenable (du reste, elle vous racontera cela elle-même dans tous les détails). Fort heureusement, elle a obtenu un passeport pour l'étranger... Elle est donc partie

le 20 mars/1er avril. Moi, j'ai quitté Varsovie un peu plus tard, et pendant la semaine sainte catholique, je l'ai trouvée à Dresde, où elle était à faire ses dévotions.

***

Si le comte Frédéric Nesselrode ne s'étendait pas plus longuement sur les aventures de sa fille, celles-ci avaient fait tant de bruit en Europe que les journaux s'en emparèrent. A Paris, *le Constitutionnel* du 31 mars 1846 publiait l'article suivant, signé de Henry Vermot :

En Pologne, on se bat et on meurt pour la liberté, on fait des prodiges, et cela semble naturel. Rien de pareil en France, et surtout en Russie : témoin la disgrâce où vient de tomber madame la comtesse Callerghi (*sic*). Madame la comtesse Callerghi est Russe; c'est l'une des meilleures et des plus admirables personnes de la cour de Sa Majesté Nicolas. En Italie, où elle séjourna longtemps, elle a laissé d'ineffaçables souvenirs de ses gracieux mérites et de sa bonté. Lors des troubles de la Galicie, elle ne put voir sans une émotion profonde tant de braves gens périr pour une sainte cause, et voici ce qu'on rapporte. Le comte Bonislas Dombrowski, le fils du même général dont on lit le nom sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile, devait commander l'insurrection de Pologne. Elle apprend que l'ordre est donné de l'arrêter. Sans calculer les conséquences de sa générosité, elle parvient à l'instruire du sort qui l'attend : la mort ou tout au moins l'exil. Le comte Dombrowski s'échappe. Malheureusement, le secret ne fut pas si bien gardé qu'on n'apprît d'où l'avis était parti. A cette heure, la comtesse Callerghi est appelée à rendre compte de sa conduite et menacée à son tour. Ce qu'il y a de triste, c'est que ce dévouement n'eut qu'un résultat stérile. Le comte Dombrowski fut fait prisonnier vers la frontière de Prusse; mais une consolation reste à sa noble libératrice : la Prusse n'a pas de Sibérie. On n'a pas encore prononcé à Saint-Pétersbourg sur le sort de la comtesse Callerghi [1].

On imagine la consternation avec laquelle la comtesse Charles lut cet article du *Constitutionnel* en Italie, où elle

1. Cet accident, légèrement altéré, paraît avoir donné lieu à l'anecdote que le maréchal Canrobert racontait sur ses vieux jours à M. Germain Bapst. « Pendant l'insurrection de Pologne de 1863, elle fit évader au moyen d'un passeport qu'elle avait fait signer à son père, un des généraux polonais les plus en vue et que les Russes cherchaient surtout à prendre. » Cf. Germain Bapst, *Le maréchal Canrobert*, I, p. 503-504. Ce récit n'a aucune chance d'être exact. En 1863, le comte Frédéric était depuis plus de dix ans à la retraite et ne signait plus de passeports. Quant à madame Kalergis, on verra qu'elle ne tint pas à renouveler en 1863 ses exploits de 1846.

voyageait depuis quelques mois. Sa première pensée fut pour le cousin Frédéric, si l'on en juge par la lettre qu'elle écrivit de Naples au chancelier :

Elle est citée maintenant dans le *Constitutionnel!* Si on en parle, si cela parvient, quel tort ça peut faire à son père, qui est plus Russe, hélas, que les Russes [1].

Cependant, dès qu'elle revit sa nièce, la comtesse Charles, subjuguée par son charme, chercha des excuses à la fée blanche et en trouva sans peine :

Il m'est impossible de ne pas la plaindre en pensant à sa position triste qui l'a entraînée d'autant plus dans cette nationalité polonaise. Elle a été entourée de gens d'esprit qui savent tellement se rendre intéressants qu'ils ont entraîné bien d'autres plus marquants, en France et en Angleterre, que cette pauvre Marie. Ce que je trouve coupable dans cette affiliation polonaise, c'est qu'ils veuillent des prosélytes dans toutes les conditions, dans tous les âges... Marie Kalergis est intéressante sur les derniers mois qu'elle a passés à Varsovie et sur les affaires passées en Galicie, sur le général Colin et l'incurie du gouvernement autrichien. Je sais bien qu'il faut mettre de côté (*sic*) de son récit, mais néanmoins, c'est curieux et déplorable [2]...

On fit entendre à madame Kalergis qu'il valait mieux ne pas rentrer en territoire russe pendant quelque temps. Sans vouloir l'exiler, le tzar l'invitait à prolonger son absence...

***

Madame Kalergis eut-elle à se plaindre des colonies polonaises à l'étranger? Ou bien la révolution de février et les émeutes de juin 1848 lui donnèrent-elles de l'aversion pour les soulèvements populaires? Toujours est-il qu'elle s'assagit très sensiblement pendant les trois années qui suivirent et que la comtesse Charles eut grand plaisir à s'en convaincre par elle-même, lorsque ces dames se rencontrèrent à Ischl en août 1849 :

Elle a bien mûri; elle a une si bonne logique!... Elle a su s'isoler de ceux qui tenaient à l'entourer, et elle m'a dit une chose qui m'a frappée en parlant de nationalité et de Pologne : « Autant je rêvais la restau-

1. Papiers Nesselrode, lettre inédite, Naples, 12 avril 1846.
2. *Ibid.*, lettre inédite de la comtesse Charles au chancelier, Baden, 25 juin 1846.

ration de ce pays, autant je ne la désire plus, parce que la nation est toute démagogique [1].

Avait-elle donc renié ses convictions de jadis? Pas précisément. Mais après les déceptions que lui avait values, en France, la Seconde République, elle s'effrayait de reconnaître chez les Polonais les plus graves défauts du tempérament républicain. Songeant à leur passé, elle augurait mal de leur avenir. Plus elle étudiait leur histoire, et plus elle se pénétrait de cette opinion qu'il était impossible de rétablir purement et simplement la Pologne d'avant le premier partage, la Pologne de 1772. Voir octroyer aux Polonais, dans le cadre d'une autonomie suffisamment large, une entière liberté religieuse et des assemblées administratives, voilà toute son ambition. Mais elle ne confondait pas autonomie avec indépendance. Ne croyant pas la Pologne capable de se gouverner par elle-même, Marie Kalergis estimait que ce pays, enserré entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, aurait plus d'intérêt à ne pas se détacher radicalement du puissant empire des Tzars.

Cette attitude ne fit pas scandale à Varsovie, parce que Marie Kalergis y avait donné des preuves trop certaines de son attachement à la cause nationale. Et puis, elle n'était pas absolument seule à penser de la sorte. Un petit groupe de Polonais, d'un patriotisme incontestable, parmi lesquels on remarquait la comtesse Rosalie Rzewuska et le marquis Wielopolski, refusaient de se brouiller avec le gouvernement de Pétersbourg. Ils soutenaient que l'empereur Alexandre Ier, ami des catholiques et des Polonais, avait légué la même politique conciliante à l'empereur Nicolas Ier. Malheureusement, disaient-ils, l'insurrection de 1830, machinée par des révolutionnaires professionnels, avait troublé cette bonne entente; mais on pouvait, on devait essayer de renouer un accord indispensable à la Pologne [2].

Si brillante était l'auréole de madame Kalergis aux yeux de ses compatriotes qu'on lui aurait passé des opinions bien plus paradoxales. Elle régnait sur les salons de Varsovie.

1. Papiers Nesselrode, lettre inédite de la comtesse Charles au chancelier, Ischl, 5 août 1849.

2. Cf. Comte de Falloux, *Mémoires d'un Royaliste*, I, p. 94.

Sa réputation européenne d'élégance, de beauté, d'esprit et de talent faisait l'orgueil de sa ville natale. On tenait pour manquée une soirée qu'elle n'avait pas embellie de sa présence. Idolâtrée des milieux aristocratiques et officiels, Marie n'était pas moins populaire dans l'acception la plus étendue de ce terme. Au spectacle, le public de Varsovie le lui prouvait par ses ovations tumultueuses; le dimanche, au sortir de la messe, les amis se pressaient autour d'elle en si grand nombre et avec tant d'impétuosité qu'on lui déchirait presque ses vêtements, et les jeunes filles, ne sachant comment lui témoigner leur affection, lui offraient des tapis brodés en son honneur[1].

Mais aussi, ce n'était jamais en vain qu'on faisait appel à son zèle philanthropique. S'agissait-il de secourir un artiste malheureux, comme le compositeur Stanislas Moniuszko, d'organiser une collecte, une vente de charité, une représentation ou bien un concert au profit d'une œuvre, on pouvait toujours compter sur le concours de madame Kalergis. Concours incomparable, éloquent, chaleureux, dévoué et si merveilleusement efficace!... Malgré sa santé délicate, elle se montrait infatigable. Rien qu'au printemps de l'année 1860, pour fonder à Varsovie un conservatoire des Beaux-Arts, il lui plaisait de faire en personne les honneurs d'un bal public et de présider un concert; en même temps, elle donnait un autre concert au profit d'une maison de petites sœurs, tout en jouant dans une comédie d'amateurs organisée par la comtesse Zamoyska pour le couvent des Féliciennes. « A présent, — écrivait-elle en badinant, — je me repose, adorée comme une divinité, célébrée en prose et en vers... »

Les vers ne nous sont pas connus. Mais voici un article en prose de la *Gazeta Warszawska* du 16 mars 1860 :

... Nous rencontrons, parmi les amateurs qui ont paru sur la scène, le nom d'une dame qu'on est sûr de retrouver partout où il s'agit d'une bonne œuvre, d'un but élevé, et dont on sollicite partout le patronage et la participation pour des entreprises comme celle d'hier, parce qu'on a la conviction qu'une chose réussit, dès qu'elle y touche,

1. Cf. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, 3 janvier 1859, p. 61.

et que, sous sa protection tutélaire, les affaires les plus délicates aboutissent heureusement. Personne ne le sait mieux que les artistes, dont quelques-uns et des plus renommés lui doivent beaucoup; les pauvres aussi peuvent l'attester. Bien qu'elle n'ait point un domicile fixe parmi nous, elle signale chacune de ses apparitions, chacun des séjours un peu prolongés qu'elle fait dans notre ville, par quelque action généreuse, et elle s'en acquitte avec tant de tact, instruite par les seules suggestions de son cœur miséricordieux, que — phénomène bien rare en ce bas monde! — parmi tous les infortunés qu'elle a protégés ou secourus, elle n'a pas fait un seul ingrat.

Touchée de ces marques de respect, madame Kalergis déclarait à sa fille : « Le bon côté de Varsovie, c'est qu'il y a infiniment de bien à y faire. »

Tant mieux, car cette activité charitable l'aidait à supporter le séjour d'une ville qu'elle n'aimait guère. Dans sa correspondance, elle gémit sans cesse d'habiter l' « ennuyeuse », l' « odieuse », la « sinistre » Varsovie, — son « sépulcre »!... Elle déplore que le comte Frédéric, désormais en retraite, ne se décide pas à émigrer, car c'est bien malgré elle que son attachement filial la ramène si régulièrement, chaque année, entre décembre et avril, dans le logement qu'elle a loué au palais Potocki, proche l'appartement de son père.

***

Malgré cette antipathie foncière, elle aurait pu vivre tranquillement à Varsovie, si, à partir de l'automne 1860, l'effervescence nationale qui devait aboutir à la grande crise de 1863 ne l'avait condamnée à la position la plus fausse. Tandis que l'immense majorité des Polonais, encouragée par l'exemple récent de l'Italie et peut-être aussi par les tendances libérales du tzar Alexandre II, croyait le moment venu de renouveler sur une plus vaste échelle les tentatives de 1830 et 1846, madame Kalergis, prise entre ses aspirations polonaises et ses obligations envers la dynastie impériale russe, essayait en vain de prêcher autour d'elle la tolérance et la modération. Cet éclectisme qui avait déjà tellement déconcerté les Parisiens, sous la Seconde République, alors qu'elle se flattait d'être à la fois la confidente politique de Louis-Napoléon et l'amie d'Eugène Cavaignac, déplaisait encore plus à Varsovie, parmi le déchaînement des fureurs populaires. Les critiques ne

ménagèrent pas cette femme extravagante qui prétendait être Russe à Varsovie, Polonaise à Pétersbourg, amie de la liberté chez les oppresseurs, admiratrice de l'autocratie chez les opprimés. Personne ne lui savait gré d'incliner par nature à une bienveillance générale, de haïr les luttes à main armée comme une survivance des temps barbares et de vouloir à tout prix réconcilier ces sœurs ennemies, la Russie et la Pologne.

Elle n'en eut pas moins le courage de rester fidèle à son idéal : « un courage de lion », disait son vieux père, tout ému. Quand le tzar Alexandre II visita Varsovie en 1860, elle fut à peu près la seule dame du pays qui parût à la réception, à la cathédrale, à la revue, aux spectacles de gala, et qui, selon l'expression du gouverneur, le prince Michel Gortchakow, « sauva tout le séjour ». L'accueil glacial fait par Varsovie à l'autocrate n'était que le prélude de l'orage qui allait se déchaîner, avec une violence sans cesse croissante, entre 1861 et 1863.

« La Pologne d'avant 1772, et rien de moins » : tel était le programme des Polonais intransigeants, ou, pour mieux dire, du pays tout entier. La bureaucratie russe avait beau improviser un conseil d'État, parler de revenir à la constitution de 1815, on s'en moquait ouvertement. Des proclamations, des imprimés de tout genre, affichés à tous les coins de rue, affirmaient avec feu la volonté nationale. Il y avait, tous les jours, des assassinats politiques, suivis d'exécutions sommaires, des manifestations, des services religieux, accompagnés de chants patriotiques en l'honneur de Kosciuszko et des victimes du despotisme moscovite; jusqu'au moment où les troupes russes pénétraient de force dans la cathédrale et dans l'église des Bernardins, où elles arrêtaient les fidèles en masse. Mais le clergé catholique ripostait aussitôt. En vertu de la vieille règle canonique d'après laquelle toutes les églises d'une ville doivent être fermées, dès que la cathédrale est profanée, il interdit l'entrée des églises. C'est en vain que les autorités essayèrent de négocier avec le consistoire métropolitain. Plus de deux mois après le sacrilège, à la Noël 1861, toutes les églises catholiques demeuraient closes, et l'on conçoit l'embarras du gouvernement russe vis-à-vis d'une population aussi pieuse que celle de Varsovie.

Alors, en signe de protestation solennelle, les Polonaises décidèrent de porter le deuil de la patrie. Les dames russes de Varsovie suivirent leur exemple, craignant d'être insultées. Seule, madame Kalergis refusa d'en faire autant, affligée de ces démonstrations aussi puériles que provocantes. Et comme ses amis s'en indignaient, elle leur répondit que les profanations commises par les Russes l'avaient peut-être plus profondément affectée qu'eux-mêmes, car, les ayant apprises à Pétersbourg, au milieu d'un raout, elle avait dû se retirer sur-le-champ, ne pouvant retenir ses larmes. « Mais, — ajouta-t-elle, — messieurs, n'exigez pas de moi que je joue la comédie. Cela, je ne le ferai jamais. »

Une abstention aussi résolue ne pouvait que scandaliser. Bien que les Polonais eussent des ménagements particuliers pour le comte Frédéric Nesselrode et madame Kalergis, le père et la fille se sentirent bientôt fâcheusement isolés au palais Potocki, où ils finissaient par ne plus recevoir que des Russes et les consuls étrangers de Varsovie.

Les relations sociales sont devenues impossibles. Nous voyons le soir, chez mon père, trois ou quatre personnes en tout, réparties sur la semaine entière. Cela n'est pas gros. Moi, j'ai fermé ma porte hermétiquement. Je rends les cartes qu'on m'apporte, ce qui m'évite des conversations assommantes dont les fausses nouvelles et les fureurs nationales feraient les frais. Mais cette solitude ne me pèse nullement. Je fais de la gymnastique, je me promène en traîneau, dans l'intérêt de ma santé, et je lis avec passion les œuvres d'un philosophe allemand nommé Schopenhauer [1]...

L'amertume perce, malgré le commerce de Schopenhauer, dans les lettres que madame Kalergis écrivit à cette époque; elle lui inspire les jugements les plus caustiques :

La Pologne est une nation d'hermaphrodites, où chaque homme est à moitié femme et chaque femme est douée d'une énergie incommode, quand on a la vocation de porter des jupes. Voilà pourquoi on pourrait les conduire facilement, avec plus de hochets que de réalités, et surtout, ne rien octroyer sans une mise en scène magnifique [2].

Elle disait encore, avec une moue de mépris : « Les oppresseurs m'indignent, les opprimés me dégoûtent. »

1. Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite de madame Kalergis au chancelier Nesselrode, Varsovie, 8 janvier 1862.

2. *Ibid.*, lettre inédite de madame Kalergis au chancelier Nesselrode, Varsovie, 5 mars 1862.

Si étonnant que fût pour les Polonais le système de bascule auquel madame Kalergis s'attachait de toutes ses forces, elle leur ménageait des surprises plus véhémentes. Jean Kalergis étant mort à Londres en 1863, sa veuve se résolut subitement à épouser M. Serge Moukhanow, colonel russe et préfet de police à Varsovie. Sans doute, ce fonctionnaire passait pour un galant homme, et madame Kalergis pouvait déclarer à bon droit : « Son séjour à la place la plus odieuse a laissé des souvenirs d'estime et de regret tels qu'on le cite à tout propos comme parfait *gentleman.* » Néanmoins, au plus fort d'une insurrection nationale, c'était faire un étrange usage de sa liberté reconquise, pour une Polonaise demi-sang, que de se jeter dans les bras d'un colonel russe plus jeune qu'elle, non aimé d'elle, et, qui pis est, préfet de police à Varsovie... Avec quelle stupeur les Polonais n'apprirent-ils pas ce mariage, célébré à Bade en septembre 1863!

Au reste, quelque temps après, Marie Kalergis subissait le contre-coup de cette surexcitation nerveuse. Son père le constatait avec inquiétude : le sang polonais qui coulait en ses veines « commençait à remuer plus que jamais ». En proie à une terrible crise d'hypocondrie et peut-être aux premières atteintes du cancer qui devait l'emporter, elle lisait avec horreur, avec désespoir, dans les gazettes allemandes, les détails de la répression exécutée en Pologne par le maréchal comte Berg, après le départ du grand-duc Constantin, auquel on reprochait sa douceur. On l'entendait s'écrier alors : « Ah! cette pauvre Pologne! Nuit et jour, je passe dans les larmes!... » Et elle se reprochait amèrement d'avoir épousé un Russe. Ce violent accès de mélancolie, qui fait songer aux idées noires de sa mère, la comtesse Thecla, dura plus de trois mois, pendant lesquels on dut la confiner dans une maison de santé.

Mais lorsqu'elle traversa la Pologne en janvier 1865, allant à Pétersbourg avec son mari, les passions populaires avaient jeté leurs derniers bouillons. Les patriotes forcenés de naguère, reconnaissant que madame Kalergis n'avait point tort lorsqu'elle les suppliait de ne pas attirer à la légère de nouvelles persécutions sur la Pologne, firent amende honorable aux pieds de madame Moukhanow. Elle en éprouva une triste consolation, comme de se voir rendre une justice un peu tar-

dive. « Ici, on se m'arrache. Tous ceux qui m'en voulaient jadis de les contredire, de ne pas m'associer à leur deuil, à leurs folies, viennent me dire que j'avais mille fois raison de les si bien conseiller, et on s'efforce d'effacer les anciens malentendus par des procédés affectueux [1]. »

En 1868, le sort ironique et bizarre qui s'amusait à la ramener éternellement en Pologne fit nommer M. Serge Moukhanow, président du théâtre et des palais impériaux à Varsovie. Il leur fallut revenir s'y fixer, et cette fois définitivement. Ils exerçaient une sorte de surintendance des Beaux-Arts, un ministère à la fois artistique et mondain. Secondé, ou plutôt dirigé par sa femme, M. Moukhanow s'acquittait de son rôle à merveille. On ne parlait plus de politique, et comme les Polonais semblaient se résigner à leur déplorable destin, l'opinion jugeait avec faveur le ménage Moukhanow. Marie ne tarda pas à recouvrer son ancien prestige. On l'appelait généralement la « mère des artistes ». Dès le printemps 1869, la haute société polonaise affluait aux réceptions musicales du palais Potocki, au point que madame Moukhanow, épouse d'un fonctionnaire russe, s'écriait avec joie : « Jugez du succès : nous n'avions pas un Russe!... » Quand elle jouait en public, au bénéfice du pianiste Zarzycki, elle retrouvait les ovations frénétiques de jadis : dès qu'elle paraissait sur l'estrade, la salle entière se levait d'enthousiasme, et Marie, suffoquée par une émotion intense, ne se rendait plus compte « si et comment elle avait joué ». Ce n'est pas sans orgueil qu'elle écrivait ensuite à sa fille :

Jamais je n'ai été aussi populaire. Cela prouve que le courage ne nuit à personne, car enfin on m'avait sifflée et reniée, l'année 63. Un homme très considérable de la bourgeoisie a dit, ce jour-là, que si j'avais un ennemi, il serait perdu dans l'opinion et chassé de partout sur un signe de moi.

***

Après cette réhabililition éclatante, ne pouvait-elle faire la paix, une fois pour toutes, avec ses compatriotes de Pologne? Non, car, si elle gardait pieusement, au tréfonds de

1. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, p. 15.

son cœur, un amour impérissable de la Pologne, toute sa culture cosmopolite se révoltait contre l'atmosphère trop nationale de Varsovie. Marie Kalergis accusait son entourage de n'être « éduqué qu'à la surface, tout juste assez pour avoir perdu son individualité, et pas assez pour s'élever jusqu'au cosmopolitisme ». D'autre part, tandis qu'elle souhaitait d'affaiblir le particularisme héréditaire des Polonais, de manière à les fondre en une seule nation slave avec les Russes, elle n'en reprochait pas moins à ses malheureux compatriotes la physionomie banale et effacée qu'ils s'imposaient, hélas! comme un masque, afin de pouvoir vivre en paix avec leurs vainqueurs.

Madame Kalergis eût été plus logique avec elle-même, si, en son engouement cosmopolite, elle eût assisté d'un œil sec au martyre de la Pologne. Mais comme l'appel de la race, les voix de la tendresse et de la pitié, l'emportaient en elle sur les chimères de l'intelligence, elle en venait à imaginer un moyen terme entre son patriotisme polonais et son loyalisme russe, une politique « juste milieu », semblable à celle qu'elle entendait préconiser sous Louis-Philippe, dans le salon parisien de la princesse Lieven. Romantique jusqu'aux moelles, ardente et passionnée, capable des plus beaux dévouements, elle se condamna par réflexion, devoir, respect filial, attachement aux convenances mondaines, à pratiquer une politique d'attente, modérée et circonspecte. Et dans ce rôle subalterne, elle déploya les mêmes qualités d'énergie, de persévérance et de courage que des âmes de feu mettent au service de l'idéal le plus haut.

X

LA RECHERCHE DU BONHEUR

Madame Kalergis avait toujours rêvé de faire épouser à sa fille quelque Autrichien ou Allemand, gentilhomme de bon lieu. Rêve qui s'accomplit le 27 juin 1857, quand l'abbé Deguerry [1] bénit en l'église Saint-Philippe du Roule, à Paris, le mariage de mademoiselle Marie Kalergis, âgée de dix-

1. Fusillé par la Commune en 1871.

sept ans, avec un jeune diplomate autrichien, le comte Franz Coudenhove [1].

L'allégresse, ce jour-là, éclatait sur le visage de madame Kalergis. La voilà donc enfin consommée, la tâche qu'elle s'était prescrite dès sa rupture avec M. Kalergis : « se faire une position » dans le monde, puis, à la faveur de cette position, ménager à sa fille une union mieux assortie que la sienne!

Elle s'imaginait qu'il suffirait de mener à bien cette double entreprise pour jouir ensuite, à tout jamais, d'une satisfaction sans mélange. Or, elle tomba des nues en constatant qu'il lui manquait d'avoir été heureuse pour son propre compte.

On était alors au début de juillet. Les jeunes mariés venaient de partir pour Londres, où M. Kalergis les attendait. Et madame Kalergis, sur le point d'aller rejoindre à Kissingen son oncle le chancelier, restait solitaire en ce Paris déjà abandonné de la société élégante, silencieux et assoupi comme une cité provinciale. Tandis qu'elle achevait de remettre en ordre le bel appartement qu'elle avait loué au duc de Morny, 42 avenue Gabriel, une tristesse inconnue s'engouffrait dans son âme.

Ce qui la désolait, c'était le vide affreux, le néant de son existence. Et cependant, pour elle, comme pour tout être humain, il devait exister quelque part une terre promise. Elle s'en retourna donc chercher ce paradis chimérique sur ces grands et vastes chemins du monde, dont elle avait affronté de trop bonne heure les dangers et les fatigues.

***

A trente-cinq ans, madame Kalergis était encore belle. Elle en parlait à sa fille sans le moindre embarras : « Votre mère (ô horreur!) a dansé jusqu'à six heures du matin, avec beaucoup de succès. On a été jusqu'à dire que j'avais éclipsé tout le monde, mais ne le croyez pas [2]. » Ailleurs : « J'ai

1. « Samedi, 27 juin 1857. Assisté comme témoin du comte Franz Coudenhove au mariage de mademoiselle Kalergis, à la mairie de l'arrondissement et à Saint-Philippe du Roule. » Comte de Hübner, *Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris*, t. II, p. 36.

2. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Bade, automne 1857, p. 32.

l'infâme orgueil de vous dire qu'on m'a trouvée fort belle, grâce à une plume rouge posée sur l'oreille. Tous les vieux militaires ont assuré que je l'avais emporté sur les plus adolescentes [1]. » Ou bien encore : « Comme fiche de consolation, je peux en appeler à une récente poésie polonaise dans laquelle l'auteur parle du « mystère » de ma beauté, disant que je rajeunis d'année en année, parce que je m'idéalise et que la noblesse de mon caractère me place dans une catégorie d'êtres à part, inaccessibles aux atteintes du terrestre. Qu'en pensez-vous? Voilà une position sociale [2]!... »

Non seulement le monde la recherchait, mais elle-même en avait le besoin et le goût. Elle n'aurait pas supporté ses chagrins sans ce bruit de volière, cette ivresse légère, ces divertissements et ces fêtes. Son père le déclarait avec franchise : « Voilà ce qu'il lui faut indispensablement : le grand monde; un corps diplomatique, beaucoup d'étrangers... » Il aurait pu ajouter : « ... et des souverains »... Aucune autre femme ne comptait autant d'amis sur les trônes de l'Europe. Parmi ses nombreuses relations princières, il faudrait citer Napoléon III, l'impératrice Eugénie, toutes les dynasties d'Allemagne et y joindre celles de Russie et de Hollande. Le comte Frédéric Nesselrode, ayant commis l'imprudence de s'établir pour quelques semaines à Bade dans la villa de sa fille, se plaignait d'être tombé dans un guêpier épouvantable :

J'y ai trouvé le roi et la reine de Prusse, le roi des Belges, le grand-duc de Bade et sa femme, la princesse Wasa, le prince de Hesse; notre grande-duchesse Marie est arrivée hier soir, et l'on attend pour aujourd'hui la grande-duchesse Hélène. Tous les jours, des dîners, des soirées invitées, etc. Pour vous en donner une idée, il suffit de vous dire que, depuis le 10, jour de mon arrivée, Marie a dîné une fois à la maison et pris une fois le thé le soir. Hier, par exemple, elle a été à un grand dîner chez madame de Béhague et, le soir, chez la comtesse Blücher. Ce matin, elle est entrée chez moi et me dit : « La soirée a été charmante, mais il n'y avait pas même cinquante personnes; je les ai comptées exprès pour vous prouver combien Bade est déjà vide de monde! » Et notez encore que c'était une soirée donnée pour le roi et la reine de Prusse; par conséquent, n'étaient invitées que les personnes désignées par la reine elle-même. Mais comme c'est bien Marie,

1. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Varsovie, 1858, p. 37.
2. *Ibid.*, Varsovie, février ou mars 1858, p. 39.

n'est-ce pas? Cinquante personnes, pour elle, ce n'est pas la peine d'en parler [1]!

Le bon vieillard ne pouvait même pas fumer sa pipe, sans être relancé par les monarques.

Un de ces jours, le roi de Prusse fait une visite à Marie et lui dit, entre autres (par pure politesse, comme de raison) : « Mais j'apprends que votre père est ici, je voudrais pourtant le voir. » Là-dessus, Marie n'a rien de plus empressé à faire que d'accourir chez moi pour m'appeler. Le roi la suit et entre avec elle dans ma petite chambre où je fumais paisiblement ma pipe dans mon fauteuil. Gardez donc, dans ces conditions, votre incognito [2]!

Enivrée par cet encens royal, madame Kalergis, entendait bien ne pas renoncer à l'amour. Elle se flattait encore d'épouser, en secondes noces, un homme dont elle se sentait éprise. C'était, selon Sir Horace Rumbold, un colonel de cavalerie prussien, sorte de beau sabreur, qui lui apparaissait comme le type idéal du paladin [3]. Elle comptait bien devenir sa femme, après la mort de M. Kalergis. Mais le colonel prussien, las d'attendre, fit soudain un beau mariage. Et quand M. Kalergis sortit enfin de ce monde, Marie, âgée de quarante et un ans, épousa, de dépit, de guerre lasse et peut-être aussi de compassion, M. Serge Moukhanow, colonel russe, dont la constance et le dévouement avaient fini par la toucher.

On a vu combien la société polonaise s'étonna de ce choix. La surprise ne fut guère moindre pour son père. Le comte Frédéric Nesselrode ne dissimulait pas ses appréhensions : « Je ne puis pas me l'imaginer en ménage, car, entre nous soit dit, jamais je n'ai vu une femme moins faite pour être mariée qu'elle [4]. » Il déplorait, en outre, que sa fille abandonnât un nom qu'elle avait rendu tellement illustre que, sans exagération, elle aurait pu dire comme madame de Staël, lorsqu'elle épousa M. de Rocca : « Mais il faut que je garde mon nom, car l'Europe en serait déroutée!... »

Elle-même, après ce coup de tête, redoutait les critiques

1. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Bade, 13 octobre 1864, p. 143

2. *Ibid.*, Bade, 25 octobre 1864, p. 147.

3. Sir Horace Rumbold, *Recollections of a Diplomatist*, t. I, p. 218-220.

4. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Varsovie, 24 janvier 1864, p. 133.

de ses amis. Quand Richard Wagner traversa Bade en novembre 1863, elle le mena dîner chez Pauline Viardot, et ce fut là seulement, avec des timidités et des rougeurs de jeune fille, qu'elle lui présenta M. Moukhanow, se demandant ce qu'il allait dire [1]. Mais Richard Wagner, loin de renouveler la bévue qu'il avait commise autrefois à propos de Napoléon III, eut la sagesse de se taire.

Certes, jamais union ne fut conclue sous des auspices moins favorables. Et cependant, l'événement donna raison à madame Kalergis. Sans découvrir auprès de son second mari cet amour passionné dont elle imaginait si bien, de loin, les véhémences brûlantes et les douceurs, elle ne se lassait pas d'admirer le noble caractère et la bonté angélique de M. Moukhanow. Au contact de cette âme si tendre, elle devenait meilleure. « Ceci me prouve combien l'affection est nécessaire au début de la vie pour développer les facultés expansives de l'âme et du cœur. Si je l'avais rencontré à temps, j'eusse été bonne peut-être, au lieu qu'aujourd'hui Moukhanow, lui-même, se désole, à son insu, de mon inégalité. » Et elle concluait avec découragement : « Il est trop tard pour me refaire [2]. »

Pour surmonter ses défaillances, il lui aurait fallu une élasticité, une vigueur et une fraîcheur d'âme qu'elle avait perdues depuis longtemps. D'étranges accès de tristesse l'assaillaient à l'improviste. Elle souffrait alors de douleurs si lancinantes qu'elle s'enfermait dans sa chambre, fuyant ses amis les plus chers. Avec le temps, ces orages mystérieux augmentèrent en intensité et en fréquence, sans qu'on en pût déterminer la cause. Nous les mettrions aujourd'hui sur le compte de la neurasthénie, à moins de les attribuer aux premières morsures du cancer qui la rongeait secrètement.

Aucun des médecins de l'époque ne sut diagnostiquer son mal. Elle parcourut, avec plus de persévérance que d'espoir, le cycle maussade des maisons de santé et des stations thermales. On lui prescrivait des bains de vapeur et des massages auxquels la pauvre femme se soumettait doci-

1. Richard Wagner, *Mein Leben*, II, p. 856-857.
2. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Bade, 12 janvier 1864, p. 129.

lement. Elle était percluse de rhumatismes, et d'atroces névralgies la torturaient sans cesse. Marie Kalergis racontait alors à Liszt, en se l'appliquant à elle-même, la mésaventure d'un fameux baladin de Naples, lequel, atteint d'une hypocondrie incurable, consulte un médecin. Celui-ci lui demande s'il a mal au foie, à la tête, à l'estomac. — Non, mais je suis triste jusqu'à la mort. — Eh bien, pour vous amuser, allez donc voir le célèbre polichinelle : cela vous guérira. — Le remède peut être excellent, mais, malheureusement, je ne puis en profiter; c'est moi-même qui suis le célèbre polichinelle[1]... »

Tant de misères physiques finissaient par altérer son beau visage. Madame Kalergis, comme beaucoup de blondes, se fanait assez vite. Il suffit de jeter les yeux sur le portrait peint par Lenbach en 1869 pour s'en convaincre. Mais la réputation de la beauté survit longtemps à la beauté elle-même, surtout lorsqu'elle est secondée par des grâces insinuantes et les délices de l'esprit. Madame Kalergis n'était déjà plus qu'une infirme, marchant sur des béquilles, qu'elle fascinait encore les imaginations. « Au spirituel, — proclamait Liszt, — je la trouve plus que jamais ravissante et enchanteresse, tellement, qu'il m'a fallu un certain effort pour me détacher de l'ombre de ses béquilles. » Il l'affirmait également au grand-duc Charles-Alexandre de Saxe-Weimar : « Elle marche maintenant sur des béquilles, mais son merveilleux esprit garde ses ailes diaprées et tous ses enchantements. « Judith Gautier, qui la rencontra vers ce temps-là à Munich et qui l'examina non seulement sans bienveillance outrée, mais encore avec cette sourde jalousie que les enfants éprouvent à l'égard des personnes trop admirées de leurs parents, fit d'elle une esquisse qui ne manque pas d'agrément :

Elle est grande, une écharpe de mousseline couvre ses épaules, des cheveux blond pâle ondoient sur sa nuque... Elle m'apparaît très grande dame, très sûre d'elle-même, intelligente et passionnée d'art. Je cherche les camélias blancs près de la neige de sa poitrine, très marmoréenne, en effet, mais par le secours peut-être du blanc de perle et d'une neige de poudre de riz. Le visage est régulier, pâle sous les cheveux pâles savamment disposés. Pourtant, on la devine trop

1. Franz Liszt, *Correspondance*, t. IV, 161, Dusseldorf, 29 mai 1855.

supérieure, pour s'attarder aux artifices de la coquetterie. Elle cherche à retenir, à prolonger une beauté célèbre, mais elle attend plus encore des grâces de son esprit, que le temps ne peut atteindre, de sa culture intellectuelle, de son talent musical [1].

Outre la douleur physique, madame Kalergis apprenait à connaître les soucis d'argent. Qu'elle était loin, l'époque où disposant de 250 000 francs de rente, elle pouvait se passer toutes ses fantaisies! Le désordre s'était mis dans ses affaires, à la suite de placements malheureux, d'une gestion désastreuse et de dépenses exorbitantes, presque toujours occasionnées par un penchant irrésistible à la générosité. Après avoir facilité le mariage de sa fille en lui attribuant 800 000 francs sur sa fortune personnelle, il lui fallut vendre sa maison de la Perspective Newsky, à Pétersbourg, puis attendre trois ans pour acheter à Bade une villa fort modeste. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, elle ne cessa de s'imposer une stricte économie et d'écourter ses voyages, afin de pouvoir rendre quelques bienfaits. Le bon sens de son père réussit à conjurer une catastrophe financière; néanmoins, les biens matériels se volatilisaient les uns après les autres, autour de madame Kalergis, comme si la fatalité voulait la réduire de plus en plus aux seules ressources du cœur et de l'esprit.

***

Par bonheur, Marie Kalergis était parfaitement capable de vivre de son propre fonds. Elle pouvait puiser dans l'abondance de son cœur plus libéralement encore que dans les coffres de M. Kalergis.

Marie n'avait jamais perdu de vue sa famille, malgré ses longs séjours à l'étranger. Tout en déclarant bien haut, dans les cénacles romantiques, qu'elle entendait choisir ses parentés à sa guise, personne ne professait autant de respect pour les liens du sang. Chaque fois qu'elle revenait à ses proches, ceux-ci s'émerveillaient de son souvenir fidèle et de ses attentions délicates. Quand la comtesse Charles Nesselrode mourut à Ischl, le 18 août 1849, elle bénissait son excellente nièce, la recommandait avec des larmes à la sollicitude de leurs

1. Judith Gautier, *le Troisième Rang du Collier*, p. 147-149.

amis [1]. Cependant, madame Kalergis réservait ses attentions les plus flatteuses au chancelier Nesselrode, dont l'humeur s'accordait infiniment mieux avec la sienne. Après la mort de sa tante, Marie Kalergis prit l'habitude de passer une partie de l'hiver chez « son adorable oncle », à Pétersbourg. Elle lui tenait compagnie et l'aidait à faire les honneurs du ministère des Affaires étrangères. Plus tard, quand le chancelier voulut rédiger ses souvenirs, il la choisit pour secrétaire. Elle admirait sa robuste vieillesse, riante et sereine comme « le soir d'un beau jour ». Et lui, avec quelle tendre galanterie ne suppliait-il pas son aimable collaboratrice de reprendre le chemin de Pétersbourg! On en jugera par ce billet :

Saint-Pétersbourg, 18/30 novembre 1859.

Madame du Deffand termine toutes ses lettres à sa soi-disante Grand'Maman en la conjurant de venir la voir. J'en dis autant à ma charmante nièce. Si j'ai recours à cette citation, c'est bien toi, chère Marie, qui m'as recommandé de lire la correspondance de ces deux personnes spirituelles, qui échangent entre elles de si jolis riens. Je ne fais que lire, cet hiver. Sans toi, je ne sais pas être appliqué. Ainsi, arrive, si tu veux que certain ouvrage avance. J'ai écrit à ton père de t'emballer de gré ou de force, au mois de janvier, lorsque le traînage sera bien établi, dans une bonne voiture et de t'envoyer ici... Je pense que notre existence te conviendra. Laisse-toi donc séduire... Les fées ne sont pas cruelles, et les fées blanches doivent l'être moins que les autres [2]...

Sans être cruelle, la fée blanche se faisait prier, car elle se devait, avant tout, à son père. Et le chancelier s'effaçait alors en soupirant devant les droits incontestables de son cousin. Son rêve eût été d'attirer en même temps le père et la fille à Pétersbourg. Mais le comte Frédéric Nesselrode, ménager de ses deniers et sédentaire jusqu'à la manie,

1. La comtesse Hélène Chreptowitch écrivait de Gastein au chancelier, le 5/17 août 1849 : « Ses dernières paroles d'affection, avant de prendre mal, ont été pour Marie Kalergis, qu'elle recommandait, les larmes aux yeux, à Meyendorff. » Et la baronne Mary Seebach, elle aussi, de Salzbourg, le 20 août 1849 : « Presque les dernières paroles de notre ange de mère étaient au sujet de Marie Kalergis dont elle parlait devant nous à Meyendorff, lui disant combien elle était charmante pour elle, tout ce qu'elle avait gagné... Comme nous, elle a été avec elle jusqu'au dernier instant. » Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettres inédites.

2. *Ibid.*, lettre inédite.

s'accrochait obstinément à Varsovie. Voilà pourquoi madame Kalergis se cloîtrait pendant la plus grande partie de l'année au palais Potocki, depuis le mariage de sa fille. Elle tenait absolument à s'acquitter de ses devoirs filiaux, bien que son père eût un caractère trop singulier pour que leur cohabitation fût toujours harmonieuse. Le comte Frédéric n'était point facile à amuser. Madame Kalergis se lamentait souvent de ne pouvoir l'arracher à ses ruminations solitaires. De son côté, il trouvait sa fille bien agitée, bien nerveuse... Cet homme casanier gémissait d'avoir à suivre, ne fût-ce qu'en esprit, une voyageuse aussi enragée. L'idée qu'elle ne possédait nulle part un domicile fixe, que ses meubles et effets étaient dispersés aux quatre vents, le mettait au désespoir. Quand elle eut acheté le pavillon qui devint la villa Kalergis, il désapprouva le choix de Bade. Enfin, ils se chamaillaient perpétuellement sur la musique moderne : le comte Frédéric adorait les Italiens, Verdi en tête, de sorte que l'engouement de sa fille pour le drame wagnérien le plongeait dans un étonnement voisin de la colère.

Néanmoins, le père et la fille se plaisaient à vieillir ensemble, dans l'équilibre inévitable de leurs effusions et de leurs querelles, près de ce foyer mélancolique dont ils ne se lassaient pas de remuer les cendres. Tandis que le comte Frédéric, apprenant les succès qu'elle remportait à Varsovie et dans le reste de l'Europe, s'émerveillait d'avoir engendré une créature aussi extraordinaire, Marie remerciait Dieu d'être la fille d'un militaire sans peur et sans reproche, dont elle admirait les réparties mordantes, la verve saine et drue, le jugement solide, la sagesse pleine d'expérience.

A vrai dire, aucune de ses affections n'approchait de l'idolâtrie enthousiaste dont elle environnait la comtesse Coudenhove. La fée blanche s'était toujours montrée bonne mère. Mais lorsqu'elle vit sa fille, mariée au comte François Coudenhove, donner l'exemple de l'union la plus chrétienne et la plus digne, lorsqu'elle s'aperçut que la Providence réunissait sur cette tête bien-aimée « le bonheur qu'elle avait refusé aux deux générations précédentes », il se produisit chez Marie Kalergis un phénomène sans exemple : elle conçut pour la comtesse Coudenhove un sentiment de vénération que les

filles portent très souvent à leurs mères, mais non celles-ci à leurs filles. Cette ferveur éclate dans la correspondance publiée par madame La Mara, et c'est une étrange surprise que de trouver, sous la plume d'une femme aussi hautaine, des hommages de respect, des cris de reconnaissance, des accents d'humilité et de contrition, des aveux de faiblesse et jusqu'à des sanglots de repentir, qui sont chose absolument nouvelle dans les relations de famille. On dirait qu'elle éprouve une sorte de volupté à s'abaisser devant sa fille :

Votre piété, vos vertus, la fermeté de vos principes, que vous avez puisés ailleurs que chez moi, car je n'avais pas de quoi vous donner tout cela, me paraissent une réhabilitation de mes propres misères, dont je connais l'étendue; le bonheur dont vous jouissez, un rachat de mes défaillances... Jugez donc de ma reconnaissance envers vous et envers votre mari [1]!

Ces paroles ne sont que touchantes. Il en est d'autres qu'on n'écoute pas sans malaise :

J'ai, croyez-le bien, un profond et humble sentiment de mon infériorité vis-à-vis de vous, de mes torts aussi : je vous ai tant donné, dans votre enfance, le spectacle d'une existence agitée, d'accès de désespoir injustifiables. Les combats et les amertumes de ma jeunesse m'ont rendue égoïste, occupée de moi-même; poursuivant des chimères, je n'ai pas assez apprécié les biens dont Dieu m'avait comblée...

Et voici que cette mère ravagée de scrupules se précipite enfin aux genoux de sa fille :

Je me sais indigne d'être votre mère!... Mais croyez que, si je pouvais donner pour votre bonheur et celui de vos enfants chaque goutte de mon sang, chaque instant de joie, ce me serait la suprême félicité. Voilà tout ce que je peux dire du fond de mon âme, et si, d'ailleurs, je vous ai déplu en quelque chose, faites la part d'un passé ignorant, dur et difficile, dont je n'ai certes pas le droit de me plaindre, mais qui, en me faisant souffrir avec une rare violence, a laissé des traces ineffaçables. Voyez-y l'impossibilité où je me trouve de vous satisfaire en tout, d'être jamais à votre niveau; pensez à moi avec indulgence et ne me bannissez pas de votre tendresse. Que je la mérite ou non, elle est ma plus chère consolation. Vous m'ôteriez tout, en me l'ôtant [2].

Il y a, en ces passages, un besoin exalté de mortification

1. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Varsovie, 12 juin 1863, p. 114-115.
2. *Ibid.*, Bade, 2 janvier 1866, p. 171-172.

qui est peut-être le trait le plus singulier de cette physionomie pleine de contrastes. On y reconnaît ce désir de rédemption, si ardent chez les âmes chrétiennes, dont le romantisme du XIXe siècle et le drame wagnérien, en particulier, ont tiré des effets si pathétiques. Madame Kalergis se croyait vraiment rachetée par le bonheur qu'elle avait su assurer à sa fille :

Sans doute, Dieu nous réserve encore des épreuves ; mais il nous donne en même temps des forces pour les supporter. Vous en trouverez dans l'amour de votre mari, et moi, je les chercherai dans la contemplation d'une union chrétienne bien assortie, que j'avais désirée et qui vous permettra d'être à la fois une femme de mérite et une heureuse femme [1]... Je n'en demande pas davantage : le bonheur n'est point fait pour moi, et je préfère que ma part vous soit donnée en partage, ajoutée à la vôtre, si faire se peut [2].

Voilà une attitude bien résignée. Mais cette âme orageuse, avide d'infini, affamée d'une satisfaction qu'elle ne trouvait nulle part, pas même dans les joies du cœur, n'admettait pas sans de furieuses révoltes que le bonheur terrestre ne fût point fait pour elle.

***

En ses bons jours, elle déclarait très sincèrement à sa fille : « Votre bonheur me fait plus de bien que ne pourrait m'en faire la religion elle-même [3]. » Puis, sitôt que le spleen lui noircissait l'esprit, madame Kalergis s'écriait avec une égale sincérité : « Ah ! quelle triste mécanique que le cœur ! il lui faut toujours une inquiétude ou un chagrin à ronger [4]... Il semble que je n'aie dans le cœur aucune corde pour la joie. On ne se remet jamais d'une vie qui n'a pas été normale [5]. »

Quand sa mauvaise santé, ses inexplicables mélancolies la condamnaient à la solitude, les innocents plaisirs du cœur lui faisaient défaut pendant des mois. Craignant de troubler le bonheur de sa fille, elle lui interdisait l'accès de sa retraite : « Il y a un point sur lequel mon autorité maternelle doit être

1. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Bade, juillet 1857, p. 30.
2. *Ibid.*, Bade, automne 1857.
3. *Ibid.*, Bade, 1858, p. 51.
4. *Ibid.*, Pétersbourg, 20 novembre 1860, p. 88.
5. *Ibid.*, Varsovie, avril 1867, p. 193.

respectée. Jamais je ne vous verrai quand je serai malade ou triste [1]. »

En ses heures de détresse les plus désespérées, la prière, comme un tourbillon d'amour, l'emportait en plein ciel. Elle se jetait alors avec une fougue inexprimable aux pieds du père des tendresses. Le rafraîchissement des brises célestes passait sur son front, et des consolations pareilles à des rosées pleuvaient sur son cœur fiévreux. Ce n'est certes pas des Nesselrode qu'elle tenait cette pieuse exaltation : le comte Frédéric passait pour un catholique plutôt tiède, le chancelier Nesselrode se trouvait être luthérien, la comtesse Charles et ses enfants suivaient le rite grec orthodoxe. En réalité, madame Kalergis avait hérité de la ferveur catholique de sa mère, la comtesse Thecla. Dès sa jeunesse, elle ne demandait qu'à se soumettre à une direction spirituelle. Le nom du Père Lacordaire exerçait sur elle une fascination irrésistible, au point que son père s'en inquiétait. « Marie, — écrivait-il à la comtesse Charles, — depuis longtemps déjà ne rêve que M. Lacordaire [2]... » Très probablement, elle dut se rencontrer avec l'illustre dominicain, à Paris, chez madame Swetchine. Mais ce fut une autre gloire de la chaire chrétienne qui assuma la tâche difficile de réconcilier madame Kalergis avec son sort.

Le Père de Ravignan lui enseigna la patience et la résignation. Devinant par quelques traits significatifs le besoin d'activité qui dévorait cette imagination exubérante, il l'inclina vers ce genre de bonnes œuvres qui se déguisent sous les formes les plus variées des plaisirs mondains. Il lui imposa des devoirs qui lui permirent de supporter sa solitude. Et peut-être, pour soutenir son courage, le Père de Ravignan lui répétait-il souvent cette parole, l'une des plus belles qu'ait prononcées un orateur chrétien : « La solitude est la patrie des forts. »

En dehors du Père de Ravignan, madame Kalergis pouvait compter sur la paternelle sollicitude de l'abbé Deguerry,

1. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Cologne, novembre 1866, p. 187.

2. Papiers Nesselrode, archives des Affaires étrangères, lettre inédite, Bade, 11/23 avril 1846.

curé de la Madeleine. Cet excellent prêtre, qui avait célébré le mariage de mademoiselle Kalergis, voulut partir pour Bade en 1863, pendant la révolution polonaise, quand il sut que madame Kalergis se consumait de chagrin. Ce voyage n'eut pas lieu, mais leur rencontre n'en fut que plus touchante, lorsqu'ils se revirent à Paris en décembre 1864 :

Le curé de la Madeleine m'a reçue en père. J'ai beuglé d'attendrissement. Il avait voulu venir à Bade, lorsqu'on lui avait appris ma maladie. La crainte de mécontenter mon mari, qu'il ne connaissait pas, l'a seule empêché. Je tiens à faire mes dévotions de Noël sous les auspices de sa prière. Cela me fera un bien immense [1].

Des convictions religieuses aussi profondes ne préservaient pourtant pas madame Kalergis des curiosités imprudentes que l'Église interdit aux fidèles. Comme la plupart des Slaves, madame Kalergis s'intéressait aux sciences occultes. La prière, pensait-elle, n'est peut-être pas le seul moyen d'entrer en communication avec les puissances de l'au-delà. Aussi ne méprisait-elle rien, à cet égard, ni l'hypnotisme, ni les expériences spirites, ni la magie, ni même les devineresses. Sous Louis-Philippe, lorsqu'elle entraînait madame Jaubert chez le magnétiseur Marcillet, elle s'écriait, avec l'exagération propre aux romantiques : « J'adore toutes ces choses mystérieuses et incompréhensibles... Je suis devenue enthousiaste de l'incompréhensible [2]!... » Dix ans plus tard, en mars 1857, elle participait à l'engouement général en faveur du célèbre « médium » Hume (ou Home), protestant converti au catholicisme, Écossais naturalisé Américain, qui évoquait les morts et faisait tourner les tables en même temps que les plus jolies têtes de Paris [3]. Le comte de Hübner, ambassadeur d'Autriche, s'en indignait dans son journal, le 7 mars 1857 : « L'Impératrice, madame Kalergis, surtout les dames de la haute Pologne, raffolent de cet imposteur, qui a l'air insignifiant et bête. » Le Père de Ravignan crut un instant à la bonne foi du nouveau Cagliostro : il l'exorcisa

1. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Paris, décembre 1864, p. 152.

2. *Souvenirs de madame Jaubert*, p. 83-84.

3. Voir à ce sujet *Revue de Paris* du 15 septembre, p. 283 : Souvenirs de la Princesse Metternich. — N. D. L. R.

et lui enjoignit de renoncer définitivement au commerce des esprits. Quel scandale, quelle désillusion pour ses dupes de tout parage, quand le jeune charlatan fut emprisonné à Mazas, puis chassé de France, afin d'assoupir une affaire qui n'était pas bonne à ébruiter!

Il y avait ainsi, dans la piété de madame Kalergis, comme dans ses opinions politiques, ses relations mondaines et ses attachements de famille, des incohérences et des contradictions qui ne lui laissaient aucun repos. Vainement, elle essayait de s'astreindre à une règle. Autant prétendre jouer au métronome une mazourka de Chopin! Le caprice romantique, la désinvolture slave, ne tiennent aucun compte de la mesure. De son propre aveu, sa foi qu'ébranlaient si aisément « la polémique intolérante, les misères imméritées et la sécheresse dévotieuse [1] », se raffermissait surtout par l'audition des chefs-d'œuvre de la musique religieuse. C'est alors seulement que s'opérait en elle un recueillement réparateur. Et c'est seulement par les chemins de l'art qu'elle atteignait ces régions bénies de la paix spirituelle auxquelles tout son être aspirait comme à une terre promise. « Le beau, disait-elle en soupirant, est une moindre forme du bien et peut y conduire ceux qui sont trop faibles ou trop fourvoyés pour suivre les voies spirituelles [2]. »

XI

LA TERRE PROMISE

Ce bonheur qui voltigeait capricieusement devant elle comme un mirage fallacieux et fugitif, madame Kalergis ne devait jamais s'en approcher que dans le monde idéal des beaux arts, où les hommes d'imagination vive s'en vont oublier leurs misères. De même qu'elle se consolait autrefois à Paris de ses chagrins, grâce aux demi-dieux de la poésie et de la musique; de même, en son âge mûr, il lui plaisait de réunir à Bade, autour de son canapé, non seule-

1. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Weimar, mai 1873, p. 306.
2. *Ibid.*, Rehme, août 1869, p. 223.

ment les rois et les empereurs, mais encore ces princes de l'esprit qui n'ont d'autre couronne qu'un rameau de laurier.

Elle s'efforçait de rendre justice à toutes les formes d'art. Par exemple, l'Allemagne du XIXe siècle n'ayant pas son Eugène Delacroix, madame Kalergis tâchait de se persuader que le peintre d'histoire Guillaume de Kaulbach rachetait son coloris un peu terne par la science du dessin et la hardiesse des conceptions. Elle vantait les paysages de Bœcklin, « les plus beaux, les plus élégiaques et les plus lyriques du monde », non moins que les portraits de Lenbach, en qui elle saluait un psychologue supérieurement perspicace.

Pendant les retraites sévères auxquelles la condamnaient ses maladies et son marasme, elle lisait avidement, avec cette curiosité légère et sautillante de ses aïeules lettrées du XVIIIe siècle. Sans doute, les romans l'amusaient, les pièces de théâtre aussi, et dans toutes les langues. Mais ces plaisirs futiles ne la détournaient nullement des lectures sérieuses. Elle se plongeait dans Schopenhauer, au cours de la révolution polonaise de 1863; pendant la guerre de 1870, les dialogues de Platon lui servaient de refuge, et, pareillement, vers la fin de sa vie, les spéculations transcendantes du kantisme l'élevaient au-dessus de ses souffrances. Elle applaudissait aux premiers essais de Nietzsche, ce « charmant professeur de Bâle » qu'elle avait connu et distingué chez Wagner, tout en jugeant sa *Genèse de la Tragédie* une élucubration « trop métaphysico-panthéistique » pour la recommander à sa fille... Enfin, le chancelier Nesselrode, la princesse Lieven et le comte Molé lui ayant inculqué le goût de l'histoire, elle passait avec aisance de Thucydide à M. Thiers et de Guichardin à M. Guizot. Mais les études historiques distillent à la longue une tristesse délétère : elle finissait par s'en apercevoir :

L'histoire m'ennuie : c'est le récit des bêtises et misères humaines, des petites causes qui amènent de grands événements, des grandes catastrophes qui finissent médiocrement. Tout passe, tout revient, et un petit nombre d'hommes, généralement méconnus ou persécutés, a pensé pour tous ceux qui agissent sans réfléchir, mus par leurs médiocres intérêts de chaque jour. Les œuvres des poètes me captivent davantage, elles occupent l'imagination, suggèrent des idées et font

pénétrer dans les recoins mystérieux du cœur humain, le plus intéressant de tous les livres [1].

Romantique et musicienne, il est bien naturel qu'elle admirât par-dessus tout un lyrisme aux ailes largement éployées. Dès le temps où elle s'exaltait sur Chateaubriand, Alfred de Musset, Théophile Gautier et Henri Heine, elle plaçait les poètes au sommet de la hiérarchie littéraire. Un peu de cet enthousiasme juvénile se ralluma en 1869, lorsqu'elle rencontra Villiers de l'Isle-Adam à Munich, où il faisait un pèlerinage musical avec Catulle Mendès et Judith Gautier. Ils s'accordèrent à merveille, et Villiers consentit tout de suite à lui lire son drame inédit, *la Révolte*. Cette récitation se fit à l'*Hôtel des Quatre-Saisons*, devant une assemblée d'amateurs et de raffinés; elle ne semble pas avoir donné lieu à l'incident plutôt burlesque que Judith Gautier a raconté dans *le Troisième Rang du Collier*. D'après M. Édouard Schuré, témoin oculaire de cette scène, madame Kalergis écouta le dramaturge français avec une attention sympathique, marquant son intérêt par des observations aussi fines que bienveillantes. Villiers de l'Isle-Adam avait fait la conquête de la fée blanche. Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent peut-être le nom d'Alfred de Musset. Mais on eût dit que madame Kalergis reconnaissait en Villiers le pâle et mystérieux adolescent aux cheveux blonds qui sonnait à la porte d'Alfred de Musset, pendant la funèbre nuit du 2 au 3 mai 1857, et suppliait en sanglotant qu'on lui permît de saluer le poète, sur son lit de mort.

* * *

Dès qu'elle s'asseyait au piano, madame Kalergis devenait poète à son tour. « La musique, c'est la poésie de ma vie. Que ne m'y suis-je sérieusement consacrée, au lieu de pleurer des malheurs imaginaires ou passagers [2]!... »

Tout en se produisant volontiers en public, car la timidité ne la gênait guère, elle éprouvait bien plus de plaisir à écouter

1. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Varsovie, février ou mars 1868, p. 197-198.
2. *Ibid.*, Rehme, août 1869, p. 223.

les autres. Sa maison s'ouvrait libéralement aux musiciens, quels qu'ils fussent, pianistes, violonistes, violoncellistes, chanteurs ou compositeurs. A Paris, comme à Varsovie, ou à Bade, on pouvait entendre chez elle, selon le hasard de leurs visites, Antoine Rubinstein et son frère Nicolas, Joachim et Wieniawski, Servais, Pauline Viardot, qu'elle traitait en amie, les meilleures élèves de Liszt, Hans de Bülow en tête, qui lui dédiait ses *Trois valses caractéristiques* [1], et Carl Tausig, qui inscrivait le nom de madame Kalergis au frontispice de ses *Deux Études* [2]. Avec cela, nullement exclusive, charmée des opéras de Mozart, émue des quatuors à cordes de Beethoven, pleurant aux *lieder* et à la musique de chambre de Schumann. En pleine Allemagne, elle affirmait son enthousiasme pour le génie de Berlioz. Ne lui avouait-elle pas à lui-même, en août 1858, à la fin de ce concert de Bade où le maître avait dirigé son *Roméo et Juliette* : « J'en pleure encore [3] ! » Elle ne louait pas moins son *Te Deum*, « œuvre grandiose, émouvante, profonde » dont elle disait : « Ce sont bien là les actions de grâces qu'une puissante nation vient rendre à Dieu, au lendemain d'un danger dont elle frémit encore [4]... » Jouait-on à Weimar une cantate de Saint-Saëns, elle donnait bravement le signal des acclamations, malgré les grognements d'un public hostile et obtus. Et Brahms lui-même, alors la bête noire des champions de la nouvelle musique, elle osait l'inviter à dîner chez elle, lui trouvait une nature intéressante par sa simplicité originale et sauvage, se reprochait d'avoir attendu si tard pour l'apprécier et le proclamait le premier compositeur de l'époque, bien entendu dans un genre tout autre que Wagner. En somme, elle aimait la musique d'un amour élevé et très pur qui excluait les intolérants partis pris du fanatisme.

Il y avait à cela d'autant plus de mérite qu'elle servait deux puissants dieux : Franz Liszt et Richard Wagner, divinités altières et despotiques, auxquelles il fallait de l'encens, des génuflexions et même des sacrifices.

1. Op. 18. I. *Valse de l'Ingénu*; II. *Valse du Jaloux*; III. *Valse du Glorieux*.
2. Op. 1.
3. Cf. Hector Berlioz, *Lettres à M. Humbert Ferrand*, Paris, Calmann-Lévy, 1882; Paris, 28 avril 1859, p. 222.
4. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Bade, 1858, p. 53.

***

Les années, en s'écoulant, n'avaient point cessé d'ajouter à sa vénération pour Liszt. Après avoir admiré en lui le prodigieux virtuose, le symphoniste, le chef d'orchestre, le novateur intrépide, l'écrivain et l'apôtre, elle découvrait avec ravissement le compositeur de musique sacrée. Devant la *Sainte Élisabeth*, le *Christus*, le *Requiem*, elle se mettait naïvement à genoux et criait au chef-d'œuvre. S'agissait-il de rejoindre l'abbé Liszt à Weimar ou à Pesth, nul voyage ne la rebutait, malgré sa mauvaise santé et l'embarras de ses affaires. Lui écrivait-elle, c'était sur le ton le plus humble :

Je me recommande à votre amitié : j'y ai quelques droits, car je vous suis attachée et dévouée depuis longtemps, sans parler de l'admiration qui me fait votre obligée. C'est si bon de pouvoir admirer, et les occasions en deviennent si rares! [1]... Une humble place dans votre souvenir, mais bien à moi, voilà tout ce que j'ose vous demander [2]... La seule vue de votre écriture ravive ma pensée et me fait oublier le milieu qui m'entoure, comme s'il n'y avait plus ni temps ni espace. Hélas! vous êtes blasé sur tout ce qu'on peut dire et penser de vous, et, cela m'a toujours désolée, il n'y a pas le moindre mérite à vous aimer. Au contraire, il faut vous laisser tranquille et accepter avec reconnaissance ce que vous accordez de souvenir et de bienveillance. Adieu, je vous baise les mains [3].

Un jour qu'elle prenait le thé avec lui au cercle des dames, à Bade, la princesse Radziwill, belle-sœur du prince Gortchakow, s'approchant de la table où ils étaient assis, supplia Liszt de se mettre au piano pour complaire à une dame qui ne l'avait jamais entendu. Liszt s'exécuta sur-le-champ. Mais il n'avait pas dépassé la première mesure, raconte sir Frederick Saint-John, que madame Kalergis, douce et autoritaire, lui rabattait le couvercle sur les mains, déclarant qu'elle interdisait à un aussi grand artiste de prostituer son génie sur un instrument exécrable. « Profonde fut la consternation parmi les auditeurs déçus, mais bien plus profonde encore chez le musicien célèbre, qui, après une courte hésitation, abandonna son tabouret pour suivre attentivement la

1. La Mara, *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt*, I, 319.
2. *Ibid.*, III, 83.
3. *Ibid.*, III, 85.

discussion fort animée qui s'engagea aussitôt entre les deux dames : celles-ci, je crois, ne s'adressèrent jamais plus la parole. [1] »

Une amitié aussi chaleureuse risquait de les entraîner trop loin. Mais Franz Liszt était préservé des tentations par le nombre même de ses admiratrices. Jamais homme plus recherché, plus adulé, plus difficilement accessible en tête à tête. Il marchait, toujours environné d'un cortège de vestales jeunes ou vieilles, belles ou laides, qui entretenaient autour de lui, avec une émulation farouche, le feu sacré de l'enthousiasme. Marie Kalergis, confondue dans cette multitude en délire, non seulement n'en gémissait pas, mais encore professait que toutes ses compagnes devaient « s'aimer entre elles et en Liszt ». Une si parfaite soumission touchait au cœur le grand homme. Aussi fut-il ulcéré de lire, après la mort de madame Kalergis, un article où M. Henri Blaze de Bury se moquait brutalement de ce concert d'hommages féminins et dénonçait Liszt comme « le plus imperturbable histrion de cette bande illustre [2] ».

La moins tyrannique des amies, Marie Kalergis demeurait toujours exquisement discrète dans les manifestations de sa tendresse. Elle murmurait : « Les meilleures choses de la vie sont peut-être celles qu'on n'a fait qu'entrevoir et rêver. Il en reste dans l'âme une empreinte éternelle et vraie. Ne m'oubliez pas complètement [3]... » De peur d'être importune, elle mettait une sourdine jusqu'à l'expression de sa reconnaissance. « La reconnaissance peut devenir châtiment, si elle se laisse aller à la présomption et au bavardage. Je résumerai donc dans un seul *merci* beaucoup de sentiments

1. Sir Frederick Saint-John, *Reminiscences of a retired diplomat*, p. 41.

2. — Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre, M. Blaze de Bury a publié un article pompeusement intitulé *la Musique et ses destinées*. Heureusement, elles ne dépendent pas des arrêts de M. Blaze de Bury, qui, du haut de sa fatuité, travestit misérablement une des belles et nobles paroles de madame Moukhanow et me désigne en passant, comme « le plus imperturbable histrion de cette bande illustre ». *Correspondance de Liszt avec le grand-duc Charles-Alexandre de Weimar*, Villa d'Este, 9 novembre 1875, 147. — Voici le passage qui contristait le pauvre vieux Liszt : « Elles s'aiment en moi! » disait le plus imperturbable histrion de cette bande illustre, en parlant des bons rapports où vivaient entre elles ses vieilles maîtresses délaissées. »

3. La Mara, *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt*, III, p. 83.

très anciens, trop jeunes, passionnément admiratifs et toujours humbles, qu'il faut chérir, combattre et taire [1]... »

***

Franz Liszt avait rendu à madame Kalergis un service capital en lui révélant dès 1845 le plus extraordinaire phénomène du romantisme allemand : le théâtre de Richard Wagner.

Depuis cette première représentation du *Tannhäuser* à Dresde, pourtant si décevante, madame Kalergis se passionnait de plus en plus pour les audacieuses entreprises de Wagner. Puis, en 1850, *Lohengrin*, avec son atmosphère de légende, les extases séraphiques de son prélude, comme suspendu entre ciel et terre, son beau chevalier à l'armure d'argent, ses nacelles gracieusement traînées par des cygnes, la charmait et l'émerveillait. Et les Allemands connaissaient si bien la prédilection de madame Kalergis pour *Lohengrin*, que le roi Maximilien II de Bavière faisait jouer cet opéra toutes les fois qu'elle séjournait à Munich [2].

Bientôt, il ne suffit plus à la fée blanche de seconder Wagner par une propagande mondaine qui n'était pas toujours efficace, témoin son échec auprès d'Eugène Delacroix. Comme Liszt, elle voulut donner au musicien-poète, alors exilé et misérable, une preuve concrète de son dévouement. En arrivant à Paris vers la fin mai 1860, elle sut que les concerts organisés par Wagner avaient laissé un déficit de 10 000 francs, et elle s'empressa de lui offrir cette somme. Wagner n'eut garde de la refuser. « Il me semblait, — dit-il simplement dans ses mémoires, — qu'un événement pressenti de longue date s'accomplissait enfin. » Son unique soin fut de lui témoigner au plus tôt sa reconnaissance. « Les soucis que nos relations amicales me valurent, par la suite, dérivaient invariablement de ce désir unique, désir que son caractère bizarre et son existence agitée m'empêchaient de satisfaire [3]. »

Il improvisa donc, en son honneur, une audition du second acte de *Tristan* chez madame Viardot. L'illustre cantatrice

1. La Mara, *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt*, II, p. 357.
2. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Munich, 17 novembre 1858, p. 57.
3. Richard Wagner, *Mein Leben*, II, p. 730-731.

chantait Isolde, Wagner le rôle de Tristan, et Charles Klindworth, venu tout exprès de Londres, suppléait l'orchestre au piano. En dehors de madame Kalergis, Wagner n'avait invité que Berlioz. Par malheur, en dépit de cette distribution pleine de promesses, le second acte tomba à plat. S'il faut en croire Wagner, Pauline Viardot ménageait sa voix au lieu de s'abandonner au torrent de la mélodie; elle indiquait sa partie tout juste et comme à contre-cœur. La séance terminée, Hector Berlioz se leva, complimenta Wagner sur la « chaleur » de son interprétation, mais du bout des lèvres, et ils en restèrent là. Quant à madame Kalergis, elle demeura muette. Malgré cette double déception, Wagner n'en montra pas moins à madame Kalergis, quelques jours plus tard, le premier acte de *la Walkyrie*, et, cette fois, le succès répondit mieux à son attente.

En somme, la fée blanche n'avait rien compris à ce brûlant nocturne d'amour. *Tristan et Isolde*, elle l'avouait à sa fille, lui paraissait tout bonnement impossible : « C'est une abstraction curieuse à l'étude et offrant des beautés dont on pourrait dégager une pensée saine, mais qui sera, comme œuvre dramatique, repoussée par tous les publics de l'univers [1]. » Toutefois, en septembre 1867, ayant eu le loisir d'approfondir cette partition, grâce au recueillement d'une petite ville d'eaux allemande, elle s'écriait impétueusement : « Quel chef-d'œuvre!... [2] » Puis, à mesure qu'elle s'en imprégnait davantage, une sorte d'épouvante la bouleversait : « Je ne sais s'il faut entendre *Tristan*, qui réconcilie avec les deux suprêmes douleurs de l'amour et de la mort, mais non point avec la vie réelle. D'abord, cela m'avait fait du bien; à présent, je me sens encore plus misérable dans le passé, l'avenir et mon for intérieur [3]. »

La dévotion la plus ardente peut avoir, hélas! ses aridités et ses défaillances. Pendant cette période d'épreuves où Richard Wagner, espionné par la police du roi de Saxe, traqué par ses créanciers, bafoué par les directeurs de théâtres,

1. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Pétersbourg, avril 1861, p. 96.
2. *Ibid.*, Rehme, septembre 1867, p. 194.
3. *Ibid.*, Munich, 21 août 1873, p. 290.

excommunié par les pontifes du feuilleton musical, transportait de ville en ville ses partitions d'orchestre manuscrites, espérant les faire exécuter dans les concerts, madame Kalergis songea plus d'une fois que ce créateur de génie était lui-même le principal artisan de ses malheurs. En mars 1861, alors que *Tannhäuser* succombait à Paris sous les sifflets et les huées, elle lui reprochait d'avoir altéré son œuvre par des suppressions et des additions également malencontreuses. Cependant, sa foi dans l'excellence du nouveau drame musical ne vacillait point; elle s'employait de toute son éloquence à en répandre la gloire.

Avec quelle activité infatigable!... Par son cousin, le baron Seebach, elle obtenait du roi de Saxe qu'il ne s'opposât plus au retour de Wagner en territoire allemand. Par la comtesse Zamoyska, dame du palais, que l'impératrice Elisabeth d'Autriche assistât en personne aux concerts que Wagner donnait à Vienne pendant l'hiver 1862-1863. Ces séances d'orchestre ayant abouti à un nouveau désastre financier, elle faisait tenir mille florins à Wagner, puis s'occupait de lui procurer à titre gracieux le logement du jeune Lytton Bulwer, attaché à l'ambassade d'Angleterre à Vienne. Partout où il allait, Wagner se sentait surveillé et réconforté par cette influence providentielle. Au printemps de cette même année 1863, quand la Société Philharmonique de Pétersbourg lui offrait subitement deux mille roubles argent pour diriger deux concerts, il comprenait aussitôt d'où lui venait cette aubaine. En Russie, il s'ébahissait de l'habileté consommée avec laquelle madame Kalergis lui avait aplani toutes les voies, notamment auprès de la grande-duchesse Hélène, dont le jugement faisait autorité en matière de musique.

Plus tard, il se plut à décerner à cette amie incomparable des bons et des mauvais jours un témoignage solennel d'attachement et de gratitude. Le dimanche de Pâques 1869, madame Kalergis reçut à Varsovie la fameuse brochure, *le Judaïsme dans la musique*, avec une dédicace dont elle se déclara fort honorée, mais bien surprise. En effet, tout en n'aimant pas la musique de Meyerbeer et de Mendelssohn, madame Kalergis ne méprisait nullement les Juifs. Elle eût volontiers inter-

calé dans le libelle de Wagner « une seule petite phrase qui rendît justice à la charité et à la sobriété de cette race persévérante et énergique entre toutes [1] ». Un tel langage ne dénotait certes point une antisémite forcenée.

Le bruit déchaîné par cette dédicace provocante ne s'était pas encore calmé, que le petit troupeau wagnérien se trouva cruellement embarrassé. Vers le mois d'août 1869, madame Cosima de Bülow annonça son intention de divorcer et d'épouser Richard Wagner. Marie Kalergis, intimement liée avec tous les personnages de cet imbroglio lamentable, se conduisit alors de manière à mériter l'estime, la confiance et les affectueux remerciements des uns et des autres. Elle voyageait de Triebschen à Munich, portait à Franz Liszt des nouvelles de sa fille, louait la grandeur d'âme de Hans de Bülow et découvrait à la passion de Wagner des excuses non moins imprévues qu'ingénieuses. Admise dans la retraite où se confinait madame Cosima de Bülow, elle décrivait, à son retour, la vie d'intérieur qu'on menait à Triebschen : « Wagner, en houppelande de velours noir, avec le bonnet de magister, des lunettes sur le nez; elle, avec sa taille si jeune, l'air de sa fille, lisant sa pensée dans ses yeux et l'achevant comme si leur âme était une en deux personnes [2]. » Et quand Richard Wagner et sa femme eurent enfin la joie de se réconcilier avec Franz Liszt, après trois années de séparation et de pénibles incertitudes, ils le durent en grande partie à l'influence apaisante de Marie Kalergis [3].

***

Cette amitié militante était amplement récompensée par la félicité inexprimable que madame Kalergis ressentait à voir éclore, successivement, grâce à la munificence de Louis II de Bavière, tous les drames que Richard Wagner portait en

1. La Mara, *Correspondance avec la comtesse Coudenhove*, Varsovie, lundi de Pâques 1869, p. 216.

2. *Ibid.*, Munich, septembre 1869, p. 225.

3. « Les lettres d'elle que Bülow et madame Moukhanow m'ont communiquées me persuadèrent qu'il valait mieux que je ne me retranche pas de son existence. » *Correspondance de Liszt*, Weimar, 21 juin 1872, VI, 319.

lui-même depuis des années, mais dont la composition avait été retardée ou interrompue par la misère.

Avec quelles délices ne suivait-elle pas, durant des journées entières, les répétitions des *Maîtres Chanteurs*, « chef-d'œuvre incomparable, qui place Wagner à côté de Shakespeare et d'Eschyle! » Quand elle voyait monter peu à peu vers le ciel du Walhalla et culminer superbement la quadruple architecture des *Nibelungen*, elle se moquait des prétendus raffinés qui critiquaient à tort et à travers *l'Or du Rhin*, tout en feignant de se plaire à *la Walkyrie*. Pour elle, cette éblouissante tétralogie ne contenait pas une mesure de trop. Elle tressaillait de joie quand Wagner lui chantait le final de *Siegfried*, « ce duo d'amour titanique et tout neuf qui s'élance dans une espèce de vocalise passionnée ». Enfin, ses larmes jaillissaient, le jour où Cosima de Bülow lui faisait connaître à Triebschen, avec l'autorisation de Wagner, l'esquisse du poème de *Parsifal*. « Aucune poésie, aucune littérature n'aura jamais rien de semblable. C'est trop grand, trop angélique, trop chrétien pour l'appeler opéra. Sublime de profondeur symbolique, de clarté et de mouvement dramatique... Cosima pleurait en le lisant, moi en l'écoutant. Quand nous avons fini, Wagner a dit : « N'est-ce pas que cela vous étonne qu'un homme accusé d'être un Casanova pense à de pareilles choses? »

Maintenant que les drames de Wagner sont à leur rang définitif dans nos bibliothèques musicales, près de l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, de *la Flûte enchantée* de Mozart ou du *Fidelio* de Beethoven, on a peine à concevoir la frénésie qui s'empara des contemporains, à l'époque des premières représentations. Ils vociféraient comme des corybantes. Camille Saint-Saëns, lui-même, débordait d'enthousiasme. « Sommes-nous heureux, — s'écriait-il en juillet 1870, — d'être au monde pour entendre *l'Or du Rhin* et *la Walkyrie* [1]! » Après cette exclamation du compositeur français, nul ne s'étonnera que madame Kalergis écrivît à sa fille : « Quel bonheur de vivre en même temps que le plus grand génie du monde germanique et de pouvoir s'édifier à ses chefs-d'œuvre [2]! »

1. *Correspondance de la comtesse Coudenhove*, Munich, juillet 1870, p. 245.
2. *Ibid.*, Eisenach, 3 juillet 1870, p. 244.

Le bonheur, voilà donc que Marie Kalergis, âgée et infirme, le découvrait dans une communion chaque jour plus intime avec ces deux artistes de génie, Liszt et Wagner. C'est dans leur société que, lasse, vieillissante et revenue de bien des vanités, elle discernait enfin sa véritable raison de vivre. Enfin, elle voyait clair en elle-même. Promenant sur le monde un regard assuré, elle pouvait dire avec fierté : « Après le commerce des grandes natures, celui des petites est impossible [1]... Les grandes âmes seules ont place pour l'amour, les grandes intelligences pour la parfaite amitié. Rien ne se développe, rien ne persiste dans les esprits futiles, médiocres, les cœurs étroits, les cervelles mal meublées [2]... »

Mais avant de jouir paisiblement de son bonheur, elle tenait à chasser une suprême inquiétude. Pour madame Kalergis, le plaisir que lui procurait une bonne représentation wagnérienne à Munich, Weimar, Berlin ou Dresde, n'était encore qu'un faible avant-goût des ravissements célestes qui l'attendaient, le jour où Richard Wagner aurait enfin bâti son théâtre sur une colline de Franconie. Madame Kalergis avait trop souffert du trouble que peut jeter dans l'esprit une exécution défectueuse de *Tristan*, ou même de *Tannhäuser*, pour ne point vouloir épargner cette mésaventure aux adeptes à venir. Aussi déclarait-elle catégoriquement : « S'il n'établit pas une tradition, ce génie, le plus grand que l'Allemagne ait eu, restera obscur pour la postérité [3]. »

Ainsi, madame Kalergis contemplait de loin les vallées de la terre promise, car elle ne pouvait pénétrer sur ce sol béni, tant que Richard Wagner n'avait pas achevé sa colossale entreprise. On imagine avec quelle anxiété elle en attendait l'accomplissement et l'intérêt passionné que lui inspiraient les moindres détails de cette organisation si difficile.

Le 22 mai (1872) aura lieu la pose de la première pierre et une exécution modèle de la *Neuvième Symphonie*. L'entreprise marche à souhait, l'emplacement est magnifique et le plan intérieur tout à fait particulier. On ne verra pas l'orchestre; la perspective sera arrangée de manière à augmenter les proportions des interprètes et décora-

1. *Correspondance de la comtesse Coudenhove*, Varsovie, juin 1871, p. 266.
2. *Ibid.*, Varsovie, mai 1872, p. 285.
3. *Ibid.*, Munich, septembre 1869, p. 226.

tions jusqu'au surnaturel... Enfin, nous n'aurons plus rien à envier aux Athéniens et à leur immortel théâtre [1]...

Impatiente de respirer l'atmosphère de ce paradis terrestre, elle s'en allait, à Bayreuth même, jouir de l'hospitalité de Wagner à la villa Fantaisie. « Le parc, l'air, la beauté des sentiments, tout ici est admirable. » Elle s'extasiait sur ce monde à part, « inconnu de celui qui s'agite dans les vulgaires réalités [2] ». Et elle se réjouissait d'observer que tous les regards se tournaient, comme les siens, vers les splendeurs de la terre promise. « Bayreuth est comme une nouvelle Mecque, — mandait-elle à sa fille, — chaque musicien allemand fait ses prières de ce côté-là [3]. »

Hélas! il ne fut point donné à madame Kalergis d'assister à cette cérémonie d'inauguration qu'elle acclamait par avance comme « le plus grand événement dans l'histoire de l'art germanique [4] ». Déjà, avec une promptitude inexorable, la vie se retirait d'elle. Et cette âme romantique, prête à étreindre enfin son bonheur, allait s'évanouir à tout jamais, inassouvie et désolée...

Au mois d'avril 1874, Hans de Bülow, rentrant de Varsovie à Berlin, répandait en Allemagne la sinistre nouvelle.

Madame de Moukhanow se meurt lentement. Le mal incurable dont elle souffrait depuis des années à son insu (un cancer de l'hypogastre) a été identifié trop tard pour que les docteurs pussent lui porter secours. Elle est condamnée par tous les médecins polonais ou étrangers. Avec elle disparaît une des femmes les plus magnanimes, les plus spirituelles, les plus universellement cultivées. Ses amis et admirateurs ne peuvent que lui souhaiter une fin rapide, puisqu'elle est vouée à la plus affreuse des morts naturelles. Chose étrange, mon séjour à Varsovie a coïncidé avec une accalmie passagère de son mal, de sorte que j'ai eu, hier et avant-hier, le triste privilège de la distraire sur son lit de douleurs. Tâche infiniment pénible, car j'ai été rarement oppressé d'une compassion aussi profonde [5].

Ce fut la dernière consolation de madame Kalergis d'entendre Hans de Bülow lui jouer ses morceaux favoris de Chopin.

1. *Correspondance de la comtesse Coudenhove*, Munich 10 février 1872, p. 281.
2. *Ibid.*, Bayreuth, 26 mai 1872, p. 285.
3. *Ibid.*, Bade, 5 novembre 1872.
4. Hans de Bülow, *Briefe*, Breitkopf et Haertel, Leipzig 1904, V, p. 173.
5. *Ibid.*, Breitkopf et Haertel, Leipzig, 1904, V, p. 173.

Quelques jours après, les élancements ne lui laissaient plus que de rares répits, et ses cheveux blanchissaient. Toutefois jusque dans cette extrémité, elle défendit qu'on prévint la comtesse Coudenhove, ne voulant pas que sa fille conservât d'elle une image ravagée et repoussante. M. Moukhanow n'était admis auprès d'elle que pendant les intervalles des crises. « Mon cher mari, justement parce que nous sommes l'un à l'autre très chers, n'est pas reçu quand je souffre. » Elle n'attendit pas qu'on lui offrît les secours de la religion pour les solliciter. Une fois administrée, elle éprouva une sorte de béatitude à l'idée de mourir. Elle se disait aussi bien préparée au terrible passage « que le comportait sa pauvre nature, » de sorte qu'elle remerciait Dieu très humblement « des biens dont il l'avait comblée et qu'elle avait gâchés ». Elle pria son mari de transmettre à Liszt un legs de deux mille thalers en faveur d'une association musicale qu'il patronait. Puis, ayant rassemblé ses forces pour écrire à son gendre, le comte Franz Coudenhove, une lettre charmante, pleine de clairvoyance affectueuse, de résignation et de politesse, elle s'éteignit enfin le 22 mai 1874, non sans avoir supplié son mari de consacrer peu de larmes à sa mémoire. « Vivez de la plénitude de la vie! » lui conseillait-elle avec un sourire.

Son existence toujours errante s'achevait ainsi dans la ville même où elle avait vu le jour. Marie Kalergis dort son dernier sommeil à Varsovie, en terre polonaise...

***

Non content de lui avoir dédié une de ses brochures les plus retentissantes, Richard Wagner a parlé de madame Kalergis en ses mémoires avec des expressions d'estime et de reconnaissance qui n'ont jamais varié. Bayreuth a fidèlement conservé le souvenir de madame Kalergis. Et c'est au *palazzo* Vendramin-Kalergis, dans cette seigneuriale demeure de Venise qui rappelle jusqu'à ce jour le nom de sa belle et généreuse amie, que Richard Wagner, par un hasard troublant, s'en fut rendre le dernier soupir.

Quant à Franz Liszt, cruellement affligé par la mort de madame Kalergis, il improvisa, sous le coup de la douleur,

la première et de beaucoup la meilleure de ses deux élégies pour piano. Parmi les travaux assez emphatiques de ses dernières années, cette berceuse funèbre, imprégnée d'une tendresse ingénue, est certainement l'une de ses productions les plus sincères. On ne saurait entendre sans une vive sympathie cette musique pénétrante et plaintive, dont les pianistes professionnels ne nous ont pas encore dégoûtés, grâce à Dieu! Gardons-nous de la leur recommander! Ces sept petites pages se cachent sous une couverture romantique. Et l'on peut lire dans un cartouche de lauriers, soutenu par deux anges en pleurs, cette inscription votive : *En mémoire de madame Marie Moukhanoff, née comtesse Nesselrode.*

L'année suivante, Liszt eut encore cette inspiration singulière, mais infiniment touchante, de vouloir honorer le souvenir de madame Kalergis par une solennité musicale[1]. Cette commémoration fut célébrée le jeudi 17 juin 1875 dans le salon de la « maison des Templiers » du parc de Weimar, où s'élevait jadis la statue colossale de Gœthe. Par ordre du grand-duc Charles-Alexandre de Saxe-Weimar, les domestiques du château y avaient dressé un somptueux décor de feuillages, de plantes rares et des fleurs les plus belles, tellement qu'on pouvait s'y croire dans un bosquet. Sur un catafalque de verdure, on apercevait un portrait de madame Kalergis, au visage noblement voilé de mélancolie : c'était le fameux tableau de Lenbach, prêté pour la circonstance par la comtesse Coudenhove et nouvellement arrivé de Vienne. La reine Sophie de Hollande, le roi et la reine de Wurtemberg, venus assister à ce service anniversaire, se tenaient au premier rang, près du grand-duc et de la grande-duchesse de Saxe-Weimar. Plus de cent cinquante invités de tout parage, et, parmi eux, madame Cosima Wagner, en vêtements de deuil, avaient pris place derrière les souverains.

Liszt se proposait de faire exécuter toute une messe de *Requiem*. Mais la petite chapelle catholique de Weimar n'aurait pu contenir, en ses dimensions fort modestes, un auditoire aussi nombreux. Il fallut donc substituer à l'office liturgique une manière de concert spirituel, dont le programme ne

1. Voir *Revue de Paris* du 15 septembre : Souvenirs de la Princesse Metternich, p. 274. — N. D. L. R.

comprenait que des œuvres de Liszt : son *Élégie* sur la mort de madame Kalergis, son *Requiem* à quatre voix d'hommes, son *Ave Maria*, l'*Hymne de l'enfant à son réveil* à trois voix de femmes, d'après le poème de Lamartine, enfin sa *Légende de Sainte Cécile*.

Une émotion profonde dominait ce parterre de princes et d'artistes, dont la bigarrure répondait si bien aux tendances éclectiques de madame Kalergis. Au reste, l'impression dégagée par ces chants purs et pathétiques s'harmoniait avec le souvenir que les uns et les autres conservaient de la défunte. Aucun d'eux n'oublia de remercier et de féliciter l'abbé Liszt, à l'issue de la cérémonie. Et lui-même, le vieux lion romantique à la crinière blanchissante, satisfait d'avoir pu rendre un digne hommage à une ombre si chère, il mandait ensuite à la comtesse Hélène Chreptowitch :

« Elle a passé en rêvant, cherchant, saisissant et pratiquant le Bien et le Beau de l'Idéal. Nobles et pieux respects à sa mémoire!... »

Puis, revenant soudain aux effusions éloquentes de sa jeunesse, il s'écriait avec feu :

« Il y avait en elle je ne sais quelle note mystérieuse dont l'accord ne retentit qu'au ciel!... »

Ne négligeons pas ce témoignage d'un juge autorisé.

Cette note mystérieuse, aux prolongements surnaturels, est la seule qui manque à la gamme éblouissante sur laquelle Théophile Gautier a composé sa *Symphonie en blanc majeur*.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LES RICHESSES DE L'ÉTAT FRANÇAIS

I. — LES CHEMINS DE FER

L'idée d'un inventaire général du patrimoine de l'État français a été jetée par nous dans la circulation il y a deux ans. Cette idée a obtenu un commencement de réalisation du fait de l'institution, auprès du ministre des Finances, d'une commission inter et extra-parlementaire, préposée au soin de recenser et d'estimer les propriétés domaniales. Après une longue période de silence, que nous voulons espérer laborieuse, cette commission vient de se rappeler à l'attention publique en provoquant, de la part des ministres des Finances, de l'Intérieur, et des Colonies, la nomination de commissions départementales chargées de procéder à une revision des affectations des propriétés de l'État et des concessions de logements « y accordés » et éventuellement de déterminer le cas où l'aliénation et la location desdits immeubles se pourraient effectuer au bénéfice de l'État. Dans un remarquable article paru le 4 octobre dernier, le journal *le Temps* fait observer que, pour utile qu'elle puisse paraître, cette timide mesure reste bien en deçà de notre conception. Toutefois *le Temps* estime, et c'est de sa part à la fois un souhait et une prévision, que l'acte ministériel pourrait être dépassé par l'ampleur de répercussions et de conséquences impossibles à maîtriser.

Nous en acceptons volontiers l'augure. Mais en attendant que cette vue d'avenir se vérifie et pour aider l'événement à s'accomplir, autant qu'il est en nous, nous nous sentons entraîné à esquisser cet Inventaire, tel que nous l'avons préconisé. Nous ne saurions évidemment prétendre à fournir autre chose qu'une esquisse, à défaut d'une documentation plus riche et plus précise cachée dans les arcanes ministériels qui ne s'ouvrent qu'aux investigateurs qualifiés et habilités par le pouvoir. Les chiffres et les faits que nous utilisons sont ceux que tout homme de la rue peut glaner dans les débats parlementaires et journalistiques. Notre seul mérite est de les réunir en gerbe. Nous faisons-nous illusion en estimant que, malgré le coefficient d'insuffisance et d'erreur dont il sera inévitablement affecté, ce modeste essai d'Inventaire conduira le parlement et l'opinion aux façons de voir que nos travaux cherchent à éveiller en eux? Avant tout nous poursuivons une fin pratique. Nous voulons rendre concrète et visible l'immense fortune, généralement sous-estimée de l'État français, et, après en avoir reconnu et classé les éléments, rechercher les moyens de les mettre en valeur. Résultat qui sera obtenu suivant les cas : 1° par des mesures conservatoires propres à enrayer le dépérissement des biens; 2° par une réforme de leur mode de gestion et d'exploitation; 3° par l'affermage; 4° par l'aliénation. Nous voulons que l'État accomplisse envers la Nation obérée et épuisée le devoir de contribuable qu'il néglige tant par son incapacité de connaître que par son incapacité de produire. Donc, deux fins bien distinctes assignées à l'Inventaire. Que vaut chaque bien d'État? Quel parti en tirer dans l'intérêt de la Nation?

***

Il ne nous paraît pas douteux qu'en procédant suivant l'ordre de grandeur et d'importance un Inventaire des biens d'État doive commencer par l'ensemble des chemins de fer. Cet ensemble se subdivise en trois catégories.

1° Le réseau de l'Ouest-État, formé de l'ancien réseau de l'Ouest concédé, que l'État a racheté en 1909 et qu'il a

fusionné avec son petit réseau primitif et avec certaines lignes rachetées au Paris-Orléans;

2° Les cinq compagnies concédées : le Nord, l'Est, Paris-Orléans, Paris-Lyon-Méditerranée, Midi, qui doivent rentrer automatiquement dans l'appartenance de l'État français vers l'année 1950, s'il n'a pas usé de son droit de les racheter avant le terme de la concession;

3° le Réseau d'Alsace-Lorraine qui nous a été rendu par le traité de Versailles et qui fonctionne par les soins d'une Régie d'État.

Pour se faire une idée précise de la valeur intrinsèque d'un pareil domaine ferroviaire, il faut prendre un peu de recul et remonter, dans le passé, jusqu'à l'époque immédiatement antérieure au rachat de l'Ouest et à la poussée démagogique.

Si l'on eût fait en 1908 l'Inventaire que nous préconisons, quels chiffres eût-on inscrits à l'actif de l'État français en regard de l'article : Chemins de fer?

Nous l'irons demander à un économiste d'une compétence éprouvée, à M. Yves Guyot, ancien ministre des Travaux publics, qui, lui-même, se réfère à l'autorité de M. de Kauffmann, auteur d'un ouvrage quasi classique sur la politique des chemins de fer en France [1].

Nous citons textuellement notre auteur :

M. de Kauffmann estimait qu'à l'expiration des concessions, non seulement le capital des Compagnies aurait été complétement amorti, mais que l'État aurait à sa disposition une part de bénéfice se montant à cinq milliards. Ces cinq milliards représenteraient non seulement le prix d'indemnité du matériel d'exploitation des réseaux, mais aussi le plus grande partie des subventions consenties aux chemins de fer en dehors des avances de garanties qui auraient été précédemment remboursées avec les intérêts.

De sorte qu'au milieu du xxe siècle l'État serait en possession de plus de 40 000 kilomètres de voies ferrées, libres de toutes charges, dont le produit entier, frais d'exploitation déduits, serait pour lui bénéfice net, puisqu'il n'aurait plus d'intérêts à payer.

Ce produit net était évalué par M. de Kauffmann à cette date de 1950 environ à 1 milliard 250 millions.

Or, en 1908, ce bénéfice net annuel représentait, à 3 p. 100 environ, l'intérêt d'une dette de quarante milliards permet-

1. Yves Guyot, *les Chemins de fer et la Grève* (1911), p. 314.

tant à l'État de rembourser toute sa dette du moment et d'en contracter une autre sans charges nouvelles.

Tel était donc, il y a quinze ans seulement, le brillant avenir financier, promis à l'État français nu-propriétaire, pour quarante ans encore, de l'ensemble de notre réseau ferroviaire.

De cet avenir que reste-t-il en 1923?

Qu'est-il devenu sous l'influence de ces trois faits :

1° Le rachat anticipé du réseau de l'Ouest; 2° la politique de démagogie étatiste dont le rachat a donné le signal; 3° les suites économiques et financières de la guerre?

Est-il encore permis d'affirmer qu'à l'expiration des concessions, les compagnies auront achevé l'amortissement de leur capital et que les voies ferrées reviendront à l'État, à l'époque prévue, franches de toutes charges? L'État se comporte-t-il en tuteur fidèle à l'égard du somptueux héritage promis à la Nation? Autant de questions angoissantes, qui devraient solliciter les esprits simplement attentifs et qui ne trouveront de réponse que dans l'Inventaire.

Précisons, une fois de plus, que l'Inventaire, tel que nous le préconisons et dont la nécessité est maintenant universellement reconnue, comporte une étude minutieuse de chaque poste. Quelqu'un, à l'heure actuelle, peut-il se flatter de pouvoir déterminer avec un degré d'approximation suffisant à quoi nous en sommes dans l'ordre ferroviaire? Non, n'est-ce pas? Il en est des chemins de fer comme de tout le reste. Personne ne connaît leur situation vraie. Il n'y a donc qu'un Inventaire conduit par des gens compétents et qualifiés qui puisse réunir les éléments si complexes de cette situation.

***

Mais, pourquoi le problème ferroviaire, malgré sa capitale importance, laisse-t-il indifférents le Parlement et l'opinion? On nous permettra de nous arrêter un moment devant cette interrogation. La réponse que nous y donnerons ne fera pas hors-d'œuvre, loin de là. Elle est, à notre avis, que, dans les Chambres et dans le Pays, on a cessé de croire qu'il y eût deux façons d'envisager et de résoudre ce problème. A droite

comme à gauche, nous constatons que chacun se résigne à voir notre institution ferroviaire s'incorporer tout doucement au système de laisser aller, de facilité, d'insouciance et de gaspillage incarné par l'État. Il semble que nul ne se soucie de s'insurger contre la fatalité et la transcendance du phénomène. A quoi bon se mettre en travers de l'inéluctable événement?

Quand nous prenons en mains le budget annexe des chemins de fer de l'État, nous constatons avec stupeur qu'on porte avec sérénité dans la colonne des recettes les Avances du Trésor et que la balance du Doit et de l'Avoir s'établit sur cette donnée. Il ne s'agit d'ailleurs que d'un déficit de 580 millions!!!...

Toute une philosophie politique et financière se dégage de cette étrange comptabilité où le déficit finit par s'inscrire à l'actif. La conception nouvelle de l'État s'y manifeste avec un éclat incomparable. Le prélèvement sur les contribuables devient, dans la gestion des propriétés de l'État, une recette normale et avouée. On dirait un intendant infidèle qui, après avoir fait un trou à la lune, bouché aussitôt par un patron aussi indulgent que libéral, inscrirait triomphalement la somme dans la colonne des profits à son compte de gestion. Sur ces faits, s'il subsiste encore entre ce qu'on appelle le Bloc de Gauche et le Bloc National un désaccord doctrinal, dans la pratique il règne un accord parfait. Nous avons démontré, dans la première partie de notre *Essai de Politique expérimentale*, que les deux Frances, ces deux Frances prétendument irréconciliables et séparées par un abîme de malentendus, se trouvaient au fond associées dans une commune erreur de doctrine. Hors la question religieuse, qui reste pour ainsi dire le point de sensibilité névralgique dans les sphères politiques et parlementaires. il n'y a plus à proprement parler en France d'opposition et de dissidence sur la marche générale du gouvernement. La grande majorité des Français s'est assimilé les façons de penser et de sentir propres à l'école dirigeante mise en possession du pouvoir vers 1880. L'expérience de 1919 qui s'achève en ce moment confirme et corrobore nos conclusions : la France n'a plus d'école dirigeante de rechange.

Comment le nierait-on? Les élections de 1919 ont porté au pouvoir une majorité d'hommes nouveaux. Jamais peut-être, majorité ne fut aussi complètement dominée par la crainte d'abandonner les sentiers battus, jamais, dans nos annales parlementaires, il ne s'en est rencontré de moins arrogante et de moins exclusive. Elle a respecté, au premier chef, les situations acquises et s'est fait scrupule de déloger les personnages consulaires en possession d'état. Il eût été très naturel et tout indiqué, conforme d'ailleurs à la règle du jeu parlementaire, que cette majorité réclamât pour elle le portefeuille de l'Intérieur, le seul qui n'exige de son titulaire aucune préparation technique. Le département de l'Intérieur, dans un pays centralisé comme le nôtre, où le pouvoir « fait » plus ou moins les élections, doit être en principe la propriété même de la majorité législative. Or, la majorité de 1919 a spontanément renoncé à revendiquer ce ministère politique. Elle s'est contentée d'une part dans l'attribution des portefeuilles techniques. Pour la première fois, depuis de longues années, des catholiques pratiquants sont devenus ministres. Il en est résulté une réelle détente dans les rapports de l'Église avec l'État, mais, chose curieuse et dont la postérité demeurera émerveillée, les nouveaux arrivants ont couché dans le lit de leurs prédécesseurs radicaux et socialistes sans même en changer les draps. Ils se sont installés dans la tradition jacobine et étatiste, sans éprouver la moindre velléité de la redresser. Et ç'a été un événement de très grave conséquence, car il a consacré l'adhésion définitive de l'autre France, de celle que Waldeck-Rousseau, monté du Capitole de Toulouse en 1900, proclamait inassimilable, aux doctrines politiques, économiques et sociales professées par l'école dirigeante, même dans sa partie radicale.

Le culte de l'État ne rencontrant plus de dissidents que dans les petits groupes écartés du maniement des grandes affaires a parachevé depuis vingt ans la conquête des cerveaux. C'est désormais le trait le mieux fixé de la tradition et de l'hérédité françaises. Le monopole de l'enseignement que l'État s'est quasiment arrogé a porté ses fruits. On peut maintenant prédire avec toutes les chances d'exactitude de quelle façon réagira, dans une circonstance donnée, soit

financière, soit politique, soit extérieure, un ancien lauréat de l'Inspection des finances, de l'École Polytechnique, de l'École de Droit ou de l'École des Sciences morales et politiques, puisque c'est dans ces quatre séminaires-là que se recrute notre personnel gouvernemental. Coulés tous dans le même moule, fabriqués pour ainsi dire en série, ils concluront et agiront inévitablement dans le sens étatiste, quelles que soient d'ailleurs leurs origines sociales et leurs convictions religieuses.

L'admirable serait, dans de telles conditions, que la Chambre de 1919 eût pris dans l'ordre ferroviaire le contre-pied de principes étatistes qu'elle a si docilement adoptés dans l'ordre fiscal. Au département des Travaux Publics elle a porté et maintenu depuis bientôt quatre ans un homme nouveau, un polytechnicien dont les mérites exceptionnels avaient trouvé dans la guerre une occasion de se manifester et qu'une compétence éprouvée rendait égal à une charge aussi lourde. Tel Hercule à la croisée des chemins M. Le Trocquer s'est trouvé, à un moment critique de nos annales ferroviaires, en présence d'une option à faire et d'un parti à prendre.

Ce ministre avait, dans une certaine mesure, le choix entre la répudiation du programme radical ou son application intégrale. Peut-être eût-il écarté le premier terme de l'alternative s'il se fût trouvé nanti d'un ministère politique. Aux Travaux Publics sa formation polytechnique l'a nettement incliné vers le second terme. Il est resté dans la ligne de ses précédesseurs.

M. Le Trocquer a eu pour politique de resserrer les liens de solidarité entre tous nos réseaux y compris celui de l'État. Il a unifié leur discipline intérieure, leur vie financière et leurs tarifs dans toute la mesure où il le pouvait sans transgresser les limites légales mises à son action centralisatrice. Ainsi a t-il créé, en vertu de la convention passée entre tous les réseaux le 21 juin 1921 et approuvée par la loi du 12 novembre de la même année — suivant ses expressions mêmes — une organisation commune destinée à assurer la coordination des différentes exploitations en concordance avec les intérêts généraux de la Nation, une coopération des réseaux entre eux et avec l'Etat, une solidarité financière qui assure l'éta-

blissement et le maintien de l'équilibre entre les charges de toute nature et les recettes fournies par le trafic.

Cette nouvelle constitution ferroviaire, car c'en est bien une, s'est concrétée dans un conseil supérieur des chemins de fer et dans un comité de direction.

Ce comité de direction se compose d'un directeur et de deux administrateurs par compagnie, et pour le réseau de l'État, du directeur, du président et du vice-président du conseil dudit réseau.

Au conseil supérieur siègent, en plus des membres du Conseil de direction, les représentants du personnel à raison de deux par réseau désignés par le ministre, trente représentants des intérêts généraux de la Nation nommés par décret rendu sur la proposition du ministre des Travaux Publics.

Quant à la solidarité financière, elle se réalise dans *un fonds commun* faisant l'objet d'un compte spécial ouvert dans les écritures du Trésor et « alimenté par l'excédent des recettes des réseaux après prélèvement des dépenses d'exploitation et déduction des intérêts et amortissements ».

Nous citons ici textuellement les termes de la loi dont le rédacteur a omis de dire que, pendant une période sans doute assez longue, ces excédents de recettes ne seront fournis que par des appels au crédit sous forme d'émission d'obligations.

Que vaut la nouvelle constitution ferroviaire? Elle commence seulement à fonctionner et, par conséquent, elle n'est pas encore justiciable de la politique expérimentale.

Mais, à première vue, elle paraît procéder d'un esprit étatiste et centralisateur peu disposé à se laisser marchander ses prérogatives. Loin de nous la pensée de quereller les pouvoirs publics sur la nécessité qui a pu apparaître urgente et impérieuse, vu les suites économiques et financières de la guerre, d'associer plus étroitement les réseaux. Mais en matière constitutionnelle il y a de la marge entre le fédéralisme et la centralisation absolue. S'il est un reproche que doive encourir le ministre des Travaux Publics ce ne sera pas celui d'avoir trop sacrifié aux libertés locales et aux revendications démocratiques. Tous les organes administratifs nouvellement nés ne limitent que théoriquement l'omnipotence du ministre. Le mérite essentiel qu'on trouvait à la

solution française du problème ferroviaire tenait surtout dans le caractère de *corps intermédiaire* revêtu par les grandes compagnies. Dans une démocratie parlementaire comme la nôtre il importe justement de multiplier les corps intermédiaires pour amortir l'effet des poussées directes et impulsives, dirigées contre les finances publiques. Or, les grandes compagnies ont laissé dans la convention du 28 juin 1921 une forte part de leur indépendance légitime.

Rien n'est plus significatif à cet égard qu'un récent épisode. Le Languedoc souffre de la mévente de ses vins. On sait à quel point cette province est émotive et l'on se rappelle les événements tragi-comiques de 1907, engendrés par l'engorgement des caves et des celliers. Quand le mécontentement des viticulteurs coïncide avec la période pré-électorale, il n'y a pas d'expédients, ni de panacées auxquels ne se raccrochent les représentants du Languedoc pour détourner d'eux-mêmes une colère à la recherche de victimes propitiatoires. C'est ainsi qu'un groupe de députés fut amené à incriminer les tarifs de transports applicables aux vins et à en réclamer bruyamment l'abaissement. A cette manifestation électorale il fut objecté que le dégrèvement, tout en affectant dans une proportion considérable les recettes des réseaux, serait sans influence sur le développement de la consommation nationale et resterait finalement dans la poche des intermédiaires puisqu'il n'excéderait pas quelques centimes à l'unité de vente au détail. Pareille objection eût été décisive si la volonté de satisfaire l'intérêt électoral, même par de coûteuses mesures de vanité et d'apparence, se rendait aux arguments de raison. Saisi de la question, le Conseil supérieur des chemins de fer à une majorité énorme s'est prononcé pour le maintien des tarifs. Le gouvernement a eu la faiblesse de passer outre à cette délibération. C'est assez montrer que dans l'esprit de ses créateurs le Conseil supérieur ne sera jamais admis à sortir d'un rôle humilié, dépendant et purement consultatif.

Il est à remarquer aussi que dans le détail de la convention l'hypothèse d'un rachat anticipé se trouve envisagée avec une certaine complaisance. Ou nous nous trompons fort ou le département des Travaux Publics, en rédigeant

une convention que les Compagnies n'étaient guère maîtresses de repousser, s'est préoccupé de rapprocher l'époque bénie où tous les réseaux se seront intégrés, résorbés dans un réseau unique d'État, où il n'y aura plus, pour reprendre un mot de l'Écriture, qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur.

L'état d'esprit ainsi révélé est bien inquiétant, car personne ne peut douter qu'une fois tombés entièrement dans l'appartenance de l'État les réseaux de chemins de fer perdent en quelques mois la valeur pour laquelle ils pourraient être inscrits à l'Inventaire et deviennent pour la Nation la cause d'un déficit perpétuel et toujours plus écrasant. Il y a quelque chose de plus inquiétant encore, c'est l'attitude dilatoire adoptée par le département des Travaux Publics relativement à la question de l'Ouest-État, qui tient à elle seule en suspens tout le problème ferroviaire.

***

Ici il nous faut revenir sur cet extraordinaire épisode du rachat de l'Ouest. Un écrivain radical-socialiste, M. Paul-Théodore Vibert, qui, pour sa part, tenait à montrer que l'étatisme n'est pas un élément essentiel de la tradition radicale française, a dénoncé dans cette opération le *suicide économique* de la France. Ce n'est même pas une exagération. Mais, par malheur, la guerre est tombée comme un rideau de fer sur les événements antérieurs à 1914. La mémoire surchargée de nos contemporains succombe à l'impuissance d'évoquer tous les détails qu'ils auraient tant besoin d'avoir présents à l'esprit pour fixer leurs idées et orienter leurs destinées.

C'est le 25 juin 1908 que, par 128 voix contre 125, le Sénat, sous le consulat de M. Clemenceau, et celui-ci ayant posé la question de confiance, se laissa aller à voter le principe du rachat de l'Ouest. Les pointages très serrés effectués avant la séance donnaient le Cabinet renversé par 127 voix contre 126. Au dernier moment un sénateur progressiste, adversaire du rachat, qui disposait de sa voix et de celle d'un sénateur moribond, passa au camp des rachatistes. L'histoire secrète et anecdotique du régime dira quel genre de chantage

dut subir ce malheureux sénateur. La divulgation n'en est pas encore possible. Mais à quoi tiennent les choses? Si un malheur de famille n'eût pas mis un sénateur anti-rachatiste à la discrétion du gouvernement cette désastreuse calamité du rachat qui pèse si lourdement sur la politique française nous était épargnée. Belle matière à philosopher pour les tenants du probabilisme.

Nous avons signalé dans une étude précédente le frémissement démagogique dont la France fut toute secouée quand M. Clemenceau prit le pouvoir au mois d'octobre 1906. « Il y a du messianisme dans l'air! » s'était écrié le journaliste-député Maujan. Les couches profondes faisaient à M. Clemenceau le périlleux honneur de penser que lui seul était capable de communiquer force de loi, dans l'espace de quelques mois, à tout le vieux programme radical-socialiste retardé dans son exécution par les atermoiements et les timidités de l'opportunisme. Si l'on était disposé à convenir que Combes avait bien mérité, par sa politique religieuse, des partis avancés, en revanche on n'hésitait pas à le blâmer sur la lenteur de ses réalisations économiques et sociales. Avec M. Clemenceau rien de tel à redouter. Il saurait mener de front les deux grands œuvres. Le messianisme s'emportait à de telles espérances que, réuni à Lille, cette année-là, le Congrès radical dut modérer la frénésie de ses fidèles et leur notifier qu'on ne savait pas dans quelle mesure on pourrait jusqu'en 1910 avancer l'exécution du programme. La démocratie fut invitée, en attendant mieux, à se contenter du rachat de deux réseaux de chemins de fer.

Le cabinet Clemenceau estima que le rachat du seul réseau de l'Ouest représentait un acompte suffisant sur le rachat intégral maintenu à la hauteur d'un dogme intangible, mais ajourné à des temps meilleurs.

Le 7 décembre 1906 un projet de loi autorisant le gouvernement à ouvrir la procédure du rachat à l'égard du réseau de l'Ouest avait été voté par la Chambre à la majorité de 364 voix contre 187.

Du 7 décembre 1906 au 25 juin 1908, date de la capitulation du Sénat, il s'est écoulé plus d'une année et demie. Celle-ci a été remplie par une controverse entre partisans

et adversaires du rachat. Les uns faisaient sonner de leur mieux l'argument tiré de la fâcheuse situation financière où la compagnie de l'Ouest était tombée. Ce réseau devait au Trésor, à la fin de l'exercice 1906, 440 millions représentant les avances accordées en vertu de la convention de 1883. Dette destinée à faire boule de neige jusqu'en 1956, date à laquelle prenait fin la garantie, si bien qu'en 1956 c'est-à-dire au terme de la concession, l'État ne trouverait pour gage unique de sa créance qu'un matériel et des approvisionnements estimés par la compagnie à 358 millions et peu susceptibles d'accroissement. L'État n'était-il pas dès lors intéressé à compenser, sans plus attendre, sa créance progressive avec son gage?

De l'autre côté de la barre on ne niait pas que l'Ouest ne se trouvât en assez mauvaise posture. Mais, tout en plaidant les circonstances atténuantes en faveur de la Compagnie, on représentait, non sans quelque apparence de raison, que l'exploitation directe par l'État serait un remède bien pire que le mal. On remontrait que le résultat le plus clair de l'opération serait de constituer la Compagnie de l'Ouest à l'état honoraire, sans risques, sans soucis, uniquement préposée au soin d'encaisser tranquillement une rente sur le Trésor. En effet, la garantie d'intérêt cessait pour les actionnaires de l'Ouest et peut-être pour les obligataires en 1936. On la leur prolongeait de vingt ans et l'on imposait ainsi au Trésor une charge fixe à laquelle il n'était pas tenu. Rouvier qui, au Sénat avec Charles Prévet, opposa aux rachatistes une résistance admirable, estimait, en se fondant sur les calculs de l'Inspection des Finances et d'accord en cela avec M. Colson, que la Compagnie était capable d'éteindre sa dette vers 1948 avec ses propres moyens, si restreints fussent-ils.

De part et d'autre le débat fut acharné et monta à un diapason élevé. Du côté gouvernemental, après avoir présenté le rachat de l'Ouest sous l'aspect d'une opération blanche, on en vint à affirmer, sous l'aiguillon des critiques, qu'elle deviendrait fructueuse au premier chef et qu'en fin de compte elle laisserait un boni de deux milliards. La partie adverse riposta que le rachat de l'Ouest serait aussi onéreux à la

France que l'indemnité de guerre versée à l'empire allemand, c'est-à-dire qu'il se solderait par une perte de cinq milliards. L'évocation de cette querelle n'a plus qu'un intérêt historique. La question, devant le parlement du moins, n'a jamais été posée sur son vrai terrain.

Le rachat de l'Ouest se pouvait peut-être justifier en bonne thèse financière vers 1908, toutes réserves faites sur les voies et moyens pour y parvenir. Mais ce n'est pas de quoi il s'agissait dans l'esprit des promoteurs du projet. Le débat où, comme il arrive d'ordinaire, les orateurs se jetèrent à la face des statistiques et des calculs contradictoires, était un simulacre. Il masquait le véritable enjeu d'une querelle qui n'a jamais été poussée à fond. Les théoriciens du rachatisme ne comprenaient pas que l'État pour ses débuts eût jeté son dévolu sur le réseau le plus pauvre et le plus maléficié. Ne convenait-il pas, au contraire, pour le succès de l'entreprise et l'heureux développement de ses conséquences, de s'attaquer d'abord à la compagnie la plus prospère, celle du Nord? Évidemment cette façon de voir ne pouvait émaner que de doctrinaires étrangers à la politique, à ses pompes, et à ses œuvres. Que désirait le cabinet issu des élections de 1906? Donner à la démagogie cette inappréciable satisfaction d'étendre la main sur un grand réseau, n'importe lequel, et par là même, placer indirectement toute notre vie ferroviaire sous la dépendance du parti vainqueur, dans cette pensée, non exempte de justesse, que, pour l'État, posséder un seul réseau c'était, en quelque manière, les posséder tous. Certes l'État était loin d'être désarmé à l'égard des compagnies concédées, mais seulement l'État administratif proprement dit, impartial de sa nature et conservant à l'encontre des partis politiques une certaine somme d'indépendance. Il fallait, en outre, que le nouvel État, dont nous avons signalé la naissance et la croissance, l'État syndicaliste et cégétiste allât s'asseoir au conseil amphictyonique des grands réseaux pour y exercer des pressions latérales et y dicter les volontés de la démagogie. Le réseau de l'Ouest de par ses finances contestables prêtait le flanc. C'est pour ce motif, indépendant de toute considération économique ou doctrinale, qu'il fut choisi. Il s'ajouta à ce motif l'arrière-pensée d'acquérir, avec le

réseau de l'Ouest, un puissant moyen d'influence électorale sur des provinces cataloguées rétrogrades.

Le Sénat n'avait capitulé qu'avec les honneurs de la guerre. Concernant l'exploitation de l'Ouest par l'État, la Haute Assemblée n'avait acquiescé qu'à une expérience provisoire. La commission demandait que l'essai ne durât qu'un an. Le ministre insista pour deux ans. C'est à cet endroit que se place l'épisode de la convention avec l'Orléans. Cette convention avait pour objet de compléter l'unification du nouveau réseau Ouest-État en y incorporant plusieurs lignes du réseau d'Orléans qui s'y trouvaient enclavées; la compagnie d'Orléans consentait à les échanger contre diverses lignes secondaires et contre l'abandon par l'État d'une créance de 219 millions. Cette convention a été critiquée dans son temps comme contraire aux intérêts du Trésor. Dans notre opinion elle n'a été conclue qu'en vue de lier à un accord définitif le régime provisoire de l'Ouest racheté, de placer le Parlement en présence d'un fait accompli et d'enlever à quiconque la tentation, après deux années écoulées, de remettre à l'ordre du jour un régime ainsi consolidé.

***

Le provisoire est entré dans sa quinzième année. Si l'expérience a été concluante, si les Rouvier, les Prévet, les Boudenoot et tous les hommes politiques qui ont combattu, sinon le rachat de l'Ouest, du moins son exploitation par l'État, ont été justifiés par l'événement, la religion de tous les Français est parfaitement éclairée sur ce point. Les dénégations rageuses et passionnées de l'esprit de parti ne s'étayent même plus à une conviction intime. Quelque temps avant la guerre M. Henry Chéron qualifiait d'exorbitante la gestion par l'État.

Il est aisé, sauf discriminations et rectifications secondaires, d'établir ce que le rachat de l'Ouest et ses suites directes ont coûté au Trésor, jusqu'à ce jour.

Rachat proprement dit.

	Millions.
Annuités versées à l'ancienne compagnie de l'Ouest.	—
De 1909 à 1923, 104 × 14 = ...	1 456
Annuités versées à la Compagnie d'Orléans.	
De 1909 à 1923, 14 × 14 = ...	196
Déficit permanent de l'exploitation.	
1909	33
1910	56
1911	60
1912	71
1913	67
1914	79
1915	126
1916	135
1917	191
1918	226
1919	258
1920	734
1921	642
1922	152
	4 482

Nous en sommes donc, en attendant mieux encore, à près de quatre milliards et demi, sortis de la poche des contribuables, en moins de quinze ans, pour l'entretien du « réseau modèle ».

L'exploitation d'État, sur l'ancien réseau de l'Ouest, unifié et augmenté, se serait-elle d'aventure améliorée sous l'influence des changements apportés à son personnel et à ses disciplines, après la guerre?

C'est précisement ce que les parlementaires et les contribuables demeurent inaptes à démêler dans les documents officiels mis à leur disposition. Nos recherches consciencieuses et méticuleuses au budget des Travaux Publics et aux budgets annexes des chemins de fer de l'État ne nous ont pas permis de vérifier les données qui ont servi à déterminer le coefficient d'exploitation du réseau État, ni de savoir à quoi en est celui-ci. Le chiffre afférent à l'exercice de 1922 n'est, de l'aveu même du département des Travaux publics, que provisoire et incertain. On a l'impression que les comptes rendus au Parlement et au Public sont savamment disposés de façon à décourager les investigations les plus intrépides. Quant à l'hypothèse que la vanité de nos recherches serait

imputable à une inexpérience de profane, elle est écartée par un fait décisif. A la page 9 de son travail M. le député Robert Sérot, rapporteur du budget des chemins de fer de l'État, avoue sans artifice que la *dispersion* des éléments de dépenses dans les divers chapitres du budget rend illusoire tout essai de contrôle. Il en est du réseau de l'État comme de la Régie des Tabacs, comme des Monopoles des Allumettes, des Poudres et Salpêtres, etc. C'est, suivant une locution populaire, seule valable en l'espèce, la « bouteille à l'encre ». Toute la science du rapporteur est résumée dans la mélancolique et approximative certitude de déficits insondables. Il ne paraît pas que les commissions des Finances dans les deux Chambres, ni que les deux Chambres elles-mêmes, aient eu la curiosité d'en apprendre davantage. Au cours d'une discussion budgétaire qui s'est prolongée pendant trois semestres, nous ne voyons pas que cette énormité fantastique d'un rapporteur acculé à confesser l'impossibilité de déchiffrer les grimoires d'État qui lui sont soumis, ait été relevée, à la tribune ou dans la presse. Où va le réseau de l'État? Comment tout cela finira-t-il? Mystère impénétrable. Devant tant d'impuissance et tant d'insouciance, ce sont interrogations que tout bon Français se posera le cœur serré. Quel argument à l'appui de notre projet d'Inventaire considéré comme le seul procédé efficace d'épargner à la France une catastrophe financière, génératrice d'une révolution sociale!

***

Aucune illusion ne peut donc subsister sur la prodigieuse incapacité de l'État ferroviaire. A la vérité M. Robert Sérot indique, pour mémoire, que les méfaits du système de gestion employé sont peut-être aggravés par « la nature des choses », c'est-à-dire par l'état économique de la région desservie. Il est exact — nous le reconnaissons d'autre part — que le réseau de l'Ouest s'atteste, de par certaines défectuosités constitutionnelles, plus difficilement exploitable que les autres, mais il est certain que ces défectuosités sont aggravées et multipliées par la gestion de l'État. Le réseau État

est une lourde charge pour la Nation. C'est encore son moindre défaut. En l'absence d'un Inventaire réalise-t-on les périls indirects que le réseau État fait courir aux finances françaises? M. Robert Sérot — et nous lui devons cette justice — semble en avoir le pressentiment.

On connaît la fameuse loi Gresham qui a été si souvent corroborée par l'expérience durant la dernière guerre : *la mauvaise monnaie chasse la bonne.* On peut en faire l'application à nos réseaux de chemins de fer. La gestion du mauvais réseau est contagieuse pour les bons. C'est une autre loi économique qui achève, depuis quinze ans, de se manifester sous nos yeux. Par la force des choses, nos réseaux concédés sont amenés insensiblement, sous diverses pressions et influences énergiques, à se calquer sur le réseau démonétisé et disqualifié. Si déplorables qu'elles soient, ce sont les méthodes et les disciplines de celui-ci qui finissent par s'imposer aux autres réseaux, puisqu'il est doté d'une puissance attractive et coactive égale à la puissance, pratiquement infinie, de l'État.

Aujourd'hui qu'un régime commun réunit et les compagnies concédées et le réseau de l'État, M. Robert Sérot a été vivement frappé de leur incompatibilité.

Avant 1921 le budget du réseau de l'État soldait ses dépenses par un prélèvement sur le budget général. En vertu du régime inauguré par la loi du 12 novembre 1921 il n'en va plus de même aujourd'hui. Ce n'est plus le budget, mais le fonds commun qui acquitte le déficit. Or, comment maintenir une paradoxale communauté financière et administrative entre des compagnies qui établissent leur budget elles-mêmes, dans le cadre des lois et règlements, et le réseau de l'État dont le budget voté par le parlement est soumis aux règles obscures de la comptabilité publique et qui, malgré les interpositions de clause et de style, est gouverné par le ministre séant en parlement?

Deux types aussi radicalement différents de comptabilité et d'administration peuvent-ils indéfiniment coexister?

N'aperçoit-on pas que, dans un avenir pas très éloigné, l'institution du fonds commun aura pour résultat de faire vivre le réseau de l'État sur le vieux fonds de crédit dont jouissent les compagnies concédées?

Si le régime commun doit fonctionner dans de pareilles conditions, il engagera bientôt les pouvoirs publics dans les cornes de ce dilemme :

Ou unifier tous les réseaux concédés sur le type de l'Ouest-État ou ramener l'Ouest-État au type normal.

La Chambre de 1919 s'était, dès la première année de son existence, dans la ferveur de ses aspirations réformatrices et avant que d'avoir renoncé à la lutte contre l'étatisme, prononcée pour le second terme de l'alternative.

Le 18 décembre 1920 elle invitait le gouvernement à rédiger le plus tôt possible un projet de réforme des chemins de fer de l'État. Trente-trois mois ont passé là-dessus. Suivant la coutume et l'usage, une commission extra-parlementaire à été constituée, sous la présidence de M. Colson qui fait autorité dans les questions ferroviaires. Contrairement à la coutume et à l'usage cette commission a formulé rapidement ses conclusions. A la majorité de 28 voix contre 10, elle a préconisé la solution d'une compagnie fermière au capital de 210 millions correspondant au capital de l'ancienne compagnie de l'Ouest majoré de deux cinquièmes pour tenir compte des agrandissements faits à son domaine. Un tiers des actions serait réservé aux unions organiques : chambres de commerce, communes, etc. incluses dans la région desservie. Le projet prévoit un conseil d'administration ainsi composé : 14 membres représentant les individus actionnaires, 7 membres représentant les collectivités actionnaires, 3 délégués de l'État et 3 délégués du personnel. Consulté, le Conseil supérieur des chemins de fer n'a pas hésité, lui non plus, à recommander une société fermière, mais il a manifesté un enthousiasme très modéré à l'égard d'un conseil d'administration ainsi composé, qui ne laisse pas d'inspirer des craintes très légitimes d'anarchie.

Le plus tôt possible! disait le projet de résolution de 1920. Mais ni la Chambre n'a tenu la main à l'exécution de ses volontés, ni le gouvernement n'a paru pressé de les remplir. Le projet de soustraire le réseau de l'Ouest et le crédit de la France aux fatalités de la régie directe est resté dans les cartons d'où il semble ne devoir plus sortir. Pourquoi? N'en cherchons pas la cause ailleurs que dans cette sorte d'inhibi-

tion intellectuelle dont sont atteints nos hommes politiques et qui les abandonne, sans la force même d'une résistance, sur la pente déclive du socialisme étatiste. Le rachat de l'Ouest ou plutôt l'exploitation de l'Ouest par l'État, a été imposé, il y a quatorze ans, comme un moyen d'avancer l'heure du retour des réseaux de l'État et de hâter la marche à la régie directe. Par son inertie qui semble calculée, le département des Travaux publics entre nettement dans le complot.

Seul l'Inventaire ferait ressortir la question des limbes bureaucratiques et déterminerait le mouvement d'opinions capable d'orienter notre politique ferroviaire dans les voies que lui tracent la politique expérimentale et la science financière.

Les chemins de fer constituent l'article le plus important de ce magnifique patrimoine d'État sur quoi nous avons cru devoir fonder un légitime espoir de restauration. Ils faisaient luire aux yeux des contribuables français le plus bel avenir. Le rachat de l'Ouest, suivant l'expression de M. Yves Guyot, a entamé cet avenir et condamné par sa persistance les pouvoirs publics à le compromettre et à le gâcher. L'échéance de 1950 nous faisait entrevoir l'amortissement d'une grosse partie de la dette publique. Or, en liant les compagnies concédées à l'Ouest-État, ce cadavre, on se met dans la quasi-impossibilité de parer aux suites de la guerre. L'Ouest-État, si l'existence lui est conservée, entraînera à sa suite toutes les compagnies dans le gouffre du déficit; le soutien qu'elles apportent au crédit public par leur système tutélaire d'emprunts amortissables finira par se dérober.

A l'inventaire des richesses de l'État, les chemins de fer doivent figurer, sans conteste, sous l'article premier. Et il n'y a pas une minute à perdre pour procéder à leur égard. Toute hésitation est un crime contre le crédit de la France. Des mesures conservatoires sont à prendre d'extrême urgence. Des questions se posent à l'égard desquelles on ne saurait tarder à adopter un parti.

La situation de nos six réseaux, telle qu'elle a été déterminée tant par les conséquences du rachat de l'Ouest et de son exploitation par l'État, que par les suites de la guerre, n'est rien moins en effet que rassurante. On prépare zéro

pour 1950. Ce n'est pas hélas! la pire éventualité qui soit à envisager. Il s'agit d'éviter que le terme des concessions ne survienne sous le double signe de la dépréciation et du déficit.

Sans doute les résultats de l'exploitation, — sauf en ce qui concerne l'Ouest-État, — se sont-ils améliorés pendant le dernier exercice. Ils accusent, dans l'ensemble, y compris le réseau d'Alsace-Lorraine, un produit net de 403 millions alors que l'exercice de 1921 s'était soldé par un déficit net de 900 millions. Ce produit se décompose ainsi :

Nord	+ 107,9	P.-O	+ 30,1
Est	+ 189,2	Midi	— 15,8
P.-L.-M . . .	+ 207,4	État	— 152,5
Alsace-Lorraine.			+ 37

Il y a eu, par rapport à 1921, une plus-value de recettes de 600 millions et une diminution de dépenses de 700 millions. Mais tout satisfaisant que soit, d'un point de vue relatif, le bilan qu'on vient de lire, il ne fera pas oublier que si l'on tient compte *des charges en capital* et des primes de gestion que le nouveau régime attribue aux compagnies en récompense des plus-values des recettes et des compressions de dépenses, les résultats financiers de l'exercice aboutissent encore à un déficit global de 1 147 millions qui se répartit ainsi :

Nord	119,4	P.-O	237,3
Est	7,1	Midi	156,3
P.-L.-M. . . .	244,3	État	382,5

Il faut que le Parlement et le public se placent résolument en présence de tels chiffres. Les compagnies de chemins de fer passeraient difficilement pour des profiteuses de guerre. Les tarifs des transports militaires appliqués aux compagnies pendant la guerre avaient été établis sur des barèmes périmés. Et quand l'inflation monétaire eut précipité la chute du franc les compagnies remboursées en monnaie dépréciée se sont trouvées en perte réelle. La diminution du trafic, la cherté de tous les produits, une application folle et débridée de la loi de huit heures, qu'on s'est obstinément refusé à tempérer suivant les sages suggestions du conseil supérieur,

ont consommé le naufrage. Bien que, en vertu d'une juste compensation, les dettes de garanties des exercices antérieurs aient été arrêtées au 31 décembre 1913 et qu'elles aient cessé de porter intérêt à cette date, bien qu'il ait été fait remise aux compagnies des dettes de garanties afférentes aux années 1914 à 1920, il faut désespérer que les réseaux concédés se présentent à l'échéance de 1950 avec une situation nette si notre politique ferroviaire persiste à s'inspirer de directives démagogiques et à subir l'influence indirecte, mais aussi puissance que néfaste, du réseau de l'État.

Où passent les recettes?

Le rapport précité de M. Sérot nous apprend que sur l'État, l'approvisionnement, malgré l'infériorité de prix et la meilleure qualité des charbons anglais, est assuré, pour la plus grande partie et pour des raisons d'économie générale (!), par des charbons allemands fournis au titre de réparations. Au risque d'abuser de l'épithète de stupéfiant, on nous permettra de l'appliquer à cet aveu. Eh quoi! le charbon des réparations serait une cause de déficit sur nos voies ferrées?...

En attendant que le fonds commun auquel s'alimente la trésorerie des réseaux soit constitué par des excédents, les compagnies sont autorisées à émettre des obligations d'une durée de 40 à 60 ans, dont le service est fait par l'État. D'où il suit, et c'est à nos yeux un fait très gros de conséquences, qu'il appartient à la commission d'Inventaire de chiffrer, que les compagnies sont engagées dans des opérations financières qui débordent dans le temps, la limite de leur existence et de leur concession... en attendant que, sous de nouvelles poussées démagogiques, leurs appels au crédit dépassent leur faculté de rémunération. Dans ces conditions l'Inventaire n'aboutirait-il pas irrésistiblement à cette conclusion qu'il y a lieu dès maintenant, dans l'intérêt de la Nation comme dans celui de l'État, de jeter, sans attendre la fin des concessions, les bases d'un régime définitif, *excluant formellement l'hypothèse d'une régie directe par l'État.*

Il faut convenir que tous les motifs d'inquiétude se réunissent ici et concourent à inspirer le désir d'y voir clair, lequel ne saurait être satisfait que par un inventaire sérieux et prochain. Ce fonds commun assigné sur des excédents

rendus problématiques à plaisir, alimenté par des emprunts à jet continu, apparaît comme un procédé infiniment commode, à l'usage de la démagogie étatiste, pour réaliser ses fins sans donner l'éveil et préparer à brève échéance la carte forcée du rachat anticipé.

Aucun pas décisif ne sera donc fait dans la voie de salut national, si, devant toute chose, l'État ne renonce pas à l'exploitation de son réseau et si celui-ci dûment prisé et inventorié n'est pas revendu.

S'il est vrai, et sur ce point la démonstration de M. Louis Barthou en 1909 a semblé victorieuse, que le réseau de l'Ouest soit, en raison de certaines fatalités économiques inhérentes à sa position géographique et à sa structure, voué à des difficultés particulières d'exploitation, se flatte-t-on de l'espoir qu'une autre compagnie ferroviaire se soustrairait à leur tyrannie? D'autant plus qu'il faudrait une longue période de transition pour amener ce réseau maléficié à des méthodes et à des disciplines plus sévères. Pour ces deux causes la solution de l'affermage ne nous paraît pas recommandable.

Commissaire du gouvernement auprès de la commission de l'Inventaire nous oserions préconiser la division des risques, la répartition des difficultés, l'allotissement et le tronçonnement du réseau litigieux au profit des trois compagnies limitrophes : le Nord, le Paris-Orléans et le Midi. Le réseau de l'Ouest se subdivise d'ailleurs en trois secteurs tracés par la nature même des choses. Les chemins de fer normands sont le prolongement normal du réseau du Nord. Quant aux lignes de Bretagne, elles se trouvent dans l'appartenance du Paris-Orléans et, en s'incorporant à ce réseau, elles mettraient fin à la concurrence qu'elles lui font. Les lignes des Charentes reviendraient de droit au Midi dont nous ne pensons pas, tout au moins, qu'elles affaiblissent la consistance.

La revente nous semble encore préférable pour des motifs d'ordre financier.

D'abord elle libérerait l'État, par voie de contre-partie, des 34 annuités de 114 millions de francs restant à acquitter ès mains de l'ancienne compagnie de l'Ouest et dont il s'est chargé par le rachat de 1909. En second lieu elle allégerait encore le budget de l'État et par suite les charges des contri-

buables de la somme annuelle d'un déficit actuellement incalculable, mais certainement formidable.

Puis elle permettrait une opération à laquelle nous ne voyons que des avantages et qui pourrait ou devrait s'effectuer sur une vaste échelle si l'État entreprenait la liquidation de l'immense patrimoine qu'il stérilise.

Au rachat de l'Ouest par les trois compagnies précitées s'appliquerait la règle que nous avons formulée relativement à la manière de s'acquitter envers l'État, dans le cas d'achat de biens inscrits à l'Inventaire, c'est-à-dire que les Compagnies seraient tenues d'effectuer le paiement de ce réseau en rentes sur l'État lesquelles seraient immédiatement frappées d'annulation. Comment se procureraient-elles les fonds nécessaires? Par l'émission d'obligations évidemment. A l'égard des épargnistes l'opération se résoudrait donc par une conversion amiable et volontaire de rentes sur l'État en obligations de chemins de fer. Il fut en temps où le fait d'estimer les obligations de chemins de fer mieux fondées que les rentes sur l'État eût passé pour une monstrueuse hérésie financière. De nos jours où la Dette de l'État, ayant passé pour ainsi dire les frontières du possible, prend un certain caractère de précarité, il est clair, et la chose se lit nettement dans les tableaux de la Bourse, que les préférences raisonnées et motivées des épargnistes se portent sur les effets publics émis par les corps intermédiaires en représentation de gages tangibles et impérissables.

L'État politique depuis la guerre a perdu une partie de son assiette et de sa stabilité. Il peut s'évanouir au milieu d'une convulsion sociale. D'un réseau de chemin de fer non étatisé quelque chose d'indestructible subsistera toujours comme support à ses engagements financiers.

L'opération que nous indiquons est trop dans la pente de l'instinct public pour ne pas être assurée du succès. Que vaut le réseau de l'État? La concession de l'Ouest proprement dit a été remboursée à l'ancienne compagnie sur le pied de cinq milliards. C'est un point de départ concret pour une estimation. A cette somme prise pour base il faudra ajouter le prix du petit réseau d'État primitif, une somme pour plus-value à l'article du matériel et des constructions nouvelles et, sans doute,

établir une discrimination entre la valeur en francs-or en 1914 et celle en francs-papier en 1923.

Il semble que, si nous devons en croire M. Robert Sérot, le matériel de l'Ouest-État se soit accru en de notables proportions suivant le tableau suivant :

	1914	1923
Locomotives	2 900	4 038
Tenders	2 356	3 459
Voitures	6 670	6 399
Fourgons	2 536	2 240
Wagons	59 895	87 574

Ce qui, traduit en francs de 1920, nous donne une plus-value énorme dont on prendra une idée en considérant qu'en 1920 par rapport à l'avant-guerre les locomotives avaient augmenté comme prix de revient de 579 p. 100, les tenders de 756 p. 100, les voitures de 500 p. 100 et les wagons de marchandises de 400 à 500 p. 100.

Le hasard seul nous a procuré cet élément d'actif cueill dans le fatras d'un document parlementaire où il était caché. Pour insuffisant qu'il soit ce renseignement suffit à majorer l'appréciation communément portée sur l'Ouest-État. Et l'on voit par là ce qu'un Inventaire méthodique des biens de l'État apporterait d'heureuses surprises et révélerait de richesses insoupçonnées. Dans l'ordre immobilier : gares, terrains, ateliers, bâtiments divers, l'actif de ce réseau comprend des éléments nombreux et importants, dont l'existence n'est même pas soupçonnée. Conduite suivant notre méthode la revente de l'Ouest serait non seulement une préface à une politique ferroviaire nouvelle, mais une opération financière de vaste envergure commandée par la logique même de l'Inventaire, une première expérimentation de la solution que nous avons assignée au problème financier, solution qui reste la seule dans la carence de toutes autres. Que propose-t-on? Que fait-on? Dans l'ordre fiscal on est engagé dans les voies de l'inquisition et de la confiscation. Dans l'ordre ferroviaire on se laisse acculer dans l'impasse étatiste. Mais, qu'on le sache bien, tant qu'il y aura un Ouest-État, notre politique ferroviaire sera à sa remorque et le suivra vers l'anéantisse-

ment des plus substantielles réalités où s'étaie le crédit de la Nation.

Liquider l'Ouest-État, mettre en sûreté les compagnies concédées. Telle est la conclusion où nous a acheminé cette esquisse imparfaite d'un Inventaire qui, effectué par un organe autorisé, rendrait sans nul doute cette conclusion plus saisissante et plus irrésistible encore.

La tirelire magique, qui devait se briser vers le milieu du siècle, achève de se vider. Un État, prodigue et dissipateur, gaspille sans profit pour personne le trésor auquel les vieux combattants de 1914 pouvaient espérer d'avoir part, avant leur mort. Nous en avons assez dit pour montrer qu'on se laisse dériver vers le rachat inévitable de toutes les compagnies concédées, c'est-à-dire vers un déficit à donner d'avance le vertige.

C'est à la lumière de l'Inventaire que la France discernerait l'effroyable danger.

Mais on préfère ne pas voir le péril.

En 1883 Jules Ferry opposait, du moins, une résistance inébranlable aux radicaux qui reprenaient le programme de 1869 et recommençaient à déclamer contre le monopole des compagnies et à réclamer le rachat des réseaux par l'État. 1883 est l'année des conventions qui refoulaient à plus de vingt ans dans l'avenir la reprise de l'agitation rachatiste.

De nos jours les chefs modérés ne résistent plus. En vertu d'un paradoxe, dont il faut savourer toute l'amère ironie, l'impôt personnel et progressif à la prussienne est entré dans nos lois sous les auspices de Ribot, ce même Ribot qui, le 17 avril 1898 avait opposé au projet radical d'impôt sur le revenu une taxe sur les signes extérieurs de la richesse, qualifiée par lui « d'impôt sur le revenu *à la française* [1] ».

Sera-t-il, de même, réservé à M. Le Trocquer de réaliser implicitement, sous le règne du Bloc National, la grande pensée de Pelletan et de Bourrat et de livrer aux convoitises d'un soviétisme mal couvert par l'État, sous prétexte de l'arracher à une oligarchie de capitalistes, le plus beau morceau de notre patrimoine national?....

FELS

1. *Histoire de France*, par Lavisse, t. VIII, p. 199.

TABLEAUX DE PARIS

Tombeau. — Des amis, des camarades de théâtre, des admirateurs anonymes sont venus fleurir, au cimetière Montparnasse, la tombe de Berthe Bady. La toile qui voilait le monument vient de tomber et l'image émouvante que le sculpteur Alexandre Descatoire a sculptée dans la pierre reçoit, pour la première fois, les rayons déjà obliques du soleil...

Dans trois jours, la Toussaint. Des travailleuses accroupies entre les grilles, font, les mêmes gestes une brosse à la main, que dans les chambres, sur les parquets. Partout, l'homme combat la besogne acharnée du temps; il s'efforce de chasser la moisissure et la poussière. Vainement. Pourtant, il s'obstine et je vois ces ménagères des tombeaux promener sur les *concessions à perpétuité*, cette main diligente, avec laquelle dans les auberges, à l'approche de la nuit, les servantes préparent la couverture et lissent les draps du voyageur.

La tombe des comédiens semble être deux fois plus profonde que celle des autres artistes, leurs demi-frères. Tout meurt dans leur dernier soupir. La tombe de Watteau, la tombe de Verlaine, celle de Marceline Desbordes-Valmore, celles de Musset ou d'Eugène Delacroix, ont-elles recélé un cadavre, peu importe? Est-il même besoin d'un tombeau, pour de tels morts, puisque leurs œuvres vivent parmi nous. Mais, les comédiens, qu'on applaudit si bruyamment dès qu'ils paraissent, quelle mesure laissent-ils de leur pouvoir sur les foules? Aucune ou presque. Pour évoquer leur ombre, il faut le Verbe du poète. Les générations qui suivent leur

mort, ne peuvent les imaginer que dans Racine ou Molière ou d'après ce qui subsiste d'impondérable dans les témoignages de leurs contemporains, car, sur la toile d'un portrait, se retrouve d'abord le peintre.

Berthe Bady, ceux qui l'ont vue jouer disparaîtront peu à peu. Ils diront probablement d'elle ce que nous avons entendu dans notre enfance de Desclée, qui n'était déjà plus qu'un souvenir. Et, aujourd'hui, Desclée est-ce encore un nom? Pourtant, dans celles qui l'auront remplacée, un peu d'elle-même vibrera encore, car elle apporta sur la scène un frémissement, une émotion, qui, avant elle, n'y avaient point paru si poussés et qui ont aidé d'autres comédiennes dans l'expression de leur art. La vérité seule lui semblait belle, et l'attirait. Un cri n'avait de sonorité à ses oreilles que s'il arrachait les entrailles.

Les créateurs sont toujours supérieurs à leurs émules. La meilleure part de leur personnalité disparaît avec eux, c'est-à-dire cette force qui leur prêtait le pouvoir d'exprimer ce qui ne l'avait pas encore été. Ce qui est découvert à un moment donné n'appartient réellement qu'à un seul, qui en exprime très rapidement toute la formule, toute la beauté. Après, le genre est créé, mais son originalité s'atténue.

Berthe Bady demeure l'incarnation du théâtre d'Henry Bataille. Elle fit mieux que de jouer ses pièces, elle en fut l'inspiratrice. C'est pour elle que ce peintre, qui était devenu poète, aborda le théâtre; pour elle, qu'il affronta l'Odéon, avec *Résurrection*, à cause du personnage de Maslowa que Bady rêvait d'interpréter. Elle y fut inimitable, comme elle l'avait été dans Fantine, à une reprise des *Misérables*. C'est la première fois que je la vis au théâtre. Il me semble que c'était l'an dernier. Sa minceur, ses grands yeux craintifs, son impressionnabilité, ses mains frémissantes, sa voix brisée, émerveillèrent, dans cette salle de la Porte Saint-Martin, — à côté de Coquelin qui jouait le rôle de Jean Valjean, avec des silences importants, une mimique où paraissaient, sous une maestria, d'ailleurs étourdissante, tous les artifices de l'acteur de métier. La simplicité de Berthe Bady, son étrangeté, sa maladresse même, ravirent. Elle était célèbre le lendemain, mais, *à côté*, si l'on peut dire, des personnalités retentissantes qui donnaient

alors tant d'éclat à la scène française. Il fallut *Maman Colibri* pour lui faire prendre rang d'artiste classée, « régulière ». Ce fut la période des grands succès, cette suite de pièces où la collaboration entre l'auteur et l'interprète était si intime, que ceux qui les fréquentaient alors, ne pouvaient démêler dans ce travail fiévreux et sans précédent quelles paroles du rôle n'avaient pas été réellement prononcées par elle dans la vie. Existence déchirée, dont les scènes, les raccommodements de chaque jour, animaient, devant l'auteur, le cœur pantelant et les nerfs frémissants d'une femme. Avec quel art, quels raffinements, dans l'atelier de l'avenue Frochot ou le rez-de-chaussée de la rue Édouard-Detaille, puis le petit entresol de l'avenue du Bois-de-Boulogne, ce chirurgien de la sensibilité disséquait cette compagne soumise et rebelle.

Dans une intimité de toutes les heures, l'interprète recevait des lèvres de l'auteur les tirades encore toutes frémissantes, trop lourdes de sensations et de pensées, auxquelles il venait de donner la vie. Alors, entre le poète et la comédienne, commençait un travail indéfinissable de mise au point; chaque phrase, chaque mot prononcé par elle, devant lui, qui regardait s'animer sa créature, était écouté avec une attention cruelle, presque ennemie... L'excitabilité de ces deux êtres, qui ne vivaient que dans une même pensée, s'exaspérait, des conflits naissaient. Quels cris, quelles expressions, la femme amoureuse, la gardienne vigilante qui n'abandonnait jamais un instant le chevet du malade ou qui vivait étendue sur le divan, près du bureau, lorsqu'il se remettait à écrire, quels accents n'a-t-elle pas trouvés?...

Comment l'union de deux êtres, si étrangement faits l'un pour l'autre, put-elle sombrer dans le drame et la rupture définitive?... Un psychologue en eût fait un volume désespérant... Cette collaboration qui compta, avec *Maman Colibri* et la *Marche Nuptiale*, et avec *l'Enchantement*, *le Scandale*, *la Vierge Folle*, *la Femme nue*, s'arrêta *aux Flambeaux*, qui marque une autre étape dans l'œuvre de Bataille.

M. Antoine, cet après-midi, dans le cimetière ensoleillé, évoque en termes éloquents, avec une bien intelligente pénétration, cette fugitive existence de deux êtres brûlés par la vie,

disparus à quelques mois l'un de l'autre, comme si la mort, qui triomphe de toutes les atroces mesquineries, de la duplicité, des faiblesses des vivants, n'avait pu laisser plus longtemps séparés l'homme et la femme qui s'étaient si complètement aimés — et haïs.

***

O Bleuâtre Orient, incendie azuré... — Trois salles au Musée des Arts Décoratifs, occupées par la première exposition de l'*Institut Francais d'Archéologie et d'Art Musulman*, fondé en octobre 1922, par le général Gouraud, à Damas, et que dirige M. Eustache de Lorey.

Quelques villes conservent dans le monde, en dépit des grands bouleversements, la magie de leur passé et de leur nom. Elles vont s'effaçant du champ de l'activité humaine, mais leur puissance d'évocation demeure intacte dans l'esprit des générations nouvelles. Il est une suprématie que le temps ne saurait leur reprendre, celle que les poètes leur ont assurée. Les siècles ont fait lever dans leur ciel une ineffaçable aurore; déchues sur terre, elles brillent dans la légende, la fiction, d'un éclat inaltérable.

Damas : on évoque une page de Loti ou de Barrès, un vers de la comtesse de Noailles :

> O bleuâtre Orient! Incendie azuré.
> Prince arrogant et fier, favori de l'espace,
> Monstre énorme, alangui, dévorant et doré...

Avec la couleur que l'Orient lui prête, la force que semblent avoir laissé flotter autour d'elle les peuples qui s'en emparèrent et se disputèrent ses murs, un nom comme celui de Damas, sur une affiche, est toujours certain d'attirer un nombre important de curieux et de passionnés.

La France entend témoigner par cet Institut de l'intérêt qu'elle porte à la renaissance artistique de la Syrie. Le général Gouraud fut bien inspiré en créant ce sanctuaire français de l'art musulman, dans l'Ancien Palais des Califes omeyyades, acquis par le Haut-Commissariat, pour en faire le siège d'une sorte de *Villa Médicis* des Mille et Une Nuits...

Lorsqu'on voit les belles photographies de Damas exposées aux Arts Décoratifs, les monuments magnifiques, les mosquées qui croulent sous leur parures de faïences de cobalt et leurs gaines de mosaïques, les palais, les minarets, les mausolées, on comprend l'attraction exercée sur l'Européen par ces villes qui marquent l'extrémité Est de la Méditerranée et ouvrent le chemin de la Perse et des Indes.

Mais, quel dommage que nos compatriotes s'expatrient si difficilement, pour quelques années ou même pour quelques mois! Nos céramiques, nos étoffes d'ameublement et autres, et tout notre art décoratif, qui reflètent depuis le début de ce siècle un si vif attrait pour l'Orient, ne perdraient-ils pas leur banalité de pastiches, si nos artisans, nos artistes, pouvaient aller respirer l'air de là-bas?

On suppose trop généralement que de copier le décor d'un vase ou d'un plat et que d'interpréter certains modèles d'architecture, d'après les photographies, suffit à évoquer l'Orient. Une forme peut naître, autrement précise, à la vue d'un palmier qui s'évase comme un chapiteau sous la voûte du ciel crépusculaire et nous devrons de sûres évocations, sans servilité, emprunt, ni copie à

> Ceux qui, pendant les nuits d'ardente poésie,
> Egrenant un collier fait de bois de cyprès
> Contemplent, aux doux sons des guitares d'Asie,
> Le long scintillement d'un jet d'eau mince et frais.

***

Chrysanthèmes. — Ce samedi, le Président de la République est attendu et l'on se presse à l'entrée de l'exposition pour le voir descendre de voiture. Le Ministre de l'Agriculture, M. Chéron, met ses gants.

Un instant, nous entreverrons le cortège, au milieu des parterres improvisés. C'est un tableau fort démocratique. Le Président de la République tient son chapeau à la main et porte un pardessus que le cinématographe a popularisé et qui est bien particulier, avec son col rabattu, boutonné sous le menton. Le chemin est étroit, la foule difficile à repousser. Les agents se sont éclipsés, il n'en reste qu'un. Le cortège

chemine. Le Président semble d'abord intéressé, mais il se lasse; bientôt, on le devine absent. Et la course se poursuit avec une hâte de plus en plus marquée. On aperçoit à peine madame Millerand, vêtue d'un manteau de tonalité automnale et suivie d'un valet de pied qui porte une gerbe.

Le Président ne doit jamais avoir eu les loisirs de se promener dans un jardin. Il y aurait mauvaise grâce à le lui reprocher. Mais, le défilé dans les serres du Cours-la-Reine s'en ressent, car le Chef de l'État n'éprouve point le besoin de se renseigner sur les chrysanthèmes. Il sait qu'il ne pourrait aller les voir fleurir. Sa vie se passe entre un garde municipal et un agent, avec un chapeau à la main et un sourire bienveillant sur les lèvres. Il doit avoir pris en horreur les mobiliers Empire et les tapisseries du Garde-Meuble. Une fleur lui est aussi lointaine que la liberté.

Lorsque le cortège repasse, quelques minutes plus tard, le Président ne sourit plus, les légumes de la maison Z..., les courges qui ont l'air de traversins et pèsent les unes sur les autres, avec une lourde mollesse, les choux-fleurs, épanouis, les coloquintes, les céleris, les poireaux monstres, les scorsonères, ne retiennent pas plus que les fleurs l'attention présidentielle... Ce mutisme est évidemment remarqué de tous.

— Que voulez-vous qu'il dise? — confie une dame à sa voisine, près de moi.

Évidemment. Cependant, ces horticulteurs de luxe, qui créent l'ornementation des salons et gardent encore à la vie contemporaine quelque délicatesse et quelque agrément, sont des poètes à leur manière. Ils font une rose au lieu d'un sonnet, mais nous évoquent, eux aussi, les pays lointains, avec leurs fleurs. Ils résumeront pour nous, dans le creux d'une jarre de terre, un jardin de la montagne de Nikko, avec son torri laqué de rouge et son pavillon en miniature...

Les pépiniéristes, auxquels le jury a décerné des « félicitations », — des médailles d'or et de vermeil, aimeraient, comme le chanteur qui lance sa romance sous le balcon, savoir qu'ils ont charmé...

Une existence ne suffirait pas pour apprendre le nom de ces chrysanthèmes, de ces dahlias, qui forment des cor-

beilles, des massifs multicolores, en pots échelonnés ou bien dont les tiges coupées trempent dans de gros verres.

Les horticulteurs modifient l'aspect, la proportion, la couleur des fleurs avec une surprenante facilité. Le nombre des roses qu'ils créent chaque saison et dont les coloris étaient inconnus nous émerveille. Ces frères asiatiques du dahlia, qui passent de la marguerite à l'aster, ces chrysanthèmes aux pétales échevelés ou raisonnables, taillés comme par un coiffeur, s'appareillent aux variations de la mode féminine, — si fugitives qu'il semble impossible de les retenir.

Mais l'arbre japonais devient banal à nos expositions. Ces centenaires torturés, ces sycomores d'étagères, ces cèdres de guéridons, font fureur. Ils pullulent jusque sur les comptoirs de certains magasins de nouveautés. On les imite. Il y a de véritables cliniques pour la formation de pseudo-vieillards, cèdres ou thuyas, qui ne sont, en réalité, que des adolescents maquillés. Nous préférerons toujours une jacinthe de mars, au sommet d'un cornet de cristal, une tulipe ou, dans un pot, une glycine précoce, à ces chirurgies asiatiques.

L'assistance est particulièrement composée de gens du métier, de professionnels; peu de femmes élégantes. Mais, tout de même, quelques Parisiens, parmi ceux qui trouvent toujours une demi-heure pour aller flâner à une jolie exposition, regarder des fleurs, constater les changements du goût et s'intéresser à ces évolutions, qui ont bien leur charme, — et leur mélancolie!

***

Arabesques. — On ne s'explique guère comment une salle de spectacle se trouve remplie, à l'autre extrémité de Paris, sans publicité supplémentaire que celle qui est faite oralement par les spectateurs. C'est un air qui court et qui est contagieux. Un nom qu'on propage, qui vole. Chacun fait louer ses places, à l'avance. Dès neuf heures du soir, la salle est bondée. Devant les guichets, des spectateurs de la dernière minute, qui ne trouvent pas à se caser, s'en retournent déconfits.

Little Tich. C'est un vieil ami. Mais qui n'a pas vieilli. Il

a seulement laissé ses longs souliers au vestiaire. Mais, en échange, quels instants de gaîté il nous donne, vêtu d'une robe de soirée de satin blanc, avec manteau de cour et panache de plumes! Cet être difforme, qui n'a guère plus d'un mètre de haut, avec une tête de vieux cocher, fait vivre à nos yeux toute la grande famille des caricaturistes. Pas une expression qui n'évoque le trait saisissant d'un des meilleurs illustrateurs du *Punch*. On dirait qu'une colonie de satiristes habite ce crâne et l'anime.

Comme il est satisfait d'être dans sa peau, ce nain! Il ne céderait certainement sa place à personne. C'est peut-être le secret, c'est l'un des secrets, en tous cas, de son succès. Il a dominé la matière; il a fait de la cellule dans laquelle la nature l'avait emprisonné en naissant, une habitation joyeuse. On l'avait condamné à vivre dans un *in pace*, il l'a transformé en auberge du rire.

Regardez-le, si follement comique dans sa robe de satin blanc, lorsqu'il s'empêtre les pieds le long de la traîne, relève sans répit l'épaulette du corsage, qui glisse et la masse de ses cheveux et des plumes. Pas un mouvement qui ne soit vrai sous l'exagération, pas un geste qu'il n'ait emprunté à la réalité. On pense non seulement aux plus irrésistibles créations des humoristes du pinceau, mais aux personnages des légendes, à ces gnomes irrésistibles, génies du mal et du bien, qui traversent les féeries et les contes.

Quel dommage que des poètes qui travaillent pour le théâtre et font des rôles pour Signoret, Raimu, Vilbert ou Dranem, n'aient jamais eu l'idée de consacrer une heure, à écrire une scène pour *Little Tich*!

Autre spectacle à l'*Alhambra*, avant le nain fameux : un orchestre. Sur la scène, un jazz-band, sept ou huit musiciens en smoking, devant un fond de mousseline dorée et de tulles de couleur, que les projections électriques traversent, irisent, rayent de clarté et de pénombre. Une ex-épouse de milliardaire américain va danser. Mais, ce que fait la danseuse n'est pas très nouveau. C'est l'orchestre qui nous retient dans son clair obscur flou, irradié, avec ses sonorités morbides, troublantes, ses déchaînements discordants, comme d'un 14 juillet à l'éther, ses rythmes échappés d'une négrerie. On

croit entendre ces accords dans le passé, chez les Mores et les Cafres, pendant des voyages qu'on n'est jamais sûr de ne pas avoir faits... Les sons voluptueux et languissants du saxophone engourdissent et énervent. Les cordes grincent, comme arrosées de cocktail ou d'*extra-dry*. Ces accords « descendent » du nègre, mais ils se sont épurés. Ce n'est plus l'odieuse *musique* de 1913-14, des orchestres de nuit avec accompagnements de trompes d'automobiles, de crincrins, de gongs, sonnettes, etc... Il fallait évidemment toucher le fond de l'ignominie, pour que naisse du cloaque une autre forme mélodique qui a sa poésie. J'imagine que certains dilettantes de race doivent encore beaucoup souffrir à ces variations morbides, ces dissonances, mais il s'y égare des sonorités si douloureusement expressives, si étroitement en rapport avec certaines formes de la vie actuelle des capitales, que l'on finit par trouver que ce concert arrive à son temps, puisque les oreilles d'une salle si remplie et si vaste s'en délectent.

C'est un anachronisme que de voir jouer du Lulli ou du Rameau à des messieurs en habit noir. Ce n'en est pas un que de regarder et d'entendre, sur ses fonds mouvants et loïefulleresques, ce cosmopolite orchestre d'hommes en smoking, ayant l'air de moudre gaiement la douleur de vivre ou d'être secoués d'un rire inextinguible, auprès d'un cercueil.

***

Danseuse. — Vêtue de gris, la tête bien logée dans le petit chapeau profond, les yeux dans la demi-ombre du bord, de belles dents, une bouche sinueuse, mais, particulièrement, des manières si simples, un ton si mesuré, des gestes si réservés, que c'est une surprise d'entendre présenter une étoile de la danse des scènes espagnoles : *Argentina*.

Le sourire d'une femme vaut toutes les énumérations d'un passe-port. Elle y livre son âge, sa santé, son caractère, son rang, son passé... C'est de son sourire qu'une courtisane se débarrassera le plus difficilement. Il y a des yeux qui mentent, qui jouent la comédie et nous y serions pris, sans le sourire!

Madame Argentina a le sourire d'une duchesse de Balzac, à peine moins bourgeoise et qui vivrait retirée du monde, dans la société de quelques hommes d'esprit. Argentina, c'est comme un mouvement de gaze d'argent sous un projecteur, un rayon de lampe à arc sur l'eau d'un bassin. Le bruissement des castagnettes nous énerve parfois, mais il enchante les oreilles sur l'autre versant des Pyrénées, comme un élément supplémentaire, indispensable à secouer la torpeur des nuits. Dans ses rythmes secs et redoublés, ses cadences, ses unissons fugitifs, ses écarts, ses frappements distincts, Argentina crée l'espèce d'unanimité frémissante d'un grand concert d'oiseaux. La danseuse en est invisiblement environnée, comme un charmeur.

Et nous avons devant nous cette dame qui est venue déjeuner, vêtue de gris, tête aux pieds, si peu espagnole et qui parle français si correctement et qui a cette aisance d'une femme de la société, d'une femme spirituelle.

L'Espagne a le vent de la mode en poupe; pour allonger ces courtes robes du soir qui s'accommodent si mal des ornements, les couturiers ont été prendre aux gitanes les longues gaines volantées dont la queue s'étale démesurément à plat sur le sol, ruchées, plissées, levant la poussière dans la danse, tandis que la femme qui se tord comme un *S*, frappe des talons, genoux serrés, croupe tendue.

Argentina, c'est une « dame », qui s'exprime dans un français gracieux. Quand elle parle de Raquel Meller, on dirait une femme du monde jugeant une amie. Les qualités, les faiblesses, tout est là, joliment pesé. Avec quel tact, quelle sympathie, quels pinceaux! Madame Argentina me fait penser à Célimène; une Célimène sans les talons rouges et qui tiendrait cercle à Ritz. Quel dommage qu'elle se refuse toute qualité de comédienne, elle remplirait un emploi qui n'a pas de titulaire sur nos scènes.

Sur les littérateurs de son pays, mêmes jugements aisés, agréablement portés, comme à petits coups d'éventail. Nous ne parvenons pas à imaginer la danseuse, à travers cette charmante et brillante cosmopolite, qui s'est mise à parler anglais avec son autre voisin.

Que nous sommes loin des danseuses, telles que notre

jeunesse les imagina, qui avaient l'air d'une fleur de grenadier tombée dans un plat de homard à l'américaine.

Ce soir, nous sommes venus voir danser *la reine des castagnettes*, au Concert Mayol. Ce « concert » a la spécialité du nu, comme quelques artistes. Mais, le nu de music-hall n'a que faire avec celui des peintres; tout au plus le rapprocherait-on de celui de certains photographes. Le nu, ou plutôt le dévêtu, est d'un emploi difficile au théâtre. Il lui faut de l'espace, il a besoin de vide. S'il n'est que bâtard, accommodé, il prend des allures louches, immédiatement. Enfin, les metteurs en scène devraient tenir compte de tout ce que gagne la beauté à la retenue, à la délicatesse, à certaines pénombres, une atmosphère soigneusement étudiée.

Argentina paraît. Sans doute, sa double personnalité nous gêne, nous voudrions ne l'avoir pas déjà rencontrée. Peut-être aussi les défilés de cette revue nous ont-ils laissé une fâcheuse impression. Argentina est à la danse espagnole, ce que la *Divine* était à l'art dramatique français. Madame Argentina, c'est la Bartet des castagnettes. Mais comme on préférerait que de telles vedettes fussent encadrées dans une revue... habillée!

***

Cinéma. — Deux films, dont l'action se déroule en Europe, nous sont envoyés cette quinzaine de Los Angeles, avec grand fracas. L'un montre les corridas de Séville et de Madrid, la vie en Andalousie : *Arènes Sanglantes*; l'autre, les palaces et les casinos de Monte-Carlo, les métèques, le public enfiévré des salles de jeu : *Folies de Femmes*.

Le Cinéma est une arme occulte, puissante. Il propage des idées, comme des sentiments, dont le public subit le joug, sans clairvoyance. Il est une sorte d'*Espéranto* de la vue, bien plus immédiat, plus concluant que l'autre, car il n'exige aucun apprentissage et peut « instruire » dans le bien comme dans le mal, — en amusant! Chacun des deux films en vedette a coûté, dit-on, cinq millions de dollars. Nous prêtons heureusement moins d'attention que les Américains

aux sommes engagées dans une affaire de cinéma et nous préférerons encore à l'argent dépensé le résultat acquis.

Dans le monde entier, d'innombrables spectateurs croiront avoir vu l'Espagne dans *Arènes Sanglantes* et fait un séjour sur la Riviera avec *Folies de Femmes*, alors, qu'ils n'auront eu sous les yeux, en réalité, que des constructions en carton pâte, d'architectes à la manière de... Le metteur en scène le plus averti ne trouvera jamais dans un studio ces effets imprévus que fournit sur place la nature, ces heureuses collaborations du hasard, les plus frappantes de toutes.

C'est la grande différence qui existe entre le théâtre et l'écran que là tout doit être faux, ici tout réel. A l'éclairage de la rampe, entre les portants : des toiles peintes. Devant l'objectif : la nature.

Dès que passe un visage que n'a modifié ni le fard, ni les crayons, ni les postiches et sur lequel la vie a profondément gravé ses stigmates, les autres s'effacent autour de lui, à l'instant. Certains enfants, des vieillards sans apprêt, des femmes du peuple, sont d'un effet irrésistible à l'écran; la chair fraîche comme la ride y triomphent. Une belle laideur y resplendit.

Arènes Sanglantes, c'est le roman de la tauromachie, étudié avec la puissante faculté de composition, les éclatantes minuties de M. Blasco Ibañez. Mais, cette œuvre ne saurait valoir que par l'exactitude de ses tableaux. Hélas! Un spectateur vulgaire, naïf, ignorant, ne pourrait s'y tromper. Cette Espagne est à l'image de la vraie, ce qu'un chromo de deux suos est à un Goya, une reproduction en décalcomanie à un Vélasquez.

La Californie prétend imposer au monde entier, — son acheteur, — des contrefaçons, des pastiches si exacts, que nul ne puisse trouver de nuances à la comparaison. Nous avons eu ainsi des drames chinois et des reconstitutions qui n'avaient guère plus de valeur que celles de l'Opéra ou du Chatelet. Et c'est grand dommage!

Il y avait un sujet de film rare dans la magistrale étude de Blasco Ibañez. Mais, au lieu de reproduire en Californie les patios et les torils andalous, n'eût-il pas été plus simple de faire venir les opérateurs et les protagonistes en Europe, quitte

à recommencer par la suite quelques premiers plans dans les ateliers d'Amérique. Cette Espagne en torchis, ces gitanes anglo-saxonnes, ces figurants cosmopolites, affublés d'oripeaux comme dans les Carmen de tournée, nous demeurent indifférents. On a dépensé quinze millions, mais, l'*atmosphère*, qui ne peut pas s'acheter, qui ne coûte rien, — elle, — est absente. Nous ne trouvons pas un de ces détails qui amusent l'œil d'un artiste et qu'il est si facile de découvrir en Espagne, à tous les pas. Un film dont le metteur en scène était M. Marcel Lherbier, un Français, et qui n'avait pas annoncé quinze millions de dépenses, *El dorado*, qui se déroulait à Grenade et sur les pentes du Généralife, valait cent fois ces *Arènes Sanglantes*, où les corridas elles-mêmes sont escamotées, malgré quelques *vues* des arènes de Madrid, intercalées comme à regret dans l'action, seules notes pittoresques du film.

Folies de Femmes, fut également tourné en Amérique, mais sous des directives allemandes. Le principal protagoniste est d'ailleurs allemand, et le nierait-il, qu'il ne saurait rassurer personne. On nous montre là les tables de roulette, les palaces et la société disparate qui les emplit. Des uniformes d'officiers français y paraissent autour du trente et quarante. On flaire d'un bout à l'autre, les traquenards. Le cinéma enfante des personnages qui continuent d'errer dans la foule, de plaider, d'agir, au delà de la surface lumineuse de l'écran. Et l'on se demande, devant le peu d'intérêt de cette action, s'il ne s'agit pas, tout simplement, de présenter le midi de la France, comme un repaire d'aventuriers et de gens de sac et de corde. Une ombre munichoise cerne ces casinos de Monte-Carlo, cet hôtel de Paris, ces villas « princières », dont le ciment a l'air visiblement « armé » chez Krupp. Quant aux pauvres créatures dont on nous montre les « folies », elles ne relèvent que de la correctionnelle et de la Salpêtrière. Le héros, qui s'est baptisé *l'homme que vous voudriez haïr* (sic) c'est l'abjection. Il faut l'avoir vu se passer la langue sur les lèvres pour témoigner de la vivacité de ses désirs. Non, même à Monte-Carlo, ce fantoche en uniforme d'officier russe ne serait pas toléré une heure...

ALBERT FLAMENT

LES ÉTATS-UNIS

ET

LE PROBLÈME ALLEMAND

Deux événements dominent depuis quelques jours la politique internationale : la rentrée en scène des États-Unis et la crise allemande. Le gouvernement de Washington a fait connaître qu'il se ferait représenter dans une conférence d'experts destinée à collaborer avec la Commission des Réparations pour arriver au règlement des problèmes allemands. Mais il a manifesté en outre qu'il avait des idées précises sur cette conférence, et qu'il souhaitait lui donner des pouvoirs plus étendus que ne le désirait M. Poincaré. Si l'on prenait ces déclarations à la lettre, il s'ensuivrait que la France est obligée d'accepter une conférence qui au fond pourrait reviser les décisions acquises au sujet des réparations ou de prendre la responsabilité de faire échouer cette conférence et de la laisser se réunir sans elle. Les événements ne sont pas à cette extrémité. Mais le seul énoncé du problème qui est posé théoriquement montre que nous pouvons être engagés demain dans une partie diplomatique des plus sérieuses.

Comment la Commission d'experts, qui a en elle-même l'air un peu terne d'une réunion technique, a-t-elle pu prendre cette importance politique? C'est ce que l'on comprendra pour peu que l'on examine la suite des événements depuis trois semaines. Il est vraisemblable que le projet de conférence n'est pas né spontanément. Il est le résultat d'une véritable négociation qui est partie de Londres. Lord Curzon n'a jamais accepté au fond du cœur de ne pas diriger effective-

ment les affaires d'Europe, et il a manœuvré activement. On se rappelle que le 25 octobre, le Chancelier Stresemann prononçait un discours où il ne disait d'ailleurs rien de nouveau sur la situation de l'Allemagne et sur la Ruhr. Mais ce discours avait ce caractère original, qu'il se terminait par un véritable appel à l'Angleterre, sans aucune précaution oratoire, et sans aucune forme diplomatique. Il réclamait ouvertement l'intervention anglaise; il affirmait que la Grande-Bretagne approuvait la conception qu'il avait exposée au sujet des réparations. Dans quelle mesure cette affirmation était-elle justifiée? On ne sait. Toujours est-il que M. Baldwin prononçait un discours lors d'une réunion politique tenue le même jour à Plymouth. Le texte de ce discours montrait qu'il était la plus importante manifestation de la politique anglaise, depuis l'échange de documents qui avait abouti à la note du 11 août. En effet, depuis cette époque, la diplomatie britannique, au moins à en juger par ses manifestations extérieures, était entrée dans une période d'activité ralentie. Elle avait adopté, à l'égard des événements, qui se précipitaient en Allemagne, une attitude d'apparente expectative. L'obscurité, malgré le discours de lord Curzon et celui du général Smuts, s'était faite plus épaisse autour de la Conférence impériale. Le discours de M. Baldwin tout à coup dissipait une partie de ces voiles, et laissait apparaître le dessein qui se préparait dans le secret. Sans doute le ton ne manquait pas d'amitié, mais il était visible que nous nous trouvions en présence d'un projet qui, à raison surtout des manifestations gravement hostiles auxquelles se livrait le gouvernement de Berlin, avait chance de paraître, en France, aussi peu opportun que possible. Il s'agissait de la convocation d'une conférence en vue du règlement des réparations et pour laquelle le concours de l'Amérique était escompté. Une adjuration solennelle était adressée par M. Baldwin à M. Poincaré « qui représente aujourd'hui l'opinion de la presque totalité de la France » pour qu'il ne repousse pas cette invitation. Nous étions en même temps avertis, loyalement, des dispositions dans lesquelles nous rencontrerions éventuellement les représentants du ministère Baldwin. « Nous ne pouvons pas, disait le Premier Ministre anglais, envisager avec la moindre satisfaction,

la désagrégation et la décomposition de l'Allemagne, lesquelles reculeraient pendant des années ses possibilités de payer des réparations, ni le détachement d'une partie de l'Allemagne en un État séparé, ce qui détruirait immédiatement le Traité de Versailles. La situation est grave : à mon avis, il est inconcevable que, lorsqu'une occasion se présente, comme à l'heure actuelle, d'arriver à un règlement, il puisse se trouver quelqu'un qui refuse de la saisir. » L'idée directrice de la politique anglaise se laissait déjà clairement apercevoir.

Or, le mardi 23 octobre, peu avant le discours de M. Baldwin, l'ambassadeur des États-Unis, M. Georges Harvey, sur le point de quitter son poste, prenait, lui aussi, la parole au banquet d'adieu que lui offraient les *Pilgrims*, sous la présidence du Premier Ministre britannique. Après avoir rappelé les événements qui, en ces dernières années, ont contribué à rapprocher les deux grands peuples anglo-saxons, M. Hervey défendait son pays du reproche de n'avoir point de politique étrangère. Il remarquait qu'il y aura tout juste cent ans, le 2 décembre prochain, que le principe directeur de l'Amérique dans ses relations avec le dehors a été formulé par le président Monroë. Ce principe interdit à l'Europe d'intervenir dans les affaires des deux Amériques, il interdit aux États-Unis de prendre part aux querelles politiques de l'Europe. Mais, ajoutait l'ambassadeur, les circonstances ont bien changé depuis un siècle. Riches, puissants, peuplés autant qu'ils étaient alors pauvres, peu nombreux et faibles, les États-Unis persistent à ne point vouloir se mêler aux dissensions du Vieux-Monde. Ce n'est pas dire qu'ils se dérobent égoïstement aux épreuves et aux tribulations de leurs semblables, ni qu'ils se refusent à aider leurs amis. Comme l'a dit le secrétaire d'État Hughes, le principe cardinal de la République américaine n'est point l'isolement, mais l'indépendance. Le président Coolidge a de son côté développé la même idée, en définissant l'idéalisme pratique qui anime ses compatriotes, et les mille façons dont ils l'ont manifesté. Ils ont aidé à gagner la guerre, ils ont essayé d'aider à « gagner la paix ». Il y a un an, l'Europe était convaincue que la clé du problème se trouvait dans l'impartiale fixation de l'indemnité allemande et que les États-Unis

seuls pouvaient jouer le rôle d'arbitre impartial. Le secrétaire d'État Hughes, allant aussi loin que le lui permettait l'usage diplomatique, s'est mis à la disposition de l'Europe; il lui fallait quelque hardiesse. Mais qu'est-il arrivé? On n'a pas voulu des États-Unis. Ils ont fait alors ce qu'aurait fait à leur place toute nation qui se respecte. Ils se sont tenus chez eux.

Durant les onze mois qui se sont écoulés depuis, les conditions ont quelque peu changé sur le Continent, dit encore M. Harvey, mais la situation fondamentale demeure la même. La nécessité d'un programme financier pour arracher l'Europe au désastre économique n'apparaît pas moins impérieuse. L'ambassadeur croit même que la préparation d'un tel programme a été rendue plus réalisable par la cessation de la résistance allemande. Dans ces conditions, M. Harvey annonçait que son gouvernement était tout à fait disposé à prendre part à une conférence économique comme celle que proposait le Secrétaire d'État, bien que M. Hughes n'ait pas fait d'offre à perpétuité, et ne puisse guère, sans risquer de paraître indiscret, renouveler aujourd'hui cette offre. Il suffirait que Washington fût prié de le faire par tous les Alliés qu'intéressent principalement les réparations allemandes. Autrement dit, sous le Président Coolidge, comme sous le Président Harding, les États-Unis sont tout prêts à donner leur aide, sous toutes les formes praticables, afin de travailler à la restauration et au rétablissement de la stabilité économique à travers le monde. Ils ne demandent qu'à collaborer, dès qu'on les y invitera; mais on ne s'attend pas à ce qu'ils enfoncent la porte. Non, cela, la doctrine de Monroë nous le défend, disait l'ambassadeur.

Le diplomate américain ne pouvait être plus clair. La déclaration faite le 23 à Londres prenait une importance considérable, si on la rapproche de l'idée d'une conférence internationale, lancée au même moment par le général Smuts. Ce n'était pas là une pure coïncidence. On est tenté d'y voir le résultat d'un soigneux travail de réflexion en commun. Aussi bien, est-ce ce qui explique, en dehors même de l'intérêt des propos du Premier Ministre Sud-Africain, la place que leur donna la presse américaine. De plus, en même temps que M. Harvey réitérait, au nom du Président Coolidge et de

l'administration de Washington, l'offre conditionnelle de coopération contenue dans le discours de M. Hughes à Newhaven, le gouvernement britannique renouvelait précisément ses efforts pour que la France consentît à la nomination d'une commission d'experts présidée par un Américain, et qui étudierait à nouveau ce que peut payer l'Allemagne.

C'est sous cette forme que l'opinion française a pu d'abord être renseignée sur ce qui se préparait. Peu après, le Foreign Office a publié toute une correspondance échangée entre Lord Curzon et le Chargé d'Affaires britannique à Washington. C'est un document fort curieux. Le 12 octobre, une longue dépêche du Ministère des Affaires britanniques exposait la gravité de la situation économique européenne, qui résulte de ce qu'on n'arrive pas à résoudre le problème des réparations, et qui menace d'aboutir à un désastre général. Le Gouvernement britannique disait estimer que, seule, la coopération des États-Unis permettra de marcher vers une solution, les États-Unis étant moins intéressés que les Puissances européennes, et la solution du problème se liant à la question des dettes interalliées.

Il rappelait que dès le premier jour, le Cabinet de Londres avait donné son approbation au projet Hughes. Le Cabinet de Paris voyait les choses autrement et c'est pourquoi rien n'a été accompli. Le Foreign Office notait en outre que le 11 octobre, le Président Coolidge a répété que son gouvernement maintenait ses propositions du mois de décembre. Le Gouvernement britannique a accueilli avec joie cette déclaration et en a conclu que l'Amérique était prête à donner l'assistance promise, à condition que les Puissances européennes participent à l'enquête. Au nom de l'Empire britannique représenté à la Conférence de Londres, le Gouvernement de Sa Majesté britannique déclarait s'associer au Président des États-Unis et souhaiter de recevoir du Gouvernement de Washington toutes les suggestions que celui-ci pourrait avoir à faire.

Une note du Secrétaire d'État, Hughes, télégraphiée en réponse à la note britannique du 12, fait connaître à quel point de vue les États-Unis s'intéressent à la situation européenne L'abandon de la résistance passive est une circon-

stance propice. Washington est tout prêt à prendre part à une Conférence Économique qui réunirait toutes les Puissances européennes intéressées. Cette conférence ne saurait avoir pour objet de soustraire l'Allemagne à ses responsabilités et à ses justes obligations : elle devra simplement tenir compte des conditions nécessaires au rétablissement de l'Allemagne, sans lequel il ne saurait y avoir de réparation. Elle sera purement consultative. Elle ne s'occupera pas des dettes interalliées, qui constituent une question totalement distincte, sans rapport avec la capacité de paiement de l'Allemagne. Le peuple américain n'est pas favorable à l'annulation des dettes ni à leur transfert au compte de l'Allemagne. Mais il ne demande qu'à conclure des accords raisonnables touchant les délais et conditions de remboursement.

Le Gouvernement fédéral ne peut nommer un représentant à la Commission des Réparations, ce qui exigerait l'appui du Congrès. Mais il se trouvera sûrement un citoyen américain compétent pour siéger dans un comité consultatif établi par la Commission des Réparations, si on juge cette combinaison préférable. D'après le Gouvernement de Washington, la question ne saurait, d'ailleurs, être liquidée, sans le concours de tous les pays européens directement intéressés. Des plans financiers d'une pareille importance et d'une pareille complexité supposent la participation de tous ceux sans l'assentiment desquels ils ne pourraient être mis à exécution. Cette attitude officielle du gouvernement américain confirme tout ce que nous laissait entrevoir l'ambassadeur Harvey. Elle est d'une portée sur laquelle nous n'avons pas besoin d'insister. Mais aussi elle dépend, pour passer aux actes, d'un signe d'approbation de la France. Les cercles officiels de Washington, au rapport de la *Chicago-Tribune*, pensent que la France « accepte la logique des événements », et qu'elle consentira, si même elle n'en prend pas l'initiative, à une conférence du genre qu'indiquait le secrétaire d'État Hughes dans son discours de Newhaven. L'Amérique est prête à jouer son rôle, dès que la France le voudra.

Il semble que tous ces faits et tous ces textes se complètent et s'éclairent. Londres et Washington sont d'accord pour désirer une conférence, et pour intervenir énergiquement

dans le problème des réparations. La seule différence entre les thèses soutenues en Angleterre et en Amérique, c'est qu'une partie de la presse britannique réclame cette conférence, même si la France n'en veut pas. L'Amérique la souhaite si la France y consent. Comment les États-Unis en sont-ils venus à cette idée? C'est un projet ancien qui a été repris ces temps derniers et qui a été bien accueilli en Amérique. On peut constater que la publication presque simultanée à Washington des notes anglo-américaines et de l'acceptation, par M. Poincaré, de la Commission d'experts ont suscité un immense enthousiasme aux États-Unis. Les journaux ont été remplis de bonnes nouvelles : M. Poincaré accepte les suggestions américaines! M. Baldwin répudie toute idée d'inflation! Lord Curzon annonce qu'il laissera la police « sèche » vérifier les cargaisons de navires jusqu'à la limite de douze milles! Le ton était à la bonne humeur, à l'optimisme et à l'espoir. Les journaux saluaient la journée d'hier comme « le jour le plus propice que l'on ait vu depuis l'armistice! » Leurs éditoriaux reflétaient le sentiment de satisfaction qui se révèle dans toute l'opinion : « L'harmonie va enfin régner! » dit l'un. « Fait d'importance suprême, dit l'autre, il semble qu'on puisse raisonnablement espérer un arrangement pratique! » Il faut remarquer d'ailleurs que l'opinion continue à croire en général à la fraude allemande, et de nombreux Américains sont revenus d'Allemagne indignés de voir les grandes firmes industrielles tenir une double comptabilité, une en marks destinée à frauder le gouvernement du Reich, et une autre en dollars, livres ou florins réservée aux conseils d'administration. Les Américains espèrent qu'une enquête sur les ressources de l'Allemagne et sur l'étendue de ses crédits à l'étranger, convaincra le peuple allemand lui-même qu'il peut payer et créera en Allemagne même la volonté de payer. Ce qui montre qu'en Amérique, comme à Londres, comme dans les Dominions, l'opinion anglo-saxonne continue à faire fond sur la bonne volonté allemande et à croire qu'il est encore possible de convertir l'Allemagne au désir de payer. L'opinion, en tous cas, se réjouit de voir les propositions américaines prises si au sérieux par le cabinet britannique et par le gouvernement français et, tout en montrant bien qu'elle

ne veut pas se laisser engager dans les vastes complications politiques internationales que représenterait une nouvelle Conférence de la Paix, elle laisse voir toute la joie que lui cause le sentiment de l'importance de son intervention dans les affaires européennes. Et c'est là un élément à retenir si l'on veut juger des chances que les négociations interalliées au sujet des experts ont d'aboutir.

Une autre raison qui explique la décision de Washington tient aux nouvelles qui ont été recueillies par le gouvernement. Récemment deux hommes politiques américains dont l'opinion compte, le secrétaire Smoot, de l'Utah, et M. Théodore E. Burton qui représente la Chambre d'État d'Ohio, ont rendu visite au Président Coolidge, dès leur rentrée d'Europe, pour lui communiquer leurs impressions. L'Europe est comme une grande fabrique de poudre qui risque de sauter d'un moment à l'autre, au plus grand péril de la paix mondiale tout entière, a déclaré le Sénateur Smoot. C'est pourquoi il voudrait que son pays s'intéressât à l'Europe; et la vraie manière de s'y intéresser, selon lui, serait, de concert avec la Grande-Bretagne et avec toutes les puissances disposées à en faire autant, d'envoyer en Allemagne une Commission qui dirait ce que l'Allemagne est effectivement en état de payer pour les réparations. M. Burton de son côté voudrait que Washington se tînt prêt à jouer le rôle d'arbitre entre Paris et Berlin, au cas où on l'y inviterait. Il n'indique point si Paris ou Berlin désirent recourir à un tel arbitrage. A son avis, il n'y a pas en tous cas d'autre façon dont les États-Unis puissent se rendre utiles. Il juge qu'avant peu vont se produire en Allemagne des événements qui décideront du triomphe de l'ordre ou du chaos. Le Sénateur Smoot, très pessimiste, croit, pour sa part, à l'imminence d'une guerre civile.

Les derniers événements survenus en Allemagne ne sont pas pour diminuer ces impressions. La lutte a éclaté ouvertement entre la révolution et la contre-révolution, entre le parlementarisme et le nationalisme. La crise économique, l'ébranlement moral provoqué par la résistance passive, la faiblesse et les dissensions internes du gouvernement de Berlin ont fait éclater un conflit qui était inévitable.

Les Allemands n'ont pas l'esprit démocratique; ils sont dépourvus du sens politique; ils n'ont jamais connu que l'anarchie ou le despotisme. Ils ignorent à la fois l'individu et l'État. Leur vie politique commence et s'arrête à leurs corporations. L'anarchie qui leur est propre, est la pire de toutes; c'est celle qui repose sur l'esprit corporatif. Elle ne peut être vaincue que par le despotisme. En outre, les Allemands se sont donné en 1919 la Constitution qui leur convenait le moins. Au lieu de refréner par leur système électoral leur penchant à l'égoïsme corporatif, ils ont adopté la représentation proportionnelle la plus rigoureuse, qui aurait créé artificiellement, s'ils n'avaient pas déjà existé, des partis très tranchés, qui leur a donné une vie indépendante de l'ensemble de la nation, qui leur a livré toute la vie parlementaire, retirée ainsi à l'organe normalement chargé de représenter le peuple, qui a empêché la formation d'une majorité, et ainsi tué par avance le régime représentatif. En même temps, ils sont restés à mi-chemin entre le fédératisme et l'unité. Ils n'ont su ni étouffer, par une centralisation administrative, le particularisme des divers pays qui composent l'Allemagne, ni accepter franchement le fédéralisme. En le comprimant, au lieu de le diriger, ils l'ont laissé se développer dangereusement. L'Allemagne est présentement en pleine anarchie, et à la faveur de cette anarchie se déploie la réaction contre le régime qui en est responsable. Il n'y a d'idée nette, de plan pratique dans aucun parti, et toutes les prévisions étant vaines, toutes les hypothèses sont possibles.

Les deux grands faits que nous signalons, comme dominant la politique internationale, l'intervention des États-Unis et la crise allemande, agissent en sens contraire l'un de l'autre. L'intervention des États-Unis tend à un règlement du problème des réparations; la crise allemande ajourne tout essai de règlement. A quoi bon en effet une Commission d'experts dans les circonstances présentes? Il n'est pas besoin de spécialistes pour faire deux constatations : l'une est que la capacité de paiement de l'Allemagne est présentement zéro; l'autre est que la capacité future de l'Allemagne, riche, travailleuse, possédant une industrie intacte, développant ses exportations, varie entre un et l'infini. Le gouvernement

français ne s'est pas refusé à la constitution d'un Comité d'experts et il a eu raison : car ce Comité, s'il le veut, pourra faire des découvertes intéressantes sur la richesse de l'Allemagne et ses dissimulations. Mais on conçoit aisément que M. Poincaré se refuse à laisser la Commission d'experts anticiper sur les événements, réglementer l'avenir et se prononcer sur la Ruhr. Dans l'incertitude où nous sommes du lendemain, l'occupation de la Ruhr représente à la fois notre gage et notre garantie de sécurité. Comment pourrions-nous l'abandonner, quand les intentions de l'Allemagne sont si troubles, et quand les convulsions germaniques peuvent avoir pour effet de porter demain au pouvoir un parti nationaliste et monarchiste, dont le premier soin serait de se révolter contre le traité de Versailles? Les États-Unis ne manqueront pas de comprendre, nous l'espérons, ces nécessités.

La situation internationale est sérieuse, parce qu'il n'existe pas de plan commun aux Alliés. L'Angleterre cherche à convertir à sa politique la Belgique, l'Italie et les États-Unis. Nous désirons certes, nous aussi, un règlement équitable de la paix qui ne nous a jamais été offert; nous ne nous refuserons pas à saisir, si elle se présente, l'occasion favorable, qui aurait pu naître déjà lors de l'arrivée de Stresemann au pouvoir. Mais nous avons en face de nous une Allemagne cahotique, où il n'existe aucun gouvernement avec qui traiter. Il ne nous reste qu'à attendre et à garder nos gages.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

e terme roman d'aventures ne renferme en soi aucun sens péjoratif et nous ne songeons nullement précier l'excellent roman de M. **André Savignon, le Secret des Eaux** en le rangeant sous cette que. Mengham, le capitaine du *Rageur* est un terrible sexagénaire, hercule brutal et querelleur, eu forban, mais au demeurant le plus brave homme de la terre. Son navire a pour spécialité loiter les épaves, opération licite lorsqu'on a pris soin de les acquérir préalablement. On signale ur à l'irascible capitaine que quelque part vers Porsal, en Bretagne, un navire naufragé plus ou s rempli d'or doit gésir au fond de la mer. Le difficile est d'en préciser exactement l'empla- ent. C'est à quoi Mengham travaille dans une sombre atmosphère de mystère qu'épaississent re les manœuvres d'une bande de malandrins également sur la piste de l'antique galion. Passons es épisodes : Mengham finit par découvrir l'épave et nous nous réjouissons déjà du succès de fforts lorsque la « clique » adverse dont les agissements nous ont inquiété, le volume durant, uphe soudain. Mengham et ses fidèles sont supprimés et la victoire reste aux coquins : elle leur rait du moins si la Providence vengeresse ne provoquait une terrible déflagration d'explosifs e *Rageur*, qui sombre, entraînant à jamais dans les flots, assassins et victimes ». A l'heure où, fini man que, talonné par une indicible curiosité, l'on a dévoré d'une traite, on cherche mécham- it, furieux de s'être abandonné à ce point, à mésestimer les causes de son propre enthousiasme, 'avisera peut-être de critiquer dans *le Secret des Eaux* certaines menues invraisemblances éparses de-là. C'est que l'histoire de Mengham et consorts nous est contée sous la forme personnelle par que survivant de la finale catastrophe, le moussaillon du *Rageur*. Et pour que l'enfant puisse nous dire, il faut qu'il ait tout vu, ce qui ne lui est parfois possible que grâce à la bonne volonté ente de M. André Savignon... Celui-ci, qui fut, on s'en souvient, un prix Goncourt d'avant- re, a tracé de ses rudes bonshommes de bien vigoureux portraits et, tout en se montrant fort he de descriptions, il a su fortement évoquer l'image de cette terre bretonne qu'il aime et con- si bien.

La Tentatrice de Blasco Ibañez (traduction Jean Carayon) nous fait assister à l'éclosion d'une te colonie européenne en Argentine. Dans la vallée déserte de la Presa, au milieu de terres ltes, le gouvernement fait édifier un barrage qui doit du jour au lendemain transformer en s des milliers d'hectares désolés. Ce futur Eldorado a attiré des aventuriers de tous pays, irréguliers, passé plus ou moins suspect, spéculateurs, émigrés du vieux monde, partis à la recherche de la une. Quatre ingénieurs, un Espagnol, un Français, un Italien et un Américain, dirigent les vaux. La concorde règne. La fortune est proche. Survient une femme, marquise authentique par mariage, « grande coquette » par nature et femme fatale par arrêt du destin. Aussitôt une osphère de folie et de haine enveloppe la Presa. Tous les hommes se jalousent, car tous sont is. Pour subjuguer la Torrebianca il n'est insanité à laquelle ils n'aient recours : leurs tentatives r introduire dans ce coin perdu de la pampa les manières de « la société » sont des plus comiques. pilogue l'est moins : il faut en effet attribuer à la « tentatrice » la responsabilité d'un duel, de x ou trois morts et de divers incidents terriblement hauts en couleurs : d'où résulte la suspension travaux en cours et, l'hiver survenu, la rupture du barrage. Tous les espoirs sont anéantis : le pement est **déserté** et la Torrebianca, dont le mari s'est suicidé, s'enfuit avec un caissier infidèle. us voudrions citer ici l'épilogue qui est d'une sombre puissance; il nous est donné en effet de ouver quelques années plus tard la pauvre femme fatale, devenue tentatrice de bas étage dans bas-fonds les plus répugnants d'une capitale... Ironie du sort, dont Blasco Ibañez aime à mettre en eur les sinistres fantaisies. Ainsi se poursuit dans cette œuvre musclée et pathétique cette éton- nte « Comédie humaine cosmopolite » dont le grand romancier espagnol nous a déjà présenté de si rieux aspects.

L'Épouse, roman de début de **Dominique Dunois**, a obtenu dans la critique l'accueil le plus orable. Le mot « chef-d'œuvre » a même été prononcé. Il y a mieux que des promesses en effet ns cette œuvre âpre et tourmentée. Dans une quelconque petite ville de la vallée de la Loire, une ne fille, Hélène X..., que son effacement, la pauvreté des siens, son absence totale d'ambitions et de irs, semblaient désigner pour le célibat, s'éveille soudain à une furieuse et magnifique passion. i, est un homme distingué qui a eu des malheurs; il a l'esprit délicat, cinquante-six ans et une mme lamentable et vulgaire, de quelques années plus âgée que lui, une ex-petite ouvrière qu'il a ousée, il y a longtemps de cela, par bonté d'âme et par goût du sacrifice. L'âge de l'aimé, la pré- nce de l'épouse, la pauvreté, rien de tout cela n'effraie Hélène. Peu lui importe l'opinion de la iété. Puisque *lui* l'aime, qu'il divorce, qu'il s'enfuie avec elle!... Après tout, pourquoi s'apitoyer r le sort d'une femme qui ne comprend point son mari, ne l'aime point, ne le soigne point?... Mais omme est faible : lui n'a point la jeunesse nécessaire pour les grandes entreprises et les grandes ies. Il ne veut pas faire souffrir sa femme, aussi indigne qu'elle puisse être. Et graduellement, voit grandir, au milieu du couple désespéré, l'image toute symbolique de l'épouse légitime, de la mme à qui la loi, la société ont conféré tous les droits. Non, décidément, *lui* n'osera rien... Il souf- ra simplement et la mort aura vite fait de balayer ce malheureux, auquel la douleur morale a toute résistance physique. Hélène n'aura plus qu'à vivre de regrets et de souvenirs; on la verra gtemps encore, vieille fille timide, se glisser peureusement dans les rues silencieuses de la petite le... La petite ville! Elle aussi a joué son rôle et non des moindres dans l'aventure; elle a pionné, commenté, blâmé, tandis que la mère et le frère de notre jeune fille, reconnaissant l'irrésistible ce de la passion qui est venue s'installer sous leur toit, protégeaient les entrevues des deux irrégu- rs, leur faisaient un bouclier de leur « honorabilité ». Tout cela est fort, sincère et largement humain.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.